

NEEL
DOFF

NEEL DOFF

**UNE FOURMI
OUVRIÈRE**

UNE
FOURMI
OUVRIÈRE

PRIX :
2 francs

9404
PARIS
JEAN
FLORY
ÉDITEUR

JEAN FLORY

1936

MLA

LIBRAIRIE MOY
A. LECHE
23 87
18 64
BRUXELLES

ML
A
9H0K

1
A
BR

UNE FOURMI OUVRIÈRE

THE POLISH GUY

of
A
BR

450

NEEL DOFF

UNE FOURMI
OUVRIÈRE

JEAN FLORY
ÉDITEUR, PARIS

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UNE FOURNIE
OUVRIERE

Tous droits réservés

U
A
B

UNE FOURMI OUVRIÈRE

Par une douce matinée de dimanche de mai je descendais ma route pour aller au village. Au bas je rencontrai Mietje, fillette de sept ans, tenant par la main son petit frère Remi qui en avait trois. Elle avait sa robe et son tablier de dimanche, et dans ses yeux noisette au reflet vert une expression rayonnante aussi de dimanche. Tous ses cheveux chatoyants et ondulés étaient étalés autour de la tête et sur son dos, ses tout petits pieds pris dans de gros bas à trous et de lourds souliers usés et pas nettoyés. Ses minces bras d'enfant pas soigné, nus ; les menues mains encore crasseuses d'un lavage incomplet, et les ongles ourlés d'un bord de boue qui les soulevait. Remi, tout recroquevillé de malaise, avec des croûtes dans le cou, les oreilles coulantes, deux sillons rouges sous le nez, qu'on venait de lui essuyer jusqu'au sang, me souriait de son regard pâlement lumineux. C'était dimanche, ils portaient tous les deux les traces du sale torchon imbibé de savon noir avec lequel on avait essayé de les débarbouiller, ce qui ne leur arrivait jamais

dans la semaine. Mais ils avaient tout de même autour d'eux ce halo qui nous fait sentir même au milieu des bois que c'est « dimanche ».

J'allai vers eux.

— C'est vous, Mietje et Remi? Quels beaux cheveux tu as, Mietje.

Et je promenai la main dans la masse onnée, mais la retirai vite en voyant les légions de poux que je dérangeais. Elle avait levé les yeux sur moi, le rose de la joie aux joues, la bouche humide en ce retroussis qui lui découvrait les gencives et faisait pointer son petit nez aigu. De ses yeux une âme frémissante débordait.

— Tu promènes Remi?

— Oui, mère lave les autres enfants.

Laver! Mon Dieu!

— As-tu déjà été à l'église?

— Oui, ce matin à six heures; père gardait les enfants.

— Tiens, voilà pour acheter des boules de sucre.

Je leur donnais à chacun vingt-cinq centimes. Remi, qui n'avait rien dit eut un soubresaut de joie.

J'entrâi chez la petite femme. La puanteur me fit reculer. Je ne pus me taire.

— Voyons ces poux! Les beaux cheveux de Mietje mangés de poux et de lentes, et un doigt de croûte et de saleté sur le cuir chevelu! Tout de même!

Il n'y a plus moyen de les nettoyer sans couper les cheveux.

— Si je peux couper ses cheveux, je lui nettoierai et guérirai la tête!

Mietje était entrée derrière moi et se sauvait dans l'étable en sanglotant.

— Couper mes cheveux! Je ne veux pas! je ne veux pas!

La petite femme ramassée et terreuse comme une Esquimau, me regardait de son regard d'adoration.

— Mais Door l'épouille à midi pendant qu'il mange; il en tue des tas de son ongle, à côté de son assiette, mais on n'en vient pas à bout : c'est une enfant à poux que Mietje; elle en a plus que les autres enfants.

— Voyons, c'est bête ce que vous dites. Elle en a davantage parce qu'elle a une masse de cheveux, et que vous ne faites rien de sérieux pour l'en débarrasser. Que sont les quelques poux que Door écrase à côté de son assiette?

J'eus un tel soulèvement que je dus m'en aller. Elle me suivit tout effarée.

— Comment faire? Je ferai ce que me dira Madame.

— Couper! couper! criai-je.

Mietje sanglotait :

— Non! non!

La petite femme se levait le matin, inondée d'urine d'enfant, épuisée d'avoir eu son petit au sein toute la nuit; ahurie des fureurs de Door qui, ne pouvant dormir à cause des cris du bébé, s'était sauvé dans la grange pour achever la nuit. Alors, le cerveau et les membres endoloris, elle ne pensait qu'à se faire du café. Les enfants, les vaches, les cochons, les poules clamaient pour avoir leur pitance, mais elle n'entendait rien avant d'avoir absorbé plusieurs bols de fort café très chaud.

Alors, passant le bébé à Mietje, elle courait au plus pressé : d'abord aux vaches que les voisins entendaient meugler et qui en potineraient, puis aux cochons dans leur trou noir à côté des latrines et aux poules qui avaient envahi la maison et sautaient sur la table picorer les tartines. Après aux enfants qui devaient aller à l'école. Elle ne les peignait ni ne les lavait; elle essuyait leur nez et leur frottait le visage avec la mucosité qui en découlait puis les faisait déjeuner : du café allongé sur celui qu'elle s'était préparé, des tranches de pain mal cuit beurrées de beurre crème, du jambon rissolé, et elle n'y regardait pas à une tranche, du pain d'épices et du speculaus. Du reste, dès que le cochon était tué, et ils en tuaient quatre par an, on ripaillait; c'était de la cochonaille du matin au soir, que les enfants en vomissaient et en faisaient dans leur lit.

Une fois les enfants partis pour l'école, elle se

sentait désœuvrée et courait en face chez Byntje, ou plus loin chez Trieneke, et, à elles toutes, un enfant pendu aux mamelles, ou enceintes, ou les deux à la fois, elles bavardaient, médisaient et s'entre-déchiraient innocemment. Midi moins dix les surprenait. Mon Dieu, les hommes allaient rentrer; alors il fallait courir, s'essouffler pour préparer le repas de midi. Quant Door ouvrait la porte, les pommes de terre ne bouillaient pas encore et le regard apeuré, les gestes humbles, elle s'empresait, expliquait que l'enfant avait sans doute des crampes, que son petit caca était tout vert, qu'elle avait demandé conseil à Trieneke, qu'un peu d'alcool à l'anis était le seul remède.

— Oui, il faudra que ce soir, tu ailles chez le docteur en demander un peu.

Door ne disait rien, attendait et se mettait à épouiller un enfant. Quand les pommes de terre et les légumes à moitié cuits et craquant de terre, étaient sur la table, il disait le Notre Père et le Salut Marie, pendant que la petite femme, en courant, les enfants en riant et en suivant du regard ce qu'on leur servait, dégoisaient les réponses.

— Salut Marie.

— Hé, hi, hi!

— Pleine de grâce.

— Hanna qui chipe le plus gros morceau de lard!...

Mietje qui mangeait très peu et avait fini avant les autres, devait ordinairement s'agenouiller entre les genoux du père pour se laisser épouiller. Puis le pauvre homme, sans avoir desserré les dents, s'en allait à la besogne.

Elle, la petite femme ne mangeait pas de cette nourriture. Elle prendra quand tous seront partis du café, des tranches de pain tartinées d'une triple couche de beurre, de fromage blanc et de sirop, puis du jambon, des œufs, du pain d'épice et d'amande. Quand il n'y avait pas d'argent, elle achetait à crédit, surtout des friandises. Bah! pourvu que Door ne le sache pas. Mais dès qu'une des boutiquières réclamait son dû elle se fâchait et s'en allait en claquant la porte. Elle recommençait ailleurs en débinant celle qu'elle venait de quitter, car tout cela se passait entre femmes, l'accord était parfait pour cacher tout aux hommes. Pourvu que Door ne le sache pas! tout était là.

Les enfants partis pour l'école et aussitôt qu'elle avait mangé, elle retournait chez une voisine sans s'occuper de ranger quoi que ce fût dans son ménage. Puis venait les colporteurs dont elle achetait sans argent, des choses inutiles, simplement parce qu'elle ne savait pas refuser. Elle leur offrait du café et des tartines au jambon. Le soir, il y avait toujours à leur table l'un ou l'autre vagabond qui partageait leur repas, passait la soirée avec eux et pouvait dor-

mir dans le foin. Ces soirées lui étaient délicieuses : assise sur une petite chaise basse, l'enfant à la mamelle, les yeux mi-clos de tiède bien-être, elle écoutait et riait à s'entrechoquer les histoires scatologiques que les hommes débitaient.

Mietje grandissait au milieu de cette incurie où rien n'avait son heure ni sa place. A l'école, elle apprenait bien et les enfants de son milieu l'aimaient; mais ceux des boutiquiers et des bourgeois du village, bien que d'une propreté douteuse eux-mêmes, s'en éloignaient à cause de sa saleté excessive et de ses vêtements dépenaillés. Elle croyait que c'était parce qu'elle n'était pas une enfant de riche. Pour eux tout ce qui n'était pas des paysans ou des colporteurs étaient des riches et pas des leurs, mais le paysan le plus riche était des leurs à cause de ses mœurs, de sa saleté et de son incurie.

En grandissant, son physique ne changea guère : elle resta plutôt petite, d'allure quelconque. Elle portait sa grande masse de cheveux châtons, poisseux, mal soignés, comme ces filles qui, un panier au bras, vont de porte en porte vendre des lacets et du fil : une raie de côté, une large mèche en travers du front, bouffant sur les oreilles, pour cacher les plaies de saleté dont s'exhalait une odeur nauséabonde. Le reste tordu sur l'arrière de la tête en un chignon qui se débraillait aux moindres mouvements. Le coup d'œil de ses yeux qui fusion-

naient du gris-mauve à l'or pâle, était intelligent. Sa bouche qui découvrait ses gencives en riant, montrait de belles dents encrassées; son petit corps maigre, au cou trop frêle et comme renfoncé avait d'étroites épaules ramassées en avant qui lui creusaient la poitrine où pointaient à peine deux petits seins écartés. Les bras, les mains, les jambes et les pieds étaient ni grands ni petits et de forme banale, recouverts d'une peau à papilles protubérantes et à écailles de crasse. Elle n'avait nullement l'allure classique des paysannes de Campine, aux jupes multiples, froncées et bouffantes autour des hanches, au petit châle croisé sur la poitrine et la croix d'or au cou; mais l'allure des vagabondes, à la jupe collée aux reins et aux bas troués. Sa tendresse naturelle était cachée sous la rudesse et la brutalité des mœurs du milieu. Quand Remi, le cou scié et envahi de croûtes jaunes que lui causait le col crasseux de son habit, lui disait : « Mietje, j'ai mal » elle le repoussait rudement avec un : « Va, tout le monde a cela. » Sa voix aux inflexions naturellement douces, avait adopté, pour crier après les enfants et répondre à sa mère, les sons incolores et colériques du fer-blanc que l'on secoue. Pour Sander seulement, le valet de ferme d'en face, qu'elle aima avant sa quinzième année, sa voix se fondait, quand il la tenait dans ses bras et que le regard levé dans le sien elle frémissait d'amour.

Au sortir de l'école elle calqua la vie de sa mère, qui se sentant allégée, ne démarraplus de chez les voisines; rien ne changea donc dans le ménage. Le chaudron des vaches servait de réceptacle aux eaux ménagères; un baquet d'eau purulente restait en permanence à côté pour laver la vaisselle qui gluait entre les doigts; des langes d'enfant souillés étaient en tas dans un coin. Un peigne rempli de cheveux et de crasse à côté du pain; ce pain pétri dans un baquet de zinc, jamais nettoyé, était façonné sur la table et voisinait avec les poux écrasés par Door. Le samedi, Mietje récurait les locaux à grande eau, faisait une rivière de la maison dans laquelle on pataugeait une demi-journée, éclaboussait les meubles et faisait sauter la crasse autour d'elle sur les clenches des portes et autour de celles-ci était une épaisse couche de crasse accumulée depuis des années. Dans la cour de la ferme une vase, mélangée de fumier, montait au-dessus des chevilles les jours de pluie : la petite femme sur son petit banc, son nourrisson dans le giron, y pelait ses pommes de terre, ou plutôt les découpait tant la pelure était épaisse, et respirait l'air putréfié qui montait de ce cloaque. Les vaches enfonçaient et devaient se coucher dans le fumier qui les encroûtait jusqu'à mi-corps; elle meuglaient toute la nuit de malaise. Les porcs dans leurs excréments occupaient un réduit totalement privé de jour. Les enfants étaient couchés sur des paillasses de

paille réduite en poudre, imbibée d'urine et grouillante de puces; leur tendre chair était jaspée de rouges morsures. Tout recroquevillés sur eux-mêmes, ils gémissaient en dormant. Les petits se levaient le matin à moitié asphyxiés, avec des maux de tête et des vertiges, par l'odeur d'étable et de pourriture qui régnait dans la maison. Il fallait les porter dehors pour les remettre. Tous étaient pâles, terreux, bouffis et envahis de vers intestinaux qui leur donnaient des tremblements convulsifs.

J'y allais tout de même, attirée par le charme de la petite femme qui déambulait dans tout cela, tranquille, sans comprendre, prête à rire, à donner, à consoler, à rendre service et qui trouvait tout comme cela devait être, n'ayant jamais rien vu d'autre ni chez ses parents ni ailleurs? Quand dégoûtée, je me permettais de dire que la saleté chez eux m'empêchait d'y venir plus souvent ou d'y boire une tasse de lait, elle me regardait de son regard de primitive qui ne saisit pas, et après quand je passais la maison sans entrer, elle pleurait en une détresse de petite fille. D'autres fois, elle et ses enfants se cachaient en me voyant venir, n'osant se montrer tant ils étaient repoussants. Mietje, elle, se fâchait plutôt quand je lui disais qu'elle devrait récurer la table où traînaient les carcasses de poux et des cheveux remplis de lentes, avant d'y façonner le pain.

— Mais ça s'est toujours fait ainsi; ça se fait partout; pourquoi le changerions-nous? Notre pain est bon.

— Non il n'est pas bon : il n'est pas assez pétri, pas suffisamment cuit, et vous devez souvent en retirer des cheveux.

La petite femme se levait du pétrin, congestionnée et maculée de pâte de haut en bas.

— Je pétris autant que je peux.

— Mais c'est bien, faisait Mietje, d'un ton rageur : cela s'est toujours fait ainsi, nous avons toujours vécu de cette façon et mangé de ce pain, pourquoi serait-ce mauvais tout d'un coup?

Elle me planta là, avec une expression sur la figure qui indiquait clairement que je n'avais pas à me mêler de leurs affaires : mais pour cela ils m'intéressaient déjà trop. Leur âme avait la fraîcheur des êtres de Breughel; leur manière de s'asseoir, de marcher, l'expression de leurs visages étaient identiques à celles des primitives créatures qui se meuvent dans ces tableaux.

Nous eûmes encore plusieurs altercations de ce genre. Un jour que je m'apitoyais sur Mileke qui hurlait en se frottant rageusement ses yeux bouffis qui lui brûlaient, dans ses orbites, elle me répondit :

— Mais je n'ai jamais vu d'autres enfants, ils hurlent tous parce qu'ils sont méchants; allez voir

partout, vous n'en trouverez pas d'autres : ils grandissent tout de même et n'en meurent pas.

— Mais tout n'est pas d'arriver à grandir, à ne pas mourir, mais tout est d'être heureux et de ne pas souffrir, croyez-vous que l'enfance est une étape d'inconscience qu'il est indifférent de franchir ainsi ou ainsi ? L'enfant a des joies et des peines comme l'adulte. Je vous vois toujours rabrouer les enfants quand ils se plaignent de douleurs ou de leurs petits chagrins, qui sont pour eux souvent bien gros, ou encore les tourner en ridicule quand ils racontent leurs enfantines affaires, plus sérieuses pour eux que les nôtres pour nous. Il ne faut pas : pour eux, je vous le répète, ce sont des tourments ou des joies graves qu'il ne faut pas négliger. Rappelez-vous donc. Etiez-vous une petite brute qui ne sentait pas quand je voulais couper vos cheveux. Rappelez-vous votre émoi. Donc, il ne suffit pas de grandir tout de même, il faut leur éviter autant que possible la souffrance morale et physique et tâcher de les rendre heureux. Se sentir heureux tout est là, Mietje. Vous autres paysans de Campine vous ne faites rien pour les enfants que de les flanquer dans le monde. Vous faites moins pour eux que pour vos cochons dont vous escomptez le lard. Les enfants, chez vous, grandissent comme les mauvaises herbes au bord de la route, mais ne sont pas élevés : voyons, comprenez-moi. Leur

intelligence, leur petit cœur, rien ne peut se développer. Avec ce malaise sur eux que donne le manque de soins ils ne peuvent jouir de rien et rien produire. Je sais que ce n'est pas manque d'affection mais ignorance. En attendant ces petits êtres s'étiolent.

Quatre enfants s'étaient ajoutés aux cinq qui grouillaient dans la boue depuis que j'allais chez eux. Quatre petites créatures fines et achevées qui criaient et gémissaient; quatre petites créatures au petit cul brûlé de séjourner dans l'urine, les entre cuisses écorchées, et puant tous les plis du corps enflammés; la tête envahie d'une carapace dans laquelle les cheveux ne faisaient qu'une croûte où grouillait la vermine et d'où découlait une sanie qui se répandait sur la figure et le cou; les oreilles encroûtées exhalaient une odeur nauséabonde; le nez souligné de deux sillons rouges où coulait constamment une morve jaune que les lèvres absorbaient; les yeux bouffis et douloureux les brûlaient et leur donnaient des crises de hurlements, pendant lesquelles ils les frottaient jusqu'au sang de leurs petites mains boueuses. J'avais essayé d'amener la petite femme à les laver, les nettoyer, je les avais souvent lavés moi-même, mais elle n'arrivait vraiment pas à en saisir la nécessité. Et Mietje prenait le même chemin. C'était odieux!

Elle avait maintenant dix-sept ans. Une maigri-chonne quelconque, dont se dégageait une odeur d'étable et de menstrues, les jupes attachées avec des épingles, coiffée avec un art de mauvais aloi ; rétive, ne soupçonnant dans mon attachement pour eux qu'un intérêt personnel. Cependant je la savais autre. Un jour, elle était encore petite fille, nous avions cherché des mûres ensemble ; pour me faire passer par les ronces, elle avait pris les devants, elle empoignait les longues lianes à dards, les pliait, les courbait des mains et des sabots avec une énergie farouche, puis en prenait de grosses touffes en main, les tenait écartées pour m'en laisser passer. Il y avait en ce moment sur son insignifiant visage tant de volonté, tant de désir de me plaire, sa bouche et ses yeux étaient si éclairés de joie que je sentis son âme chaude.

Il fallait seulement savoir toucher cette âme, lui donner la conscience. Aussi, je ne me fâchais jamais contre elle. Je tâchais d'agir par la persuasion. Mais comment persuader quelqu'un qui ne comprend pas ? Elle n'aimait plus le valet de ferme ; il l'avait choquée en la voulant toute. La religion lui avait enseigné qu'en dehors du mariage, c'était le plus grand des péchés. Il s'était fait un revirement en elle qui l'éloignait des choses sexuelles. Elle ne voulait plus le voir.

Pour causer avec elle, je la faisais venir le diman-

che après-midi chez moi. Elle s'extasiait devant les arbres fruitiers, les fleurs, surtout les roses, mais le meilleur goûter la laissait indifférente : du moment que sa faim était apaisée il ne lui fallait pas autre chose ; une tartine avec un petit morceau de lard et du café le matin, à midi des pommes de terre avec une salade, le soir du café et des pommes de terre réchauffées lui suffisaient. Elle ne comprenait pas la goinfrerie de sa mère et de Hanna que la mangeaille obsédait.

C'est par un de ces après-midi de dimanche, où tout son être se dilatait dans la paix de mon jardin, que je suis arrivée à lui faire comprendre que leur vie était indigne de gens convenables, que les gestes extérieurs de la cagoterie ne faisaient pas les gens méritants. Votre allure est celle de ces filles qui vont de porte en porte plutôt mendier que vendre une marchandise, vous êtes des cultivateurs qui vivez de vos biens et ne dépendez de personne. Il faudrait donc que vous, les enfants, la maison, répondiez à cet état social. Puis les enfants que vous aimez souffrent, sont laids et repoussants à cause de cette incurie. Les paysans dans votre rue, même les plus riches sont comme vous, mais les autres gens du village parlent de vous avec mésestime et dédain. Vous pouvez changer tout cela si vous le voulez. Je vous assure, vous n'avez qu'à vouloir. Je vous aiderai.

Elle me regarda bien au fond des yeux, cherchant à comprendre ce qui me guidait, quel pouvait être mon intérêt.

— Voyons, Mietje, il ne s'agit en rien de moi dans ce que je vous dis; je n'y ai et ne puis y avoir aucun intérêt, mais il me navre de voir de jolis et de bons enfants et votre père dans cet état d'avisement et de souffrance. Avant de connaître votre père j'étais effrayée de son allure chaque fois que je le rencontrais : le lundi, il avait le même bourgeron sale et déchiré que le samedi précédent, les mêmes bas à trous et les mêmes sabots envahis de bouse, son étrange chapeau à large bord, crasseux comme s'il venait de le ramasser sur le fumier, sa figure encrassée dans les rides noires, et des mains!... Cependant tous les travailleurs mettent des vêtements propres pour commencer la semaine. Mais surtout son air morne, comme s'il portait sur lui les calamités du monde, me saisissait. Et ainsi, il poussait sa brouette encroûtée de boue séculaire. Et tout cela, Mietje, à cause de la veulerie de votre mère. Elle n'en est pas tout à fait responsable : elle n'a jamais rien vu d'autre autour d'elle. Mais sachez que vous autres, qui ignorez les misères de la privation, vous pourriez être des gens heureux et estimés et vous ne l'êtes pas. Vous Mietje, vous pouvez changer tout cela si vous voulez. Je vous aiderai.

Elle me regarda encore bien à fond et, persuadée cette fois que je parlais sans intérêt personnel, la bouche frémissante, les yeux agrandis, elle me dit avec conviction :

— Je le ferai, madame, par où faut-il commencer?

— Par laver les enfants, Mietje, demain matin pour les envoyer à l'école vous leur ferez déjà un premier lavage sérieux de la figure, du cou et des mains; puis vous les peignerez bien. Quel jour cela vous arrange-t-il le mieux pour les laver en entier? Car il faut les laver en entier au moins une fois par semaine, avec de l'eau chaude au sel de soude et beaucoup de savon, puis les rincer avec beaucoup d'eau propre. Vous avez le chaudron des vaches, on peut bien y mettre une dizaine de seaux d'eau, du reste je serai là pour commencer et apporterai ce qu'il faut comme essuie-mains. Demain, déjà, vous allez inaugurer cette ère nouvelle en vidant les paillasses, en lavant les toiles. C'est tout de suite sec au soleil; par récurer au savon noir les interstices des bois de lit; par secouer, battre et broser les couvertures, et les pendre au soleil, en attendant que vous puissiez les laver. Il faut avant tout que les puces disparaissent des lits. La vermine des têtes, je m'en charge, vous n'avez pas la manière. Les garçons, vous les ferez tondre chez le barbier, je m'occuperai de Fineque et de Hanna.

Je dirai à Door que je guérirai leur tête, si je puis couper les cheveux. Il me laissera faire.

— Mais mère, elle trouvera ça si inutile.

— Dites-lui que je ne mettrai plus un pied à la maison si elle ne nous laisse pas faire. Car maintenant, Mietje, nous sommes des associées.

Et, enthousiasmée, je ne pus m'empêcher de battre des mains.

Elle resta grave comme devant une action qui devait bouleverser leur vie. Et en effet, cela bouleversa leur vie.

Mietje se mit à la besogne avec un courage, une énergie digne de la chose. La petite femme laissa faire par adoration pour moi. Mais cela passa au-dessus de son entendement et la gêna souvent dans ses entournaures; aussi me trompa-t-elle autant qu'elle pût. Je le savais et ne m'en inquiétais pas; la volonté et la ténacité qui s'étaient révélées chez Mietje me rassuraient.

Toute la rue en fut en rumeur. Cela leur était odieux, à ces paysans abêtis par la cagoterie et la saleté; qui sentaient la charogne avant d'être morts.

A se laver ainsi toutes les parties de leur corps, Mietje et les aînés du ménage y compris Door, avaient d'abord eu la sensation de faire une chose contre la chasteté, contre les bonnes mœurs: aussi la petite femme ne put-elle se décider. Mais dès que les autres en eurent senti le bienfait, ils ne purent

plus s'en passer. Les voisins se moquèrent, gouaillèrent, se fâchèrent, mais avec ma volonté dans les riens et la crânerie de Mietje, le pli fut pris et quand le dimanche, les cheveux de Fineke et de Hanna ondulaient sous la brosse, elles étaient tellement fières qu'elles se les brossaient même dans la semaine par pure coquetterie.

Il fallait leur apprendre comment il fallait tenir une brosse pour récurer, un torchon pour essuyer, un peigne pour se peigner. Mais quel résultat ! C'était magnifique. Au bout de l'été, la maison, les étables, les vaches et eux-mêmes étaient transfigurés...

Mietje et Hanna qui avaient les épaules ramassées en avant, le dos rond, la poitrine creuse, avaient maintenant les épaules rejetées, la poitrine en avant et le dos creux. Leurs cheveux qui étaient comme de l'étope roussie par la salive dont elle les lissaient, avaient repris leur teinte naturelle et une souplesse soyeuse, et ceux de Mietje ondulaient.

Les petits étaient gais, vifs et dormaient paisiblement, bien étendus et non plus roulés en boule et gémissant d'un tourment général. Door avait le sourire sur son pauvre visage de paysan-bête de somme, à l'intelligence atrophiée. La petite femme faisait la mouche du coche dans tout cela, mais aimait la maison par son affabilité, sa gentillesse serviable et bonne envers tout le monde. Alors, le

dimanche, quand Mietje leur avait préparé un repas bien fricoté, qui ne croquait pas sous la dent, tous étaient épanouis en un bien-être joyeux.

Maintenant que leur pain était mieux pétri, dans des ustensiles propres et cuit à point, j'avais du plaisir à en manger, aussi la première fois que je voulus bien en accepter une tartine et boire une tasse de lait, en étaient-ils enfiévrés et tous les enfants se tenaient en extase autour de moi. Je m'arrangeais à venir prendre mon pain grillé et ma tasse de lait du soir chez eux, ce que j'ai continué à faire pendant des années. Et c'est la petite femme qui me servait, elle avait arrangé la maison avant mon arrivée; dès que j'étais là elle rejetait ses sabots, chassait de la cour la marmaille du voisinage. Elle avait remarqué que le bruit m'énervait, et alors, les deux mains sur le ventre elle me contemplait manger mon repas, s'étonnant qu'une riche comme moi se contentât de ce peu. Mietje, elle, ne comprenait pas cet amour de sa mère pour moi. A cette époque, elle était beaucoup plus guidée par ce que je faisais pour eux que par l'affection. Elle n'était encore capable que d'aimer aveuglément, par habitude les siens et ce qu'on lui avait dit d'aimer, comme la religion, mais sans discernement personnel.

Sielle avait une énergie et un courage de fer pour poursuivre sa tâche, ses moyens affectifs étaient

encore restreints. Toute sa tendresse, tout son horizon étaient bornés aux siens, à leurs biens, leurs bêtes, leur maison ; aux plus petits surtout. Les bichonner, les habiller et alors les envoyer dans la rue pour faire rager les voisins étaient pour elle deux joies suprêmes.

Avec tous ses défauts et ses qualités, elle n'était qu'un fragment faisait partie d'une grappe et ne pouvant vivre que sur cette grappe. Un de ses grands mobiles dans ses actions était encore l'opinion publique : ça se faisait dans leur monde ou ça ne se faisait pas ; telle chose était d'usage dans telle circonstance et pas une autre.

Un jour d'hiver que j'étais chez eux, il fallait porter à manger à Door qui travaillait avec Gilles très loin dans leurs sapins. Il neigeait fort. On mit le dîner dans un récipient en fer blanc et Mietje allait le porter ainsi.

— Mais Mietje, fis-je, ce sera froid.

— Qu'y faire : tout le monde le porte ainsi.

— Qu'y faire ? Vous allez voir.

Je pris le gros châle de la petite femme, en entourai le bidon, l'attachai avec des épingles de sûreté et le remis à Mietje.

— Ce sera encore chaud en arrivant.

— Mais personne ne fait cela, on va se moquer de moi.

— Laissez-les se moquer, Door et Gilles auront

un dîner chaud et par cette neige ce n'est pas peu de chose.

Cet argument la décida. En revenant, elle raconta que tous ceux qu'elle avait rencontrés avait demandé pourquoi elle avait emmailloté cette casserole comme une gosse.

Elle s'en était excusée en disant que c'était Madame qui avait voulu cela pour que son père et son frère eussent un dîner chaud.

— Ah ! c'est possible, avaient répondu les paysans, Je ne le ferai tout de même pas, personne ne fait ça.

Door et Gilles s'étaient réjouis de la soupe et des pommes de terre chaudes et, transis comme ils étaient, cela leur avait fait grand bien. Gilles, cependant, avait ajouté que lui ne se serait tout de même pas risqué avec ce bidon emmailloté pour qu'on se f... de lui. Cependant les autres paysans y sont venus l'un après l'autre. En hiver tous mettent un châle autour des bidons. Leur vie est une tradition qui depuis des siècles ne s'est pas modifiée.

Mietje avait appris à raccommoder à l'école, mais elle n'en venait pas à bout pour ce grand ménage et Door ne voulait pas entendre parler d'une machine à coudre.

— Nos mères n'en avaient pas, de ces machines.

— Oui, Door, mais vous étiez aussi bien déchirés.

— Bah ! pour, travailler, nous ne devons pas aller

parader comme les gens de la ville ; puis les femmes ne font tout de même rien de toute la journée : elles n'ont qu'à raccommoder.

— Elles ne font rien, Door ! Elles allaitent les enfants que vous faites sans réflexion ; elle font le pain pour vous tous ; elles font la lessive ; elles traient les vaches, ici aucun paysan ne sait traire !... elles soignent les cochons, les poules et les lapins. Et maintenant Mietje nettoye, et raccommode, et veille à ce que rien ne se perde.

— Bah ! des futilités que tout cela.

Et il s'en alla poussant sa brouette, les genoux pliants, le corps en avant, la tête penchée, le chapeau au sommet de son crâne pointu.

— Si je ne m'en mêle pas, disais-je, Mietje se découragera.

— Si vous voulez payer la moitié, par mensualités, j'ajouterai l'autre moitié et vous aurez une machine à coudre.

Elles dirent à Door que je donnais toute la machine et payèrent sur le produit du lait des vaches.

J'avoue qu'il y a des hommes qu'il faut tromper.

Door, en dehors du produit de ses champs, gagnait quelque argent comme charretier ; il le remettait le samedi à la petite femme et ne s'en occupait plus. Aussi ne savait-il ou ne connaissait-il rien des dépenses, et on lui aurait servi tous les

jours un jambon, qu'il aurait cru naïvement qu'il était payé de ces quelques sous.

Dès que Mietje eut la machine, elle s'y attela et plus une loque, plus un fragment d'étoffe ne resta inemployé. Plus un trou des vêtements ne restait sans recevoir un emplâtre. De la couleur, du dessin elle n'avait cure ; plus de trous, plus de trous, plus de déchirures, c'est tout ce qu'elle cherchait. Les voisines se mordaient les poings. Une d'elles ne put retenir ses larmes de fureur et cria à son mari :

— Voilà ! eux les plus déguenillés montent et, moi, je reste en arrière. Bientôt, ils nous crèveront à tous les yeux avec leurs vêtements propres et réparés. Il fallait déjà voir Mietje frétiller du cul, dimanche passé, à la messe, avec son manteau lavé, repassé, les boutons recousus. Oui, repassé ! Ils ont un fer à repasser électrique, eux qui ne savaient ce que c'était qu'un fer à repasser.

La mégère eut une vraie crise d'hystérie de fureur envieuse.

Mietje, pour faire des courses au village, ou pour aller à l'école du dimanche se coiffait coquettement, une raie au milieu et les nattes enroulées autour de la tête, brossait ses habits et se lavait les mains avec soin. Les autres jeunes paysannes, les têtes rapprochées, en jasaient et chuchotaient :

— On voit bien qu'elle ne travaille pas, pour

avoir des mains de demoiselle. Non, elle ne travaille pas, ce n'est pas possible. Regardez ses cheveux.

Elle leur devint antipathique et l'on fit le vide autour d'elle. Dans sa rue, les femmes la prirent également en grippe parce qu'au lieu d'aller bavarder chez elles, elle répondait invariablement à leurs appels :

— Je n'ai pas le temps, je dois travailler. Comment se ferait la besogne ?

Quand elle venait chez moi pour aider, je ne la traitais jamais en servante, je la laissais dîner à ma table, tout en lui montrant comment il fallait s'y prendre pour nettoyer dans les règles une chambre. Et quand elle avait appris quelque chose, elle en était fière et me disait :

— Je ne suis tout de même plus une ignorante comme quand Madame m'a entreprise ; aucune fille du village, ne saurait nettoyer une chambre de la villa, elles s'y prendraient comme chez elles et elles gâteraient tout. Avant de l'avoir appris on ne croirait pas ce qu'il faut de prudence et de minutie pour le faire bien. M^{me} X..., l'hôtelière, dit souvent, quand elle vient prendre le lait chez nous, en parlant de ses servantes : — Bête comme une servante. Mais je ne trouve pas qu'il faille être bête pour être servante.

— Non, certes, Mietje, on ne doit pas être bête

pour être servante ; pour aucun travail, si humble soit-il, il ne faut être bête. Un travail utile, du reste, n'est jamais bête.

Elle me regarda, devint rouge et baissa la tête.

— Voyons, dites.

— Mais quand Madame passe une heure à cueillir des fleurs et à faire des bouquets qu'elle place dans toute la villa ? j'ai cru que c'était là des futilités bonnes pour les enfants.

— Oh, Mietje, c'est très utile ! cela sert à nous charmer, à rendre la vie plus jolie, plus agréable et à nous faire apprécier ce qu'il y a de beau sur la terre où il y a tant de choses laides.

Elle regarda devant elle et songea.

A midi, en partant, elle emporta quelques roses prises dans les vieux bouquets que je lui avais fait jeter sur le fumier.

Le soir, poussant la tête par leur fenêtre pendant qu'ils étaient à table, je vis que chaque enfant avait une rose à côté de sa tasse. « Ah, me disais-je, cela vaut mieux que des poux écrasés. »

Mietje ne songea plus qu'à relever la maison, elle était partout et récurait et rangeait et économisait sur tout, et bientôt ce fut la maison la mieux tenue du village et des hameaux.

Je fus prise d'une inquiétude. Si Mietje se mariait, la maison, les enfants qui commencent à être gais et beaux, le père qui a maintenant, pour la pre-

mière fois de toute son existence, le bonheur sur la figure, la petite femme elle-même qui jouit du bien-être que l'ordre et la propreté ont apporté, les bêtes de la ferme qui sont les plus belles des environs, tout cela retomberait dans le marasme si Mietje quittait la maison. Elle avait dix-huit ans, et maintenant qu'on la voyait toujours travailler et tenir la main à tout, beaucoup de fils de cultivateurs comme eux, tournaient autour d'elle, l'attendaient à la sortie de l'église ou venaient déposer leur bicyclette chez eux pendant l'heure de la messe.

— Mietje, avez-vous un amoureux ?

— Non, pas pour le moment.

— J'en suis bien aise car ce serait terrible si vous vous mariiez. Que deviendraient la maison et Mileke et Fineke ?

— Oh ! même si j'avais un amoureux, je ne me marierais pas pour cela : avant je l'aurais fait sans réflexion, mais à présent que je vois combien ils ont besoin de mes soins pour être heureux, je ne les abandonnerais pas pour le meilleur mariage. Mon Dieu, voyez-vous que les petits ne seraient plus lavés, et que le père ne trouverait plus le dimanche matin ses chaussettes propres et sa chemise. Non, non, cela ne sera pas !

Mietje s'était aperçue que sa mère était de nouveau enceinte.

Et ce fut une scène :

— Nous sommes déjà sept, et les deux parents ça fait neuf, tous les jours à table. Faire la lessive, cuire le pain et raccommoder pour tous, comment en sortir sans faire des dettes avec nos petits moyens. Encore un enfant, c'est impossible. Nous n'en sortirons jamais. Et puis ces deux vieux, c'est malpropre!

Elle était allée pleurer et rager dans l'étable.

La petite femme m'en parla :

— Que faire! ce n'est pas moi. Jamais je n'ai demandé après ces choses-là. C'est Door. Ah non! ce n'est pas moi! Jamais! Jamais!

— Mietje, soyez raisonnable, votre mère n'en peut rien, elle est mariée, elle doit obéir à son mari; demandez au curé. Vous ne savez pas encore combien les hommes sont peu raisonnables. Ce n'est pas eux qui doivent porter l'enfant dans leur ventre, accoucher, allaiter et tout le reste, et s'il crie de faim ça ne leur va pas au cœur non plus comme à nous. Ils y vont donc sans réflexion, sans se rendre compte qu'à chaque enfant, il faut couper les tartines plus minces. Du reste, plutôt que de la gronder, il faudra soigner la petite femme puisque le docteur a dit au dernier qu'elle n'avait plus la force d'en mettre encore un au monde. Pensez à cela Mietje. Vous et moi nous connaissons ici, aux environs, cinq ou six ménages où le docteur avait prévenu le mari, au dixième ou douzième enfant,

que si la femme en avait encore un elle y resterait, et l'année d'après elle en avait encore un et y restait comme le médecin l'avait prédit. L'homme, Mietje se remariait peu après, avait encore une kyrielle de pauvres petits gosses : laids, sales, chétifs et crevant de toutes les misères ! Soyez l'amie de votre mère et pas son juge. N'est-ce pas ? Soignez-la, donnez-lui tous les soirs un bain de siège tiède, pour assouplir les organes intérieurs, sans cela Dieu sait ce qui nous attend.

Elle comprit. C'est elle qui fit la layette; c'est elle qui lava, à l'approche des couches, les literies et prépara des petites camisoles pour sa mère afin qu'elle fût propre au lit. Et c'est elle qui fut la marraine.

Le docteur fut ahuri : ici, il commence ordinairement par laver la femme avant de vouloir y mettre les mains. Mietje, n'assista pas à l'accouchement par pudeur, mais c'est elle qui s'occupa de l'enfant. Celui-là n'a pas eu les oreilles presque décollées par les plaies purulentes occasionnées par la saleté. Quand il était hors des langes, à deux mois, elle resta deux nuits levée pour lui faire prendre l'habitude de faire pipi au-dessus du pot pendant qu'elle faisait : swiswiwiwi.

Il était évident qu'elle n'allait pas rester sans amoureux. Par coquetterie, par imagination et aussi pour les filles du village, il lui fallait un préten-

dant. Le choix fut heureux : un grand gaillard bien découplé, un peu obtus, mais que l'armée avait dégourdi, fut accepté. Cyril, corroyeur de son métier, mais porion dans les mines, gagnait ses trente-cinq francs par jour et encore dix à quinze de son métier qu'il pratiquait après les huit heures. Il n'était pas fils de paysans du pays, mais très honorablement connus comme gens établis depuis longtemps au village. Il venait tous les jours chez la petite femme et se rendait utile dans leurs travaux. Il savait bien qu'on ne l'aurait pas toléré sans cela, la coutume étant que les amoureux ne doivent venir que le dimanche dans la matinée, après la messe, et l'après-midi après le repas.

Mietje, une fois qu'elle s'était attaché un garçon le traitait d'une manière très détachée. C'était un passe-temps pour le dimanche, mais elle ne leur donnait rien; toute sa tendresse, et elle en était pétrie, allait aux siens : pour le père c'était le respect et la terreur avec une racine d'amour au cœur, mais à qui elle ne disait rien, à qui tout était caché de sa vie morale et matérielle : la mère, c'était une créature comme elle, qui avait toutes les faiblesses de cœur et de volonté : la bête de somme qui pardonnait tout, pour laquelle on n'avait aucun respect, aucun secret qui faisait partie d'elle-même, qu'elle malmenait et adorait. Puis, les frères et sœurs. Ceux-là, c'était pour les frères et sœurs.

Ceux-là c'était pour elle comme un de ses membres, comme un de ses organes. Dès qu'un enfant leur était né, il faisait partie du bloc, et ce bloc, selon elle, ne désagrègerait jamais, resterait bloc jusqu'à la mort. Ensuite, il y avait les bêtes; entendre meugler une vache lui allait aux entrailles cela encore faisait partie d'elle-même. Voyons, qu'est-ce qu'une vie sans vaches, sans poules, sans lapins? Elle ne vaudrait pas la peine d'être vécue tant elle serait insipide. Puis les champs. Le dimanche, quelle plus grande jouissance voulez-vous inventer que d'aller, avec un petit frère par la main, ou un amoureux, quand on en a un, voir si les petits pois ou les petites carottes, qu'on a planté voilà un mois, pointent. Et le blé, comme il sera beau cette année! et les pommes de terre qui promettent et dont on rapporte quelques fleurs; et les prairies illuminées de renoncules, où les vaches en auront à plein museau. C'est cela qui l'émeut et lui humecte les lèvres. Un amoureux, mon Dieu c'est gentil, mais je le connais à peine, il n'est pas un des nôtres, qui font partie de nous, de notre sang depuis que nous sommes au monde... Et j'oublie encore la maison dans laquelle la grand'mère est née et morte, dans laquelle sa mère est née, dans laquelle eux, les enfants, sont tous nés; et où son rêve est de vivre et de mourir, quand tous les autres se seront mariés et viendront aux fêtes pour

montrer qu'ils font toujours partie de la nichée, du bloc.

Après tout cela qu'avait-elle à offrir à un homme? Du reste s'il n'était pas content il n'avait qu'à s'en aller.

C'est ce que Cyril fit au bout d'un an et demi, quand Mietje lui eut bien déclaré qu'elle ne voulait pas se marier avant que ses frères et sœurs ne fussent élevés.

Un matin, il vint lui dire tranquillement qu'il ne voulait plus attendre et il redemanda les cadeaux qu'il lui avait donnés. Une montre bracelet en or, qui avait fait pleurer Hanna d'envie, une petite bague en or toute mince, un tour de cou en faux renard et encore quelques brimborions. Elle ne voulait rien rendre et vint tout de suite chez moi, toute secouée, me raconter l'affaire.

— Il faut tout rendre, Mietje, et lui doit rendre le cache-nez, la pipe et la blague à tabac que vous lui avez offerts. Il faut envoyer Fineke chez lui rendre cela et elle doit rapporter ce que vous lui avez donné.

Son bouleversement était sincère, mais très compliqué. Elle s'était faite à l'idée de passer sa vie avec lui, de vivre ensemble plus tard; quand cela se pourrait, quand les autres n'auraient plus besoin d'elle, quand elle pourrait habiter la maison. Mais oui, alors, c'était un si brave garçon, qui l'embras-

sait en venant et en partant, et quelquefois dans les champs quand ils s'y promenaient enlacés. Mais oui, tout était arrangé pour toujours. Si on lui eut dit qu'elle ne l'aimait pas, elle vous eût regardé de son regard ombré d'or et d'acier et eût demandé comment il fallait l'aimer, et s'il s'était imaginé qu'il allait passer avant les « siens ».

Après le bouleversement, il y eut le dépit. Cela se passait le mardi; le dimanche elle sortait avec un fils de paysans, qui la guettait depuis leur enfance, mais que Cyril avait empêché de se mettre sur les rangs. Maintenant qu'elle était de nouveau libre, il avait tout de suite tourné autour d'elle, et elle lui avait souri, et montrait ainsi que l'autre ne lui avait fait aucune peine, que ce n'étaient pas les prétendants qui lui manquaient et des meilleurs encore.

La mère, Fineke, les petits, tous avaient été extrêmement saisis de cette rupture. Il n'y avait que Hanna, qui avait son vilain sourire de côté et Door qui craignait que Mietje ne se marie et que la maison ne retombât dans l'incurie de jadis, qui étaient contents.

Le dimanche, le garçon n'arrivait pas à la faire démarrer.

— Non, je dois faire boire le veau. As-tu vu comme il boit goulûment? J'y mets mon doigt et il croit qu'il tôte. Je dois traire les vaches; il est

temps de faire le café; père va revenir du salut. Nous irons tantôt jusqu'au champ voir si mes haricots grandissent.

Après le café, en effet, elle prenait le plus petit par la main et allait vers leur champ. L'amoureux pouvait suivre, mais s'il ne voulait pas il pouvait rester là, elle n'en avait cure.

Bien que ce fût un garçon de l'endroit, que l'on connaissait de père en fils, ce à quoi les paysans tenaient beaucoup, Door le voyait d'un mauvais œil.

— Mietje ne peut pas se marier ou la maison croule. Hanna peut se marier, Gilles peut se marier mais pas Mietje. Nous n'existons que par elle.

Et il interdit la maison à l'amoureux pendant la semaine.

— Il ne peut venir que le dimanche soir ou je le chasse à coups de fourche.

Et en effet, la maison, les enfants, les bêtes semblaient extraordinairement prospérer, Mietje livrait un travail de cheval. Ses parents l'exploitaient sans vergogne. Je ne le savais pas ou je ne l'aurais pas fait venir chez moi remplacer une servante qui m'avait plantée là.

Pour avoir le cheval du voisin quelques francs meilleur marché qu'ailleurs, Mietje devait se lever à trois heures du matin pour aider ce voisin dans le foin ou à couper le blé. A sept heures elle venait

chez moi pour faire le ménage, vers midi, elle galopait chez elle traire les vaches, avaler quelques pommes de terre, et partir avec Door pour la fenaison, ou le blé ou les pommes de terre, jusqu'à la chute du jour; après, décharger la charrette, puis, encore les vaches, et pour se reposer jusqu'à onze heures, minuit, le raccommodage des bas, le repassage et l'entretien du linge et des vêtements. Elle voulait que Hanna eût ses vêtements bien pimpants pour aller à la ville où je l'avais mise en apprentissage, puisqu'elle haïssait les travaux de la ferme. Gilles, pour aller aux mines, devait avoir son paquet avec sa salopette, ses mouchoirs, le tout bien repassé dans son sac, ainsi que ses provisions de bouche. Mileke et Fineke à l'école, Remi au collège où je l'avais fait aller, devaient être bien propres, bien soignés. Et quand Gilles venait dire que son chef l'avait complimenté sur sa bonne tenue, et Fineke qu'à l'école la sœur l'avait fait monter sur un petit banc pour montrer à toute la classe combien elle était propre et sans déchirures dans ses vêtements, ni poux sur la tête, ni piqûres de puces dans le cou. Mietje avait la salive aux lèvres d'orgueil et d'aise car c'était elle la créatrice : sur les conseils de Madame, ajoutait-elle honnêtement, de tant de bien-être, de tant d'honneurs.

On en parlait jusque dans les hameaux que Kelgers Mietje était une si fameuse travailleuse. Tous

la saluait avec déférence, et le curé disait que celui qui l'épouserait tirerait le gros lot. Cependant les femmes au loin et de près et surtout celles de la rue la détestaient. Quand sa mère et Hanna voisaient elle travaillait et ne se laissait pas entraîner.

— Je n'ai pas le temps, qui ferait ceci ou cela ?

Mais il ne fallait plus jeter les choses autour de soi comme avant.

— Ah non ! remets ça en place, et sale, nettoie-le d'abord.

Une des sœurs de l'amoureux, qui était venue aider à la lessive et qui avait l'incurie dans le sang, était allée dire dans leur hameau :

— Je plains mon frère, s'il épouse celle-là ; il ne pourra plus éclabousser son café ou elle l'attrapera.

— Je le crois bien, répondit Mietje, il n'a qu'à le boire sans éclabousser.

Elle devenait nerveuse et avait de grandes cernures bleues autour des yeux. Mais, maintenant qu'elle voyait le résultat de son application, son énergie augmentait. Elle me disait souvent, que, même si le sang devait lui sortir de dessous les ongles de travailler, elle ne pourrait plus vivre dans l'ordure comme avant.

— N'est-ce pas, Madame, que nos enfants sont beaux maintenant en comparaison des autres de la rue ? Ils sont comme ceux des riches. Voyez la peau de Fineke, c'est comme du velours et cela

leur est venu tout de même depuis que je les soigne. Et comme ils apprennent bien à l'école et Hanna à l'atelier, ils deviendront des gens capables. Ils n'auraient jamais pu songer à cela sans Madame et sans moi.

Sa joie, sa confiance m'inquiétaient souvent. Que de déceptions en perspective !

— Mon Dieu, Mietje ne comptez pas trop sur de la reconnaissance ; cela n'existe pour ainsi dire pas, je l'ai expérimenté ; notre récompense sera d'avoir fait des êtres qui pourront se tirer d'affaire dans la vie, car sans votre abnégation que deviendraient-ils, ici, où le paysan est refoulé, et même pour être des paysans qu'auraient-ils fait du petit lopin qui doit leur revenir en partage ? Ils auraient bâti une maisonnette dessus, y auraient tenu quelques poules et auraient dû aller à fond de fosse. Maintenant, ils sauront un métier et l'avenir est aux gens de métier. C'est à vous qu'ils le devront car, encore une fois, je n'aurais rien pu faire sans vous. Mais je vous en supplie, ne comptez sur aucune reconnaissance ; elle ne fait qu'exceptionnellement partie de l'âme humaine. L'ingratitude ça va tout seul.

Elle me regardait, l'incrédulité dans ses yeux de couleur indécise.

— Ils, elle voulait dire les enfants, se rappelleront toujours ce que je fais pour eux et ils

m'en aimeront davantage, et vous aussi Madame.

— Ils ne se rappelleront rien du tout et, dès à présent, ils trouvent naturel que vous soyez leur bête de somme. Mais qu'importe, Mietje, il faut persévérer dans la tâche que vous avez entreprise, la reconnaissance ça les regarde eux et pas vous.

Elle comprenait parfaitement ma pensée, mais elle ne me croyait pas. Les antipathies et les envies, entre membres d'une même famille, qu'elle voyait journellement empoisonner la vie de tous les habitants de la rue, ne la mettaient pas en en garde. Ni Mileke, ni Fineke, ni Remi et même pas Hanna ne cesseraient jamais de l'aimer et de se souvenir de ce qu'elle faisait pour eux...

— Bien, ma gentille, bien. C'est pour que vous n'ayez pas trop de peine après, que je vous avertis et... Allons j'ai tort... tout ira bien. Envoyez donc les petits, avec un panier, pour les fleurs de la procession.

— Madame, qui ne croit pas, me donne toujours des fleurs pour orner les fenêtres. Quand la procession passe, j'ai toujours les plus belles fenêtres et toute la rue enrage...

— C'est pour vous faire manier de temps en temps autre chose que du fumier, je ne les donnerais pas à une autre amie pour le même but. Je n'aurai du reste jamais d'amie qui m'en demandera dans ce but.

C'était une chose qui la mettait en désarroi : comment pouvait-on avoir une parcelle d'honnêteté, voire de bonté, sans l'église ? pour eux tous j'étais une anomalie.

En hiver, j'appris par une lettre, que Gilles devait se marier. Il avait engrossé une fille. Door avait dit :

— S'il l'a trouvée bonne à cela, elle l'est aussi à être épousée.

Lui avait dix-neuf ans, et elle dix-sept.

Vers la Noël, Mietje et son amoureux vinrent me voir en ville et s'informer de ce qu'ils devaient faire pour se marier.

— Vous voulez vous marier, Mietje ?

— Gilles s'est marié, nous devons nous passer de son salaire sans plus.

— Et vous trouvez que c'est le moment pour vous de le faire aussi ? « sans plus » ?

— Hanna dit qu'elle se marierait demain, si elle pouvait. Ils s'en iront tous et je resterai seule. Jean veut se marier ; il a épargné.

— Vous avez vingt-cinq ans, vous n'avez qu'à faire une soumission.

— Une soumission ?

Elle pâlisait.

— Et si père ne veut pas ?

— Vous pouvez passer outre.

— Ça, jamais !

— Mais alors, que venez-vous me demander ?

Elle baissa la tête et regarda de côté vers son amoureux.

Quand je fus un moment seule avec elle :

— Vous l'aimez donc, Mietje, que vous voulez lâcher la maison ? La maison croulera, les petits sont fichus, et ils sont encore quatre.

— Père dit qu'il est bon que Gilles soit marié ; il ne traînera plus à la rue, il dit que Hanna peut aussi se marier, mais moi il m'a sauté à la gorge quand je lui ai demandé.

— Vous aimez assez pour tout abandonner ?

— Je ne veux pas y renoncer maintenant comme j'ai fait avec...

— Ah ! Ah ! que diraient les gens n'est-ce pas ? Mais l'aimez-vous assez ?

— Je ne veux pas y renoncer ; il ne veut plus attendre ; voilà un an et demi qu'il me courtise. Il dit que si nous ne nous marions pas, je n'ai qu'à continuer à me laisser exploiter, lui quittera le pays. Et je ne veux pas y renoncer maintenant que je vois que les autres se gênent si peu. Ces hommes qui ne veulent pas attendre. Nous sommes si bien ainsi. Comme nous n'avons plus le salaire de Gilles, il faudra que nous soyons très économes pour nouer les deux bouts... Les enfants sont si beaux. Père est heureux, dit-il, comme il ne l'a

jamais été. Les vaches sont superbes et donnent des seaux de lait. Nos poules ont continué à donner très tard des œufs, enfin sans ce mariage de Gilles, et Jean qui ne veut plus attendre... Mais je ne veux pas y renoncer.

— Et la petite femme que dit-elle?

— Elle trouverait bien que je me marie.

— Oui, retomber dans l'incurie d'autrefois ne lui ferait pas grand'chose.

— Elle n'est pas très bien, elle maigrit et pleure après Madame.

— Elle peut maigrir un peu Mietje, elle était trop grasse. Elle mange bien?

— Pas trop. Elle s'est fait du chagrin à cause de Gilles.

Le garçon, lui, chauffait Mietje. Je sentais très bien qu'il l'étourdissait plutôt qu'il ne la persuadait. Il ne sentait pas que sur la nature vierge de Mietje aucun autre amour, que celui de la famille et de l'atmosphère de la maison, ne pouvait se greffer. J'en avais l'intuition et ne me faisais donc aucun scrupule à insister pour qu'elle réfléchisse.

En arrivant au printemps, pour mon séjour d'été, la petite femme me sauta au cou en sanglotant. Tout de suite, je fus frappée de sa mine altérée.

Dès le lendemain, Mietje qui faisait mon ménage me parla de son mariage.

Le père ne voulait sous aucun prétexte, il disait

qu'il n'avait pas d'argent pour supporter encore un mariage.

— Si Madame lui parlait ? Nous n'aurons jamais plus d'argent que maintenant, alors je ne pourrai jamais me marier. Jean dit qu'il payera le tout, il a épargné, mais je n'aimerais pas qu'à la première petite occasion sa famille me le jette à la tête. Ça va ainsi ici. Mais s'il n'y a pas d'autre moyen je l'accepterai.

— Alors vous l'aimez vraiment ? Vous le voulez ? C'est pour tout de bon quand on se marie.

— Je ne veux pas y renoncer.

— Alors je parlerai à votre père, et si c'est une question d'argent, je la prends sur moi.

Elle me regarda tout ébahie.

— Madame ferait cela ?

— Mais Mietje si tout votre bonheur en dépend, je ne veux pas vous le faire rater pour une somme d'argent... Je la ferai sortir de ma plume. Mais je crains que ce ne soit qu'un prétexte, et justement parce que chez vous on n'aura pas plus d'argent dans un an qu'à présent, je crois qu'on table là-dessus pour fatiguer le fiancé. Enfin j'irai ce soir.

Quand j'arrivai, il n'y avait dans la chambre que Door.

— Door, voyons. Gilles s'est marié, pourquoi Mietje ne peut-elle pas se marier ? D'autant plus qu'elle tient à rester chez vous, à vous donner

l'argent qu'elle gagne chez moi, et faire le travail de la ferme comme avant. Il y aura seulement de changé que vous aurez un fils de plus qui vous aidera bien mieux que Gilles ne vous a jamais aidé. Du reste, elle a l'âge et peut se marier sans votre consentement.

A ces derniers mots il y eut un tel changement dans sa physionomie que j'en eus peur : une vague homicide passa sur ses traits ; son corps se recroquevilla, ses deux mains aux doigts squelettiques se fermaient comme s'il étranglait.

— Je n'ai pas d'argent pour l'établir si vite après Gilles. Mais si elle veut se marier sans mon consentement, qu'elle le fasse ? fit-il d'une voix blanche si basse, et accompagnée d'un rictus qui lui tordit si hideusement la bouche, que je me mis à regarder craintivement autour de moi.

— Allons, Door, si ce n'est qu'une question d'argent je la prends sur moi. Je vous ferai quitte des cinq cents francs que vous me devez et je donnerai mille francs à Mietje pour sa toilette et la noce. Et vous pouvez être tranquille, elle continuera à vous donner ce qu'elle gagne et elle travaillera ici comme avant.

Door continua à se recroqueviller, et le regard et la peau tout rouges et un remous derrière la face comme d'un serpent qui s'y contorsionnait et y concentrait du venin, il répéta de sa voix incolore :

— Je n'ai rien contre, si elle peut le faire sans moi, qu'elle le fasse.

La petite femme entra. Je lui dis d'appeler Mietje.

— Mietje, votre père dit que vous pouvez vous marier si tel est votre goût.

Elle regardait son père, terrifiée. Hanna, dans l'entrebâillement de la porte, avait le même regard épouvanté.

Je n'osais plus me retourner vers lui et sortis.

— Oh, murmura Hanna, il a la même figure enfoncée dans les épaules que l'assassin du laitier quand on l'a conduit sous les huées, à la gendarmerie.

La petite femme n'avait rien dit. N'avait-elle pas été frappée de l'aspect dangereux de son mari ? Elle m'en parlait toujours avec circonspection et terreur.

Au milieu de toutes ces difficultés, ma pauvre petite femme continuait à maigrir et son gai visage s'altérait de plus en plus.

— Allez donc chez le médecin, je vous en prie, répétai-je.

— Oui, j'irai, mais je ne me sens pas si malade que vous croyez.

Mietje commença les préparatifs de son mariage. Les fiancés allèrent chez le curé. Puis elle alla à la ville faire les emplettes pour sa toilette.

— Vous n'allez tout de même pas vous mettre en noir pour vous marier, Mietje ?

— Ici tout le monde est en noir. On en parlerait si je m'habillais autrement.

— Mais c'est hideux ! Pour la première communion vous êtes en noir, pour vous marier vous êtes en noir. Voyons, ce ne sont pas des deuils. Achetez donc autre chose, vous seriez charmante en bleu de roi.

— Je n'oserais pas.

J'allais chez eux avant qu'ils ne se rendissent à la maison communale. Je les trouvai dans une des mansardes prises sur le grenier. Lui était arrivé le matin. On mettait la dernière main à leur toilette. Lui avait son frère qui tournait autour de lui, lui arrangeait son col, sa cravate, un coup de peigne, un coup de brosse, encore un peu de pommade. Elle avait Hanna et Fineke qui s'empressaient.

Mietje était comme une tour. Elle avait entassé sous sa robe étroite : une grosse chemise, un épais pantalon, un cache-corset et deux combinaisons-jupons empesées et à volants de broderies.

— Mais Mietje, mettez donc encore une ou deux combinaisons, vous seriez encore plus ronde.

— Je n'en ai que deux, me répondit-elle naïvement.

Voyons, — je ris. Otez-en une, vous êtes grotesque.

— Mais il y a des dentelles : quand les mettrai-je si ce n'est aujourd'hui ?

Enfin, par ce beau jour de fin de mai, la petite troupe de la noce remontait la rue, tandis que tous les voisins venaient sur leur porte avec leur sourire.

Le fiancé était piaffant, Mietje ahurie dans son amoncellement d'étoffes. Door souriait tout de même, mais ma petite femme était si défaite et amaigrie que j'en avais froid au cœur. Hanna, maintenant qu'elle avait fait son office de camériste, avait la bouche tirée de côté et avait l'air de ruminer des choses pas bonnes.

La noce dura deux jours, avec chaque jour un dîner de trois plats. C'est ainsi la coutume et tout le village aurait jaser si on avait fait autrement. Quand on n'a pas d'argent on le fait à crédit, mais on est perdu de réputation si l'on ne le fait pas.

Comme Mietje tenait mon ménage, et qu'ils n'avaient pas encore d'habitation, je leur avais offert une mansarde avec un large lit.

Mietje avait l'habitude de venir me dire bonsoir avant de se coucher. Le jour de ses noces, vers onze heures du soir, elle n'y faillit pas et entra dans ma chambre tandis que son mari attendait sur le palier.

— Bonsoir, madame, nous allons nous coucher.

— Bonsoir, Mietje, dormez bien.

Elle sortit et lui me cria du palier :

— Bonsoir, madame.

Et les innocents montèrent. Ils allaient certainement échanger deux virginités.

Le lendemain, dimanche, je l'entendis, elle, descendre à six heures du matin pour aller traire les vaches chez ses parents. A sept heures elle m'apporta mon thé. A dix heures, ils allèrent tous deux à la grand'messe. Elle avait remis ses combinaisons et deux colliers, un en cuivre, don du fiancé et un en or que je lui avait prêté, puis une broche, des boucles d'oreilles, et en plus de l'alliance, deux bagues en doublé.

— Mais, Mietje !

— Le dimanche, tout le monde attend pour regarder les jeunes mariés : on regarde surtout si vous avez des bijoux : les bijoux c'est tout.

— Mais ils sont presque tous faux ou empruntés !

— Ça ne fait rien, c'est ça qui compte et on dirait quelle « crotte » si je n'en avais pas.

Enfin on festoya encore ce jour-là. Ils vinrent encore me dire bonsoir et Mietje se leva à six heures du matin pour aller traire les vaches, et m'apporter mon thé.

Le lundi, pour aller travailler, le jeune mari mit son alliance. Ordinairement les hommes ici ne la portent pas, ça l'use, mais lui voulait montrer qu'il n'était plus un gamin, qu'il était homme et avait

fait œuvre d'homme. En ce moment, ce pédant de village était émouvant de fraîcheur juvénile, son regard bleu au comble du bonheur se coula vers moi.

— Jean a raison, fis-je, tout le monde comprendra qu'un homme marié ou un petit jeune homme ce n'est pas pareil.

Le quatrième jour, je lui demandai si elle était contente d'être mariée. Elle explosa.

— C'est ça ! C'est une horreur ! Si j'avais su !

— Grand Dieu ! Mietje !

— J'avais entendu dire que c'était un délice. C'est affreux !

— Il faut attendre Mietje.

— Attendre ! croyez-vous ? pour moi ce ne sera jamais qu'une corvée.

Et morne elle s'en alla.

Quelques jours plus tard, je demandai :

— Vous êtes tout de même contente d'être mariée avec lui ? d'être toujours ensemble ?

— Oh ! si ce n'est que ça, le mariage, non, je regrette.

— Mais lui, enfin, vous l'aimez ?

— Jen'en sais rien, j'attendais un bonheur qui n'est pas venu, il n'a pas de place dans ma vie et me gêne... Et j'ai tout quitté pour cela... Le soir, quand je suis fatiguée, il arrive avec ça, cela me dégoûte, je voudrais me tourner contre le mur et dormir et

je ne le puis. Non, je n'ai pas besoin de lui dans ma vie et désormais il sera toujours là, et il faudra la nuit que je subisse cela au lieu de penser à mon travail et m'endormir.

Elle se tourna vers la fenêtre et pleura.

— Vous êtes une sotte! Et moi qui ai forcé la main à votre père; il me détestera désormais pour cela, je l'ai vu; je croyais que votre bonheur était en jeu. Vous connaissiez cependant ce garçon depuis deux ans. Pour les sens, passe, vous ne connaissiez pas cela, mais vous deviez cependant savoir si vous aimiez à être avec lui!

— J'ai attendu quelque chose qui n'est pas venu et je sens que cela ne viendra jamais : ma maison et ceux que j'aime sont en bas et ne seront jamais que là... Et devoir cacher ça et ne pouvoir le dire ni à lui ni à eux!

Et elle se jeta éperdue dans mes bras et y pleura tout son saoul.

Ses paroles me peinèrent. Alors elle ignorera cette sensation, divine entre toutes, de se trouver entre les bras de l'homme qu'on aime. Elle ignorera cette chaleur douce; ce parfum qui se dégage de lui. Et cette sensation de paix, de sûreté, de confiance illimitée, d'être enfin arrivée au port! Ma pauvre Mietje! et je l'embrassai aussi avec effusion.

J'avais enfin obtenu que la petite femme allât chez le médecin. Quand elle en revint, elle remit

à Mietje une lettre que le docteur lui avait donnée pour moi et qu'elle m'apporta en courant. Je l'ouvris. Elle me regarda toute haletante, une main sur le cœur. Le docteur me disait que la petite femme avait un cancer au pylore et avait encore tout au plus deux mois à vivre.

J'eus la force de sourire et de dire :

Quel embarras font ces médecins de campagne. Il me dit que votre mère est fatiguée, affaiblie, qu'elle doit se fortifier et peut manger tout ce qu'elle veut pour y arriver.

— Pourquoi m'écrit-il ça à moi? ce doit être parce que vous autres vous n'en faites tout de même qu'à votre tête. Il aurait cependant pu lui dire cela à elle-même.

— Il le lui a dit.

— Eh bien, alors. Je suis bien contente que ce ne soit pas grave. Qu'elle se soigne, voilà tout. Dites à la petite femme que je prendrai un œuf avec le souper.

Et j'appelai mes chiens en jetant la lettre négligemment sur la table. Quand elle fut partie, je restai hébétée. Un cancer!... Encore deux mois à vivre! Et Mietje mariée!

La petite femme ne pouvait plus rien faire. Son corps était devenu comme celui d'une petite fille. Alors elle venait chez moi, en petits sabots, en jupe très froncée, un fichu croisé sur la poitrine, ses

pauvres cheveux plaqués par des crachats le long de ses tempes. Et elle s'asseyait sur un pliant, au milieu des roses, et en humait goulûment le parfum. Chaque fois que je passais près d'elle, elle tâchait de toucher mes vêtements, ou mes mains. Elle m'émouvait aux larmes; cependant de savoir qu'une partie de son corps était déjà en décomposition m'inspirait un dégoût insurmontable, et j'avais toutes les peines du monde à ne pas éloigner ses mains des miennes. Alors, prise de fureur contre moi-même, je prenais ses deux mains, les embrassais et lui caressais les cheveux : je suis ce qu'elle a le plus aimé et je suis là à frissonner d'horreur, devant cette décomposition sur pied! Mon goût de la beauté et de la santé pourrait bien faire de moi un monstre!

Il avait été convenu entre le docteur et moi qu'il éviterait à la petite femme les douleurs, autant que possible, et en effet elle est morte sans avoir passé par les tortures de la douleur physique. La famille ne se rendait pas compte de la gravité de la maladie surtout qu'elle ne souffrait pas. Mietje me disait tous les jours qu'elle croyait que sa mère allait mieux et Door me disait quand elle était à l'agonie, qu'il avait bon espoir.

Mietje faisait donc, le matin, mon ménage. L'après-midi elle abattait la grosse besogne chez eux et soignait sa mère. Le matin Hanna et Fineke s'en

chargeaient. Hanna maniait maintenant l'argent du ménage et elle y allait. On ne pouvait entrer chez eux sans qu'ils fussent à table à manger des bonnes choses. La petite femme se plaignait que l'argent filât. Je préviens Mietje, elle y mit ordre.

Mietje donnait à ses parents tout son argent, même les pourboires, et faisait un travail de cheval chez eux; le jeune mari aidait dans les champs. Elle donnait en plus vingt-cinq francs par semaine pour ce qu'elle prenait pour son mari; elle-même était nourrie chez moi.

Mietje cuisait le pain pour tous, elle en prenait pour son mari. Hanna lui demanda un jour « si elle payait ce pain »? Mietje était si abasourdie qu'elle ne sut que répondre.

Hanna qui vivait pour la mangeaille, qui aimait à grignoter de sa poche, qui mâchait toujours quelque chose, avait en horreur la sobriété et l'économie de Mietje; et maintenant qu'elle allait dans le portemonnaie de sa mère elle s'en donnait, et commença déjà le travail souterrain contre Mietje.

Pendant l'absence de celle-ci, qui était ou chez moi ou avec Door aux champs, ou à l'étable, ou au poulailler, partout enfin, Hanna montait la petite femme, égoïste comme tous les malades, contre Mietje. La pauvrete me disait :

— Mietje ne m'aime plus maintenant qu'elle est mariée, je ne la vois presque plus. Hanna me soigne.

— Voyons, Mietje est votre meilleure enfant. Qui ferait ce qu'elle fait étant mariée. Elle vous donne tout, fait tout le travail, elle n'a le temps de voir son mari que la nuit, quand elle tombe de fatigue, et cela les premiers mois du mariage. Personne ne ferait cela. C'est Hanna qui vous monte la tête. C'est affreux!

— Vous avez raison, vous avez raison, Mietje est bonne. Quand Mietje vint elle l'embrassa avec effusion.

— Tu es ma fille, ma bonne fille, lui disait-elle, au lieu de la réserve qu'elle lui avait montrée déjà à plusieurs reprises. Hanna regardait avec son vilain rictus de côté.

Tous les soirs, toute la famille et les voisins allaient prier à la petite chapelle sur la route, pour la guérison de la petite femme et c'était un spectacle émouvant que ces hommes agenouillés dans leurs vêtements de travail, les bras levés, le regard dans le vide et les femmes à terre dans un grand déploiement de jupes, la tête baissée sur les mains jointes, qui égrenaient le chapelet en murmurant.

Mais on ne savait comment lui dire de faire venir les sacrements. Elle aurait dit :

— C'est que je vais mourir, et elle ne voulait pas mourir comme aucun croyant. Elle avait dit à Hanna :

— Ici, je sais ce que j'ai, là je ne sais ce qui m'attend.

Puis elle aimait la vie : boire du bon café, manger des friandises et bavarder chez les voisines lui procuraient des jouissances ineffables. Ecouter une histoire scatologique, accroupie sur un petit banc, un enfant à la mamelle, la faisait s'entrechoquer de rire, et dans sa vie de primitive elle trouvait les joies dépeintes par Breughel et Teniers.

Alors mourir, aller Dieu sait où, car elle irait sûrement quelque part après sa mort.

— Si je pouvais seulement venir vous dire où et comment je serais, mais jamais, jamais personne n'est venu nous prévenir de ce qui nous attend.

Elle n'était donc pas pressée d'aller rejoindre ce royaume des cieux.

— Mais, petite femme, le curé vous a cependant expliqué comment tout est là-haut ou en bas, je ne sais pas l'endroit.

— Le curé non plus n'y a jamais été. Oh! je voudrais rester ici, n'importe comment, mais rester ici, avec mes enfants et avec vous, et elle prenait mes mains et les pressait sur sa bouche maculée de vomissures.

Si elle était morte sans les sacrements toute la famille aurait été affolée. C'est donc encore moi, l'incroyante, qui ai trouvé le biais.

— Ecoutez, petite femme, je trouve très bien que

toute la rue aille prier pour votre guérison, votre Dieu les écoute certainement, car vous avez bien meilleure mine, mais je trouve ça un peu facile d'envoyer les autres et ne rien faire soi-même.

Elle me regarda.

— Mais c'est évident, si vous communiiez, Dieu verrait que vous faites aussi quelque chose pour le gagner et il vous écouterait avec plus de bienveillance. Si j'étais vous, je ferais venir le curé ou le vicaire. Qui est votre confesseur? Il vous donnerait le meilleur conseil, et pour que tout soit bien quand il viendra, je vous donnerai deux beaux cierges que je vais acheter chez le bedeau.

— Vous avez raison, me dit-elle, je dois faire quelque chose moi-même; qu'on fasse venir le vicaire, c'est mon confesseur.

Cela se fit dans les règles. Le vicaire, un vrai taureau, la confessa et la fit communier et tous furent soulagés.

Peu de jours après elle agonisa.

A onze heures du soir, Door, qui vers neuf heures m'avait dit qu'il avait bon espoir, escalada la porte du jardin et vint nous appeler sous les fenêtres :

— Mietje, madame, venez donc, la petite femme « fait si drôle » et il repartit. Nous enfilâmes nos vêtements et galopâmes jusque-là.

Hanna, qui couchait dans le même lit que la moribonde, avait eu peur de ce qu'elle ne savait plus articuler les mots.

La petite femme n'avait déjà plus sa connaissance : le regard était vague, les mains moites, la respiration sifflante.

Mietje se jeta surelle éperdue, et lui supplia dans le visage de lui dire quelque chose.

— Mietje, vous lui coupez l'air et la faites suffoquer.

Le jeune mari avait enfourché sa bicyclette et courait chez le vicaire et le médecin. Le médecin avait répondu qu'il n'y avait rien à faire, mais il vint tout de même. Le vicaire se fit attendre, à chaque instant quelqu'un allait voir à la porte si on ne le voyait pas venir. Enfin je vis arriver, du bout de la rue, une petite lumière qui de temps en temps jetait un rayon sur le surplis blanc du vicaire.

Door, hébété, avait répété cent fois de sa voix de pauvre homme : Mieke, Mieke, me reconnais-tu? puis il s'était jeté à genoux et pria, plié en deux, le chapelet traînant à terre.

Le jeune mari tenait Mietje dans ses bras qui défaillait. Hanna hurlait en courant du lit au petit banc dans la cour. Moi je courais de l'un à l'autre, mais mon rôle était fini, aucun des jeunes ne m'écoutait.

On avait allumé les cierges et placé une statuette de la Vierge entre les deux. Le vicaire entra dans la petite chambre. Pendant quelques instants je vis ses gestes, puis il ferma la porte. Les autres priaient avec des voix affolées. Le vicaire sortit.

— Elle a eu les saintes huiles. Bonsoir. Et il partit sans un mot de consolation pour ces pauvres êtres désemparés. Le médecin entra dans la chambre et en sortit tout de suite et me fit signe :

— Elle en a encore tout au plus pour deux heures, mais je ne puis rien faire, faites-le leur comprendre.

Hanna, qui comprenait le français, répéta ces mots sur un ton méchant comme s'il dépendait de nous de prolonger cette vie. Remy s'était réveillé et il était descendu. Il priait machinalement ne sachant où il en était. Les enfants dormaient. Tout le rez-de-chaussée était éclairé. A chaque instant quelqu'un sortait dans la cour pour sangloter sur le petit banc où la petite femme avait passé presque toute sa vie, un des enfants pendu à sa mamelle.

La rue était silencieuse, la lune éclatante, la nuit adorable, le chat vint se frotter à ma robe. Et la petite femme mourut étouffée sous les baisers et les cris de Mietje et de Hanna.

Le jeune mari reprit sa bicyclette et vola au couvent.

— Salut Marie pleine de grâce, répétaient les pauvres voix.

Bientôt, deux religieuses, des Filles de la Croix, en grand manteau, entrèrent. Elles nous firent aller dans la pièce appelée « la chambre » et commencèrent leur triste besogne.

Il faut compter sur une récompense éternelle pour entreprendre pareille corvée : en soulevant la petite morte, les matières en putréfaction s'écoulèrent par le haut et par le bas. Elles allèrent cependant jusqu'au bout de leur tâche et quand elles partirent, la petite femme était couchée en camisole blanche, son livre de prières posé droit sous les mâchoires pour tenir la bouche fermée, son chapelet enroulé autour de ses mains jointes, et le sourire niais des morts sur ses traits d'un jaune de décomposition.

On ferma la porte de la chambre et tout le monde alla se coucher.

En partant, sous la belle lune, je ne pus m'empêcher de crier en dedans de moi : la vie ! la vie ! comme j'adore la vie saine ! le sang rouge et l'haleine nette ! Oh ! si je pouvais mourir bien en vie, avec rien de décomposé, foudroyée par un gros coup de tonnerre qui me réduirait en un petit tas de cendres, sans odeur, ou en une matière volatile... J'aurais voulu la revoir dans mon imagination, sur son petit banc, le dernier né à la mamelle, et s'entre-

choquant de son gros rire transmis à elle par ses ancêtres Breughel et Teniers, tandis que maintenant!...

Comme je savais quelle issue les attendait, j'avais déjà dit à Mietje : — Si cela devait tourner mal avec votre mère, vous devriez retourner à la maison et vous mettre à la tête du ménage, car si Hanna s'y mettait elle le conduirait à la ruine, elle boulotterait la maison en peu de temps.

— Oh! j'y retournerais tout de suite.

La pensée de perdre la petite femme était si loin, qu'elle me répondait sur un ton détaché.

— N'est-ce pas, Mietje, vous retourneriez tout de suite, sans donner à qui que ce soit le temps de réfléchir, ni à votre mari ni à Hanna. Votre place est là, à vous et à personne d'autre.

Aussi j'exigeais, quelques heures après la mort de la petite femme, qu'on transportât le lit qu'ils occupaient chez moi chez Door et Mietje s'installa.

Il fallait penser au deuil. Des robes noires, de grands voiles, des lettres de faire part, un enterrement de dix heures. C'était le fils aîné, frère de la Doctrine Chrétienne, venu pour la maladie de sa mère, l'humble petite femme, qui voulait ce train. Ce frère était surtout venu avec l'idée de jeter sa soutane par-dessus les moulins, de se faire habiller, nourrir grasement en attendant une sinécure. En

attendant est le vrai mot, il n'était pas pressé. Il eut le coup de foudre en voyant la femme de Gilles; elle, la grue, l'attirait et elle laissait tranquillement, sous la table, prendre son pied entre les pieds du frère. Il l'embrassait dans l'étable, et en pleine rue que tout le village en parlait. Quand il venait en vacances, chez ses parents, on le fêtait, quitte à se restreindre pendant des semaines après. Il acceptait tout cela comme lui étant dû en sa qualité d'homme de couvent; il savait cependant fort bien que ses parents étaient de petits cultivateurs chargés d'enfants. Il parlait de bâtir une grande maison de plaisance avec des vitraux coloriés. La petite femme morte, il se voyait déjà installé, avec sa belle-sœur à sa portée car Gilles et sa femme seraient venus habiter avec eux, et lui apprendrait à Hanna à faire le ménage, métier qu'il faisait souvent dans son couvent. Il parlait de tout cela à côté de la chambre de l'agonisante qu'il allait à peine voir. Il avait donc vu d'un mauvais œil que Mietje était revenue dans la maison, et quand je lui disais, croyant naïvement qu'il m'approuvait, que c'était moi qui avais exigé qu'elle revînt, il me répondit à peine. Tout de suite je fus sur mes gardes et sentis l'ennemi, le bonhomme qui ne pensait qu'à lui, qui voulait, s'armant du respect que sa jupe inspirait à ces simples, les mettre sur la paille en mangeant tout sans scrupule. Je prévins Mietje.

— Je sais, fit-elle, j'ai tout remarqué, mais il ne réussira pas; il est toujours à chuchoter contre moi avec Hanna et elle m'a tout de même mise au courant de ce qui se passe avec la femme de Gilles. A moi il ne me parle que pour me dire des choses désagréables, mais il verra. Et il passa une vague d'énergie en même temps que de crainte sur ses simples traits.

Le matin de l'enterrement, j'arrivai comme on sortait la bière, une bière énorme à mettre dedans trois petites femmes. J'entrai dans la chambre. Toute la famille, venue des hameaux environnants, était là.

— Où est Mietje? — Ici, fit une voix lointaine sortant de dessous un amas de voiles, et je vis Mietje et Hanna en grand deuil bourgeois. Fineke en demoiselle également; les yeux tout rouges. Le frère en sa soutane crevait d'orgueil.

Quand il fallut se mettre en marche, Mietje et Hanna sanglotaient tellement, que je mis un bras autour de leur taille et les conduisis ainsi derrière le cercueil.

Le cercueil était porté, les hommes marchaient immédiatement derrière, puis les femmes. Le petit Pierre pleurait de sa voix enfantine en tenant son père par l'habit, et la figure déjà maculée. Mileke n'était pas affecté et regardait de son regard sec

autour de lui. A mesure que l'on avançait, les paysans sortaient de leurs maisons et suivaient.

Door, d'une pauvre voix incolore et comme hébétée, avait commencé le Salut Marie pleine de grâce.

Tous les paysans l'imitaient en égrenant des chapelets. Hanna se ramassa et pria d'une voix dure articulée comme une imprécation. Mietje ne put et fléchissait dans mon bras. Et ainsi, lentement, avec la voix de Hanna dominant toutes les voix murmurées, on montait la pente vers l'église, par le jour le plus adorable du mois d'août.

Sous le porche de l'église il fallut attendre un bon moment. La voix de Door se fit plus vacillante, celle de Hanna plus impérieuse, les cloches sonnaient.

Au cimetière, pendant qu'on descendait le cercueil, Door continua à prier; Hanna s'était mise à hurler et tous les paysans priaient à haute voix, agenouillés, les bras levés comme dans les tableaux gothiques.

Quand ce fut fini je ramassai Mietje, Hanna en des clameurs hystériques se jeta sur son père, Fineke était effarée, chancelante, et le petit Pierre pleurait, accroché à l'habit de Door. Door ne savait plus et le frère, très flatté d'un si bel enterrement et d'une telle affluence de monde courait, la figure enflammée, les yeux brillants, de l'un à l'autre. Il lui man-

quait de dire : C'est bien! c'est bien, n'est-ce pas? Etes-vous contents?

Je remis Mietje à son mari et je rentrai chez moi ne voulant pas assister au repas. Le facies du frère m'horripilait.

Mietje, préoccupée des dépenses que le frère lui avait forcé de faire pour l'enterrement et commençant à comprendre que son seul souci était de se goberger sans s'inquiéter d'où venait l'argent, remit tout de suite le ménage sur le pied de leurs moyens. C'est-à-dire de petits cultivateurs à trois vaches et huit enfants. Ça ne faisait pas l'affaire du frater, qui pensait jeter sa soutane et s'intrôniser dans la place. Il avait des conciliabules avec Hanna et Gilles dans les coins. A Door tout était caché comme d'habitude. Aussi Gilles, qui était furieux de devoir payer un loyer et comptait s'installer chez le père, vint-il, sous l'excitation des autres, relancer Mietje jusque chez moi, où elle repassait, pour l'intimider et lui enjoindre de faire reprendre le lit et lui dire carrément qu'elle était revenue pour vivre aux crochets du père à leur détriment à tous; qu'il n'était pas lui, ni Hanna, ni le frère, ses dupes à croire qu'elle se souciait de la maison, Du reste comme elle était enceinte elle ne pourrait bientôt plus travailler, et alors il faudrait sans doute la soigner, lui donner du lait, des œufs, qu'elle ferait semblant de payer mais qu'elle

reprendrait de leur argent puisqu'elle aurait la bourse. Et qu'elle allait certainement ramasser tout le vieux linge et autres vêtements pour en faire sa layette. Qu'elle mettait de côté tout ce qu'elle gagnait chez moi, et son mari aux charbonnages, pour plus tard, quand il n'y aurait plus rien à grappiller, se bâtir une belle maison; quand lui devait travailler pour payer un loyer. Voilà, reprendre le lit dès ce soir et rester chez moi, puisqu'elle tenait avec madame? Le frère et Hanna m'ont ouvert les yeux et cela ne se passera pas ainsi. Du reste nous savons que tu ne pourrais t'empêcher de venir faire les besognes que Hanna est inapte à faire.

Quand la brute fut partie, elle s'assit tremblant de tous ses membres. Elle gémissait :

— Les prédictions de Madame, les prédictions de Madame!

— Je ne croyais pas qu'elles allaient se réaliser sitôt, ma pauvre Mietje.

— Ça vient du frère; j'ai eu une explication avec lui. Il se plaignait de la frugalité de la table et osait me dire que j'avais sans doute un intérêt de la mettre sur ce pied... Les lâches, ils se mettent tous contre moi quand mon mari est à son travail... Madame a vu ce bon à rien de Gilles? — à l'autre je lui ai répondu que mon seul but est de nouer les deux bouts, sans devoir vendre ni bois ni champs; d'élever ceux des enfants qui sont encore petits et de leur faire

apprendre plus tard un bon métier, puisqu'il n'y a plus de place ici pour le paysan. Que lui n'avait pas à intervenir dans un ménage qu'il avait quitté depuis quinze ans, sans jamais se préoccuper comment il vivait, et s'il pouvait se suffire sans les bras du frère aîné. Il avait pâli de fureur et répondu qu'il s'attendait depuis longtemps à s'entendre faire ce reproche.

— Que faire, Madame?

— Rester, Mietje. Quand il verra qu'il ne pourra plus se goberger, il se décidera à rester dans son couvent.

Elle ne souffla mot à son mari qui aurait emporté le lit et serait parti. Que lui faisait la prospérité ou la ruine de la maison de son beau-père? Il avait cru qu'aussitôt mariée Mietje n'allait plus s'en soucier et ce lui était une déception que cela ne se réalisât pas. Mietje aimait de moins en moins le mariage; en parlant des rapprochements intimes, elle se secouait et faisait : Hou!

Le frère rentra dans son couvent. Hanna ne quittait plus son rictus de côté qui me faisait frissonner d'aversion. Door était taciturne. Le jeune mari était mécontent de voir qu'on laissait toute la grosse besogne pour Mietje, qui, bien qu'enceinte travaillait sans répit. Hanna éloignait Fineke et Remi de Mietje en leur donnant des friandises, même Milleke la jugeait de son regard froid; il n'y avait

que le petit Pierre qui était à elle, bien à elle. Elle dépérissait sous cette haine, sous cette méfiance, sous cette déception et un voile de tristesse s'étendit sur sa vie que rien ne pouvait dissiper.

C'est ainsi que je les trouvai l'hiver, pendant un séjour que je fis pour des travaux qu'on exécutait dans ma maison. Door, Mietje et les enfants étaient tous venus me chercher à la gare. Hanna seule n'y était pas. Quand Door et Mietje me reconduisirent chez moi, ils me racontèrent qu'il leur était venu pour trois mille francs de factures de dettes que la petite femme avait contractées à leur insu; ils en étaient affolés. Pour les apaiser, je les leur offris. Mietje pleura, Door avait l'air de trouver cela tout simple, pour y préparer mon âme il m'avait amené tous ses enfants à la gare.

Hanna travaillait sous main. Elle répondait le soir, pendant la prière, à plus haute voix que les autres. Door disait qu'elle était la seule qui priât avec conviction. Elle poussa la fourberie jusqu'à aller à l'église prier pour sa mère à sept heures du matin, au moment du coup de feu à la maison, quand il fallait laver et faire le déjeuner des enfants pour l'école et quand toutes les bêtes clamaient pour avoir leur pitance. Elle revenait quand tout était fini et se mettait à table, faisait un copieux déjeuner, pendant que Mietje avec son gros ventre se tenait à peine debout. Mietje réclama. Door

y mit ordre bien à regret : l'église étant devenue son refuge. Hanna lui lisait à haute voix son petit journal flamand et quand Mietje allait pendant quelques heures, le dimanche, avec son mari chez ses beaux-parents. Hanna trayait les vaches en chantant, elle remettait tout en ordre, faisait le café à temps et disait :

— Ah ! pa ! comme on respire d'être entre soi, comme si Mietje était une étrangère. Et tu vois l'ouvrage se fait très bien sans elle. Je t'assure, pa, que je pourrais, avec Fineke, très bien venir à bout de tout et nous serions de nouveau chez nous.

Elle voulait surtout avoir la bourse pour pouvoir acheter des friandises et grignoter de sa poche, comme sa mère avait fait. Mais elle ne rachetait par rien ses mauvaises qualités. Elle n'avait pas le charme et la bonté de sa mère. Door n'avait jamais fait de cas de ce charme. Maintenant, il commençait à s'apercevoir du vide autour de lui. Il ne trouvait plus en rentrant son vivant babil, sa bonne humeur qui surnageait toujours et qui aplanissait les difficultés. Eux, les jeunes, ne se préoccupaient pas de lui, ne pensaient qu'à eux et vivaient leur vie. De la mère il n'était plus question ; il aurait voulu en parler comme d'un vieux souvenir. Puis il n'aimait pas son beau-fils et il gardait une dent contre Mietje de lui avoir forcé la main pour son mariage. Il ne pensait pas un instant qu'elle pouvait aspirer

à une vie à elle. Non, il était le père et avait à décider de cela, et non elle.

Au mois de mars je reçus une lettre de Mietje, m'expliquant qu'elle avait dû aller accoucher à l'hôpital de la ville, son père ne trouvant pas convenable qu'elle accouchât chez eux au milieu de tous ses enfants. Il oubliait que trois de ses enfants étaient déjà en âge de se marier quand la petite femme avais mis son dernier au monde.

Son accouchement avait été une horreur, l'enfant avait vécu dix minutes, elle avait une albuminurie grave et devait encore rester tout un temps à l'hôpital. Son mari seul était venu la voir, mais personne de la maison, père l'ayant défendu. Le médecin avait dit qu'elle s'était trop fatiguée pendant sa grossesse et avait manqué de soins.

— Je n'osais pas manger un œuf acheté de mon propre argent ou Hanna disait que les poules ne pondaient plus que pour moi. J'ai caché tout cela à mon mari, pour pouvoir continuer à diriger la maison et soigner les petits; et voilà ce que l'on me fait!

Quand j'arrivai vers la fin d'avril, Mietje m'attendait à la gare avec la bonne qu'elle avait engagée pour moi; elle était trop faible pour entreprendre mon ménage.

Sans réflexion, je lui passais ma valise, mais, au bout de cinquante pas, je dus la reprendre. En effet, elle avait l'allure d'un débris, maigre, la figure diminuée de moitié, jaune et tirée, des yeux troubles exprimant la douleur et la lassitude.

— Vous m'écriviez que vous alliez mieux, Mietje, il me semble que cela ne va que pauvrement ?

— Je me remets, cependant, cela a été pire... Si à la maison, ils ne me tourmentaient pas comme ils le font et si on ne me laissait pas toute la grosse besogne... Hanna, par des friandises, détache les enfants de moi et de Madame. Ils savaient que Madame allait arriver, mais elle les a éloignés. Et elle se mit à pleurer.

— Si je pouvais seulement comprendre ce que nous lui avons fait ! Madame nous a aidés « met raad en daad » moi j'ai toujours travaillé pour eux. Ni Hanna, ni Gilles n'auraient pu apprendre leur métier sans Madame et moi. Même mère, qui n'était pas pour l'ordre et la propreté, disait qu'elle n'aurait plus pu vivre comme avant. Les quelques années de bien-être et de bonheur qu'elle a eues, avant de mourir, c'est nous qui les lui avons procurées. Si Hanna sait trois métiers ; les chapeaux, la couture et la coupe, c'est à Madame qu'elle le doit et aussi à moi qui arrangeais tout, tirais parti de tout pour économiser... Moi, enfin passe encore, je fais partie d'eux, mais Madame à qui nous

ne sommes rien et qui s'est démenée pour nous. Comment n'avez-vous pas battu les rues de la ville pour lui trouver le meilleur atelier d'apprentissage ; puis la toilette que vous lui avez faite pour qu'elle pût se présenter convenablement et être estimée, et payé, payé, vous avez toujours payé, sans cela qu'aurions-nous fait ! Je ne comprends pas !... Nous ne leur avons fait que du bien sans penser à nous. Non, je ne saisis pas !

— Moi, bien, ma pauvre innocente : Hanna, maintenant que la petite femme est morte et vous mariée, voudrait avoir la bourse et être à la tête de la maison. Elle mangerait toute la journée, négligerait tout et voisinerait du matin au soir et payerait des goûters aux voisines. Elle a dit, n'est-ce pas, qu'elle ne se marierait pas comme vous sans rien, qu'elle se ferait bien d'avance des chemises et des combinaisons et aurait encore une bonne tirelire en plus. Que quand elle s'achèterait une robe, elle dirait que ça coûte dix francs le mètre quand cela en coûterait vingt. C'est pour avoir les coudées franches pour tout cela qu'elle nous balaye. Quand elle aura donc tout bafré et raflé, elle s'en ira et tout peut crouler.

— Elle ne m'aide presque pas ; je suis à bout ; le médecin dit que je devrais me coucher plusieurs heures par jour. Je dois cacher tout cela à mon mari ; il voudrait quitter la maison, s'il savait, et

moi je ne veux pas m'en aller ; je ne pourrais vivre ailleurs ; les enfants, père et la maison sont à moi et moi à eux. Est-ce possible qu'ils ne m'aient plus... Est-ce que cela se peut ? Hanna écrit au frère des lettres qu'elle ne me montre pas et elle en reçoit qu'elle ne montre pas non plus. Avant, quand j'écrivais ou quand je recevais une lettre de lui, je la lisais à toute la famille. Mais tout m'est caché comme à une étrangère.

— Et Gilles ?

— Il continue à dire que je vis sur la maison et que lui doit jeter son argent à payer un loyer. Hanna alors a sa sale figure. C'est le frère qui dirige tout cela de son couvent : il a dû se résoudre à rester là-bas et il m'en rend responsable.

— Et Door ? car enfin c'est sa maison que vous soutenez. Avec Hanna à la tête, je ne lui donne pas trois ans pour devoir se louer comme valet de ferme et que les enfants mendient !

— Il m'a gardé rancune de m'être mariée ; il n'aime pas mon mari, alors il laisse faire.

— Quel parti pensez-vous prendre ?

— Je ne sais pas. Je n'en peux plus. Si je pouvais seulement comprendre.

Cette conversation, commencée en sortant de la gare, nous l'avions continuée chez moi. Elle sembla soulagée maintenant qu'elle m'avait tout dit.

— Il faut que je m'en aille, à neuf heures je dois traire les vaches.

Nous nous embrassâmes longuement et son pauvre petit corps amaigri que je sentais frissonner dans mes bras me fit pitié.

En rentrant chez eux, je vis Mietje émaciée et blême traîner des seaux de lait.

— Mais c'est absurde ! pourquoi faites-vous ça ? Laissez donc ces lourds travaux à Hanna qui en a la force.

— Elle est partie.

Et la pauvrette se mit encore une fois à pleurer.

— Et où est-elle ?

— La femme de Gilles est en couches ; elle y passe ses journées. Père a fait acheter une bouteille de vin pour l'accouchée.

— Et vous, on vous a fait sortir de la maison pour accoucher à l'hôpital et personne n'est allé vous voir ! Vous, on vous échine !

Le lendemain, Door travaillait dans mon jardin.

— Door, savez vous que Hanna s'en va toute la journée chez Gilles et laisse Mietje s'épuiser à la maison. La femme de Gilles a sa mère pour la soigner... Ce n'est pas prudent ! Mietje et son mari pourraient se lasser de ce traitement.

— Qu'elle se lasse ! Elle ne m'a pas connu pour son mariage. Elle n'existe plus pour moi ! Elle ne m'est plus rien ! Hanna et les autres sont mes en-

fants ! Elle s'est mariée malgré moi, elle a fini avec moi !

— Comment ! c'est de Mietje que vous parlez ainsi, quand vous devriez être à ses genoux ! Elle a sacrifié un premier bon mariage pour élever vos enfants et tenir votre maison comme aucune maison n'est tenue ici. Vous avez encore eu un enfant à cinquante-huit ans et elle, qui est jeune, vous vouliez l'empêcher de fonder une famille, par égoïsme ! Pour l'exploiter ! Eh bien, vous faites une bêtise en vous laissant aller à votre rancune. Si Mietje quitte votre maison, elle retombera dans l'incurie ; pire : les enfants n'auront plus l'affection de la mère que Mietje avait remplacée, Hanna n'a d'affection que pour elle-même ; puis elle vous conduira à la ruine.

— Oh ! maintenant que la petite femme n'est plus là, moi je suis le maître, moi, je conduirai tout comme je l'entends, et ça ira ou je « l'étouffe », fit-il en fermant ses doigts comme des pinces.

— Door, je vous en supplie, vous allez à une catastrophe.

— Je l'étouffe !

C'est Hanna qu'il voulait dire, et depuis le soir où je lui ai parlé pour le mariage de Mietje, je l'en crois capable.

Mietje vint me dire, le lendemain, que son père lui avait cherché querelle et lui avait enjoint de

quitter la maison le plus vite possible. Il a crié : Dehors! Dehors!

— Jean dit que nous partons lundi. Hanna, pendant qu'il me traitait ainsi, avait sa bouche de travers et le regard satisfait. Elle a encore été en correspondance suivie avec le frère, ces jours-ci. C'est eux qui ont provoqué cette explosion qui ne répond à rien. Elle est autour de père, à ses petits soins, c'est Pa ici et Pa là. Que faire?

— Vous ne pouvez plus rien faire, ils sont fichus. Je parle des quatre trop jeunes pour pouvoir se passer de vos soins; dans un mois, ils auront des poux. Maintenant, écoutez-moi. Ils vous connaissent, ils savent combien vous êtes attachée à la maison. Hanna, le vieux, Gilles et même le frère, pensent que vous viendrez faire la besogne. Et c'est ce que Hanna a cherché: elle, la bourse pour la faire danser et vous, le travail. Mais vous ne devez plus rien faire pour eux, vous êtes épuisée; au contraire, une fois chez vos beaux-parents, il faudra vous ménager, vous coucher des demi-journées, et ne vous atteler à rien de fatigant. Là, vous n'allez pas commencer à trotter, n'est-ce pas?

Elle me regarda, étonnée.

— Travailler là? ah non! ce n'est pas chez nous!

Je n'avais pas pensé à son égoïsme à elle, que rien n'intéresse, hormis le nid dont elle est sortie.

— Enfin, vous n'allez pas être la bête de somme de Hanna?

— Mais comment fera-t-elle? Elle n'a pas le cœur au travail, ni aux enfants, ni aux bêtes. Les vaches meugleront de faim et les petits ne seront pas lavés.

Elle se jeta la tête contre la porte et cria d'an-goisse.

— Enfin, Hanna l'a voulu, mais elle ne sait pas ce qui l'attend; Door a dit qu'il l'étouffera, si ça ne marchait pas. Cette menace seule prouve tout ce qu'elle lui a promis.

Le lundi, quand le beau-père eut chargé leurs quelques meubles sur sa charrette, Jean fit monter Mietje devant lui sur sa bicyclette, Mietje prit Kiki sur ses genoux et il pédala vers le hameau prochain où les parents de Jean leur offrirent une chambre. Je lui criais encore :

— Reposez-vous et buvez du lait.

Hanna avait la figure grimaçante de joie. Mileke regarda monter Mietje sur la bicyclette de son froid coup d'œil doré. Le petit Pierre pleurait à chaudes larmes. Les autres n'étaient pas visibles. Moi, je rentrai chez moi un peu courbaturée.

J'ai gaspillé dix-huit ans à m'occuper de ces brutes... Non! j'ai décortiqué l'âme de Mietje, qui n'est pas tout or, mais qui a de belles pépites.

Elle fut très bien reçue chez ses beaux-parents.

Ils lui prêtèrent leur meilleure chambre qu'ils n'habitaient que l'hiver. Elle emménagea. Ils achetèrent un lit, une table, deux chaises, un poêle. Elle mit une courteline crochétée sur le lit, fit briller le nickel du poêle, pendit un crucifix au-dessus de la cheminée, un buis béni dans le fond du lit, elle plia un sac dans un coin pour Kiki et ce fut « homely » et elle souriait. Mais au bout de trois jours sa figure se pinça. J'étais allée la voir.

— Je n'ai pas encore vu Pierre ni Mileke. Je croyais qu'ils seraient venus; Mileke connaît le chemin. Autrement, je suis contente. Jean rentre le soir en chantant, je me couche beaucoup, ici on ne me demande pas de travailler et je suis chez moi. J'ai demandé à faire paître les vaches, et je vais avec elles là-bas en pleins marais, où il n'y a personne et je pense à tout ce qui est arrivé depuis un an : avant, pendant vingt-cinq ans, cela avait été tous les jours la même vie, on était ensemble, on s'aimait sans y jamais penser, moi je croyais que c'était pour la vie.

— Oui, qui aurait dit que votre mère qui était l'incurie même, tenait toute la vie de famille dans ses noires petites mains. Depuis qu'elle est partie tout est ébranlé... Venez donc me voir un de ces jours, Mietje.

Deux jours après, elle vint toute bouleversée.

— J'ai demandé à père si je pouvais emmener Pierre. Comme Jean a cette semaine son travail de nuit, j'aurais fait coucher le petit avec moi, j'en aurais profité pour le laver et le recoudre, car il est déjà sale; je l'aurais ramené dans quelques jours. Eh bien, il me l'a refusé en disant : « Il pleut, il sera mouillé. » Comme si jamais il s'était soucié de ce que ses enfants fussent mouillés ou secs. Hanna ne disait rien, mais elle avait son rictus.

— C'est elle, évidemment, mais est-ce que Door est devenu fou? Est-ce que le besoin de vengeance l'aveugle à ce point? C'est vil! il se venge de ce que vous vous êtes mariée, en vous torturant.

— Les vaches, quand elles ont entendu ma voix se sont mises à meugler. Je suis allée à l'étable, il fallait voir leurs yeux et entendre leur : heun! heun! Et ce ne sont que des vaches. Hanna faisait seulement boire le petit veau, maintenant, à trois heures de l'après-midi, au lieu de ce matin!

De grosses larmes coulaient sur ses joues émaciées.

— Mietje, je vous en supplie, arrangez-vous dans votre nouvel état, votre mari vous adore. Vous avez un appui en lui. Maintenant que vous avez expérimenté ce que vous étiez et êtes pour votre famille directe, vous devez apprécier ce que vous avez trouvé dans la nouvelle.

Elle me regarda de ses yeux obscurcis.

— Mais ils ne me sont rien, ce ne sont pas les miens.

— Ecoutez, vous ne pouvez plus rien sauver chez votre père; en y allant travailler, vous faites le jeu de Hanna, elle a l'argent pour le dilapider, vous, la besogne. Vous seriez sa femme de journée. Elle vous a mise dehors, qu'elle fasse maintenant le travail. Nous serons tous vengés sans le chercher. Si elle ne marche pas, Door la mettra au pas. Tâchez de vous faire une raison. Je vous le répète, vous ne pouvez plus rien sauver, ils sont condamnés.

Elle remonta sur sa bicyclette et, aussi loin que je pus la voir, je la vis s'essuyer les yeux.

Les voisins me disaient que c'était honteux, que Mietje ne s'occupait plus de la maison et laissait tout le fardeau sur Hanna. Mais Dieu la punira. Elle n'a déjà pu mettre un enfant vivant au monde.

J'ai su après que le bruit courait que Mietje n'aurait pu mettre au monde un enfant vivant parce qu'elle me fréquentait moi, qui ne croyais pas!

— Il était vivant, fis-je, ce sont les fers qui l'ont tué.

— Eh dites donc, tous les enfants qui meurent ici par manque de soins, ou brûlés vifs pendant que la mère voisine, est-ce aussi une punition de Dieu? Hanna a fait chasser Mietje, elle doit donc

faire l'ouvrage et ne pas faire boire le veau l'après-midi quand il doit boire le matin.

Hanna, du reste, maigrissait : elle avait trop à faire, était inexpérimentée et elle avait une peur panique de Door ; elle savait ce qui l'attendait le jour où elle flancherait ou qu'il verrait à quelle perte elle le conduisait.

C'était jour de marché. Mietje était venue faire ses achats. Elle m'apportait les légumes qu'elle achetait toujours pour moi. Elle était entrée chez son père. La femme de Gilles était attablée devant des tartines au jambon et du café.

— A moi, on n'offrait ni une chaise et encore moins du café et du jambon. L'autre jour, Gilles et moi avons aidé père dans les foins. Hanna avait donné des tartines, des œufs et des bidons de café pour les deux et rien pour moi. Père, sans faire une réflexion, m'a donné la moitié de sa tartine, Gilles a remis la moitié qu'il n'avait pas mangée dans le papier et dans sa poche. Gilles est marié comme moi, n'est-ce pas, et il n'a jamais rien fait pour la maison... Si je pouvais seulement comprendre !

— Ma pauvre Mietje, je vous l'ai dit souvent, ils vous haïssent pour vos bonnes qualités : cela les humilie, et met des entraves à leur égoïsme envieux. Vous n'arriverez donc jamais à comprendre cela ?

— J'y pense nuit et jour. Il m'arrive maintenant de me réveiller avec de grandes angoisses et alors je cherche, je repasse tout ce que j'ai fait, pour voir s'il y avait une faute, si je leur ai manqué en quoi que ce soit, je ne trouve rien.

— Alors, cherchez aussi ce que moi je leur ai fait : moi une étrangère qui ne leur suis rien, je les ai aidés pendant dix-huit ans en conseils et en fait. Et ils m'ont éliminée comme une ennemie. Heureusement que je ne leur ai jamais demandé d'arracher une mauvaise herbe sans les payer!

— C'est vrai, c'est vrai, sans Madame, je n'aurais su comment m'y prendre et je n'en voyais pas la nécessité non plus, Madame m'a ouvert les yeux; et toutes ces choses de première nécessité que Madame a fait faire chez nous et qui nous ont relevés et fait prospérer comme les meilleurs du village. Madame a été une providence pour nous et tout cela est perdu; Remi refuse même d'aller chercher une fois par semaine le beurre pour Madame, ce qui lui prend dix minutes à bicyclette. Et Hanna a dit qu'un de ces jours elle ne vous vendrait plus de lait, et tout cela pour rien, comme elle fait pour moi.

— Hanna est une mauvaise graine, mais Door! C'est lui qui reste l'énigme. Vous, sa meilleure

enfant, et moi qui sans obligation aucune n'ai fait et n'ai voulu que leur bien... Enigme!

— Non, je ne comprends pas! ajouta Mietje.

— L'envie du côté de Hanna et Door trop primitif... Toutes ces inaugurations lui ont été antipathiques... Son rêve a toujours été d'avoir une cabane dans les bruyères avec, autour, quelques lopins qu'il aurait défrichés lui-même, d'avoir des enfants à sa portée après la première communion pour l'aider dans ses travaux et qui le reste du temps auraient baguenaudé et vécu en sauvages illettrés et envahis de crasse. Il ne comprend pas que ce pays devenu industriel leur rende cette vie impossible, qu'ils seront refoulés comme des objets hors d'usage et démodés qui ne sont pas adaptés aux exigences modernes. Moi, je l'avais compris et essayé avec votre aide d'adapter les enfants à la nouvelle situation. Et voilà pourquoi Door me déteste. J'ai été comme un instrument moderne dont il ne comprenait pas le maniement et qui l'effarouchait.

Mietje ne saisissait pas toutes les réflexions que je faisais sur le fait étrange qui nous arrivait : d'être haïs par ceux à qui nous n'avions fait que du bien.

Mietje remonta à bicyclette avec, sur sa mince figure, les signes de l'effort que fait quelqu'un qui cherche et ne trouve pas.

Ma servante m'avait quittée. Mietje et son mari s'installèrent dans la petite chambre du haut où le soleil les inondait le matin dans leur lit, et où les yeux se reposaient sur les sapins à perte de vue. Et ce furent tous les jours de nouveaux crève-cœur. Quand elle descendait pour le lait, elle trouvait Hanna avec son amoureux bouche contre bouche.

— Et ça en pleine semaine, Madame, quand il y a tant d'ouvrage. Et quand cet amoureux doit venir, elle envoie Fineke se promener. Où court alors cette enfant ? Et père bat tranquillement le blé dans la grange. Je crois qu'il n'a plus sa tête, pour tolérer ça. Et elle achète des légumes ! Des paysans acheter des légumes ! Moi, je les semais et on en avait toute l'année.

Un jour, elle rentra si bouleversée qu'elle se mit à jurer, puis elle se jeta à genoux et se mit à prier fervemment. Dieu ! Dieu ! Dieu ! sanglotait-elle.

— Qu'y a-t-il, fis-je ?

— Remi m'a répété que Hanna se faisait déjà une joie de ce que je mourrais de peur, ici, l'hiver seule, le soir et la nuit, quand Jean serait de semaine au charbonnage.

— Ah ! a-t-elle dit, elle va s'entrechoquer de terreur.

Et elle pense venir ici, passer la soirée, mais je lui dirai : tu m'as laissée seule me débattre avec l'ouvrage, maintenant tu peux rester seule là-haut à trembloter. Et même nous irons un soir la terrifier pour nous amuser. Tous ont ri et se promettaient ce plaisir.

— Oui, j'avais pensé passer mes soirées chez eux et j'aurais tout raccommodé puisque plus un de leurs vêtements ne tient encore ensemble. Je pensais attendre mon mari, là, la semaine qu'il travaille le jour et emmener un des enfants avec moi la semaine où il travaille la nuit ; car pour rien au monde je n'oserais rester seule en hiver dans cette villa isolée. Et voilà que cette vipère se réjouit déjà de me refuser d'aller chez eux ! Eh bien je ferai venir le petit frère de Jean et elle restera avec tout en guenilles. Ah, si ce n'était pas pour les petits ! Mileke a deux doigts de pieds qui lui sortent de ses bas. Pierre, hier, en faisant une course avec moi, tenait sa petite main sur son derrière pour cacher un trou dans sa culotte ! — Ainsi, Mietje, me disait-il, on ne le verra pas.

— Père est assis, plié en deux, la tête dans les mains ; même à l'église il est assis ainsi. Cela me retourne le sang. Quand je vais chez eux il ne me regarde pas. Et voilà déjà quatre fois qu'ils sont allés avec les deux vaches au taureau et aucune

des fois cela n'a pris; et au lieu d'avoir des veaux au printemps, ils n'auront rien. Avec une vache il faut aller au bon moment, ils vont trop tôt ou trop tard, mère et moi surveillions cela de près; Hanna n'y fait pas attention, elle préfère qu'il n'y ait pas de veau, cela donne de l'ouvrage et père n'en connaît rien. On lui donnait la vache en main et il y allait, c'est tout ce qu'il en connaît. Où vont-ils, mon Dieu! où vont-ils!

— Si vous pouviez y retourner comme vous iriez vite, n'est-ce pas, Mietje?

— Oh oui! ils pourraient me torturer, me piétiner, pourvu que je puisse reprendre tout en main et refaire la maison je les laisserais faire!

— Votre mari ne voudrait jamais.

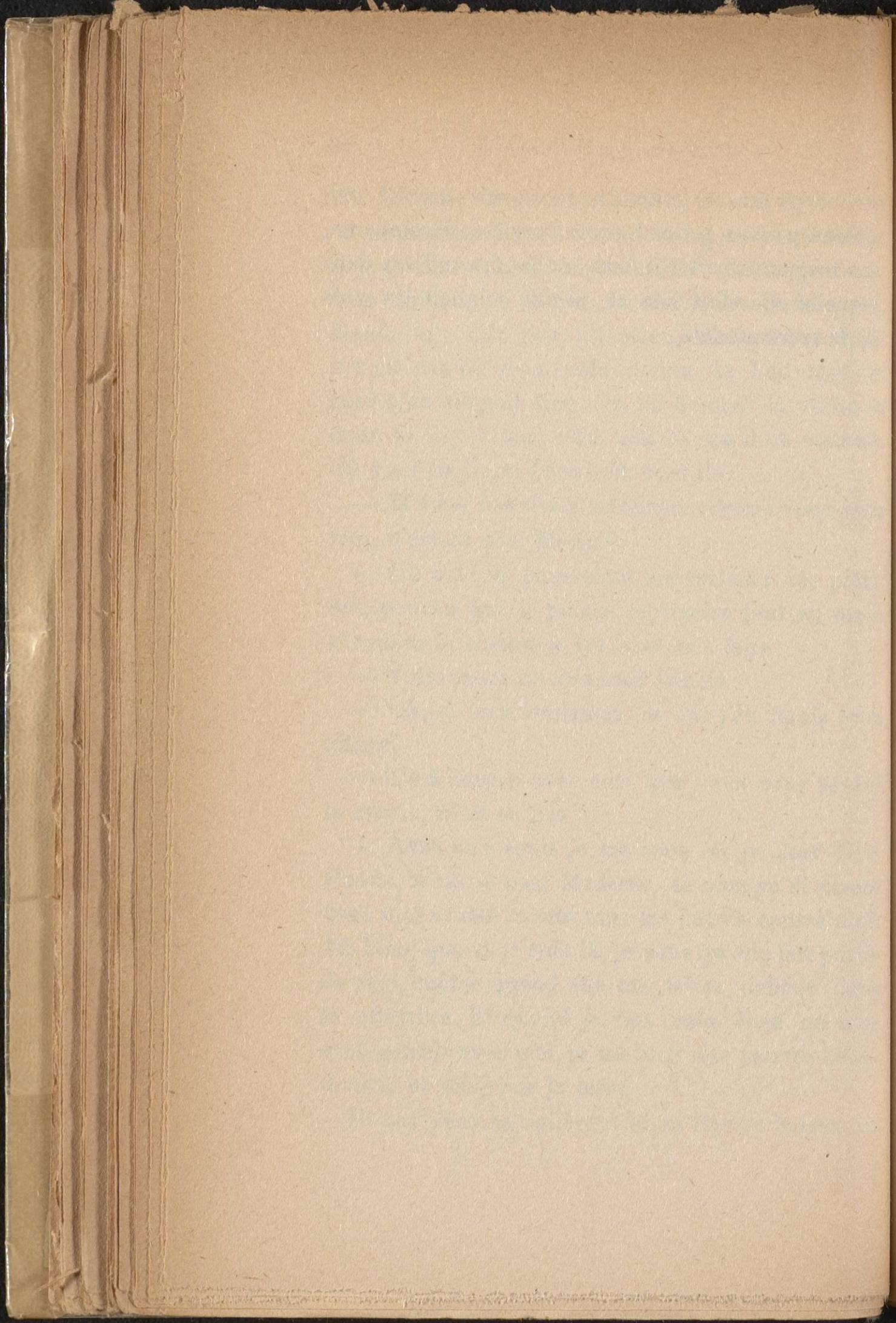
— Oh, si eux voulaient, de lui j'en ferais mon affaire.

— C'est encore avec eux que vous vous sentez le mieux, n'est-ce pas?

— Avec eux seuls je me sens où je dois être. Hanna, n'est-ce pas, Madame, se montre si atroce avec moi et elle monte tous les autres contre moi? Eh bien, quand je suis là, je sens qu'elle fait partie de moi, même quand elle me laisse debout dans la chambre. Et quand je vais chez Jean où tous sont gentils avec moi, je me sens une pauvre abandonnée et seule sur la terre.

Et ses yeux se voilèrent et sa tête se baissa; et

son corps émacié trembla. Je n'avais devant moi qu'une pauvre petite fourmi ouvrière, désespérée, qui ne pouvait vivre hors de la fourmilière dans laquelle elle était née et où elle soignait les œufs de la communauté.



H A N N A

La première fois que je la vis, elle était enfermée dans un objet en lattes sur roulettes, qui la soutenait sous les bras, ses petits pieds touchant à peine terre. Elle pouvait avoir un an. C'était une petite fille basanée, aux grands yeux noirs et au regard aigu. Elle riait et tapait des bras en avant pendant qu'elle roulait autour de la cour à la poursuite de la chevrette.

Il était deux heures de l'après-midi. A quatre heures, quand je repassai pour aller goûter, une grosse petite femme était agenouillée devant l'objet roulant et donnait à l'enfant un sein gonflé et sale. Une heure après, comme je revenais, elle roulait toujours, et sa mère vaquait à sa besogne, allant du puits à l'étable, du four à la maison. A six heures, quand je retournai à l'hôtel, la petite créature était encore emprisonnée dans cet engin. Elle pleurait et était suspendue sous les bras, ses petits pieds ne pouvant plus la porter. La mère bavardait à travers la rue avec une voisine.

— Mais, petite femme, votre enfant aura des

jambes tordues si vous la laissez ainsi pendant des heures dans ce « machin ». Enlevez-la et asseyez-la plutôt par terre, si vous ne pouvez vous en occuper.

La petite femme, — le nom lui resta — s'approcha et, tout embarrassée de parler à une dame, me demanda si vraiment cela pouvait lui faire du mal à sa petite, puisqu'elle ne pouvait pas tomber.

— Oui, ses jambes sont encore trop faibles pour pouvoir la soutenir pendant des heures.

— Ah! je ne savais pas.... Je dois faire ma besogne... Elle crie bien, mais les enfants crient toujours. Comment faire?

— Mettez une couverture par terre, et l'enfant dessus, et laissez-la se débrouiller.

Et je m'en allai. Le lendemain en allant à ma villa qu'on était occupé à construire au haut de la colline, je vis l'enfant assise sur une couverture rouge, près du petit banc sur lequel la petite femme pelait des pommes de terre.

— Ah! Voilà! fis-je. Ainsi ses petites jambes ne s'affaibliront pas et elle finira par se lever toute seule.

— Nous ne pensons pas à tout cela... Il y a ici beaucoup d'enfants aux jambes de travers; vous croyez, « medam », que ce pourrait venir de cela?

— Mais certes, je le crois.

Elle hésitait.

— Vous connaissez peut-être aussi quelque chose pour les yeux.

Je ne puis plus raccommo-der un bas tant les yeux me piquent.

Je la regardai. Ses yeux étaient rouges, avec dans chaque coin un dépôt de crasse.

— Je vais vous donner une poudre.

Je retournai à l'hôtel prendre ma boîte d'acide borique. Je lui expliquai la manière de s'en servir et insistai sur ce qu'elle devait se laver les mains avant les yeux.

— Vous verrez, si cela ne les guérit pas, vous serez tout de même soulagée, une fois débarrassée de cette crasse.

Le lendemain, elle me guettait; elle accourut vers moi, timide et rougissante, et me dit que ce lavage lui avait tout de suite fait du bien.

Ainsi une raison de nous parler s'établit entre nous. Elle me montra tous ses enfants, dont Hanna la petite sur la couverture, était la plus jeune.

Je m'étais vite aperçu que cette petite femme était une créature affable et aimante, mais d'une ignorance et d'une incurie dont ses enfants et son mari étaient les martyrs.

Quand Hanna eut deux ans, on lui donna un petit frère; mais il fallait s'en occuper, et elle, Hannonouchke, avait à se débrouiller seule. Sa petite

figure, à l'expression âpre et intelligente, n'était débarbouillée un peu que le dimanche, de son petit corps, on ne s'occupait pas : elle avait les entre-jambes enflammés à vif, le petit cul écorché, la tête à croûtes de poux et une odeur d'excréments et de plaies. Ses traits se transfiguraient de convoitise quand on lui donnait une friandise. Elle allait lécher la crème du lait, et mettait ses doigts dans le beurre, puis dans sa bouche, et dès qu'elle put atteindre, grimpée sur un petit banc, un rayon d'armoire, elle y chipait ce qu'il y avait de mangeable et se sauvait dans l'étable ou la grange pour le grignoter. A la saison des fruits, elle maigrissait et avait une diarrhée continuelle de manger des fruits pas mûrs : même une prune tombée dans le pissat de vache, elle la mangeait à peine essuyée à son tablier.

Plus tard, à l'école, elle fut la meilleure élève. Beaucoup de petites devinrent ses amies parce qu'elle les aidait, pour une poire ou une boule de sucre, à faire leurs devoirs; mais vers onze ans, elle commença à refuser, avec une méchante joie, tout regard dans ses cahiers, voulait rester la première. Il n'y avait que la fille d'un des gros commerçants du village qu'elle continuât à aider, parce que cette relation la flattait.

Peu à peu, par l'amabilité de la petite femme, je m'étais attachée à eux tous. Hanna exécrait les

travaux de la ferme aussi à quatorze ans, quand elle sortit de l'école, allai-je avec elle à la ville pour lui trouver un atelier d'apprentissage. Elle fut acceptée, grâce à la manière dont je l'avais habillée, dans la meilleure maison de lingerie de l'endroit. En revenant, elle aperçut, par la fenêtre du train, leurs vaches que son frère menait paître. Elle se pencha hors de la portière et, secouant ses bras en avant, elle jubila :

— Plus de vaches! plus de champ! plus jamais je ne conduirai les vaches! c'est bon pour les autres! moi je serai une demoiselle :

Et la figure enfiévrée de bonheur, elle rentra chez elle et s'attabla tout de suite pour manger le gâteau que j'avais rapporté de la ville.

Mietje, sa sœur aînée, n'y comprenait rien : pour elle les vaches, les champs, semer et récolter était tout ce qu'elle demandait à la vie.

Pendant trois années, Hanna apprit la lingerie fine et le français, et elle apprit bien; mais elle ne voulait plus en rien aider aux travaux de la ferme elle s'en désintéressait jusqu'à avoir peur des vaches, comme une citadine.

Pour aller à son atelier, il lui fallait sa robe bien repassée et ses bas bien tirés; c'est à peine si elle cirait elle-même ses souliers. Elle laissait tous ses soins à Mietje. Il lui fallait aussi du pain blanc; parce que les ouvrières lui avaient dit avec dédain

— Tu manges du pain noir?

Mietje mit son orgueil à ce qu'elle ne fût pas la moins bien mise parmi ses camarades d'atelier, bien qu'elle sût que Hanna se croyait plus qu'elle et que plus tard, quand elle serait lingère, elle ne voudrait plus se montrer avec sa sœur, la simple paysanne.

Le paysan de Campine envoie ses enfants un peu à l'école et beaucoup à l'église; dès qu'ils sont assez grands, il s'en fait aider aux champs et à la ferme, mais le reste du temps il les laisse sans aucune occupation; tout autre travail lui semble des futilités. Que Hanna apprît donc à faire des petits plis dans des chemises et le français, cela préoccupait Door et la petite femme. Le vrai travail pour eux, c'était quand on allait au foin ou aux pommes de terre, et pour cela Hanna ne valait tout de même rien. Mietje seule comprenait et bâ-tissait tout un rêve sur l'avenir de sa sœur. Elle voyait déjà une de leurs fenêtres changée en vitrine où s'étalerait le linge fin que les dames de la cité charbonnière viendraient acheter.

Hanna avait maintenant des jupes étroites et courtes jusqu'aux genoux, de hauts talons, un chapeau enfoncé dans les yeux et un air pimbêche qui en imposait à sa mère et à Mietje. Mais son frère Gilles lui allongeait des taloches si elle ne lui servait pas assez vite son café, et Door n'avait

qu'à la regarder pour la faire trembler. Quant à moi, elle m'exécrait parce que la petite femme lui disait que j'avais nettoyé ses poux et ses plaies, que je l'avais habillée et payé son apprentissage, qu'elle devait m'être reconnaissante. Il paraît que la petite femme pleurait devant cette ingratitude; moi, j'ignorais et les remontrances de la mère et l'impression funeste que cela faisait sur la vilaine âme de sa fille. Peu à peu elle prit aussi Mietje en aversion; elle sentait que, sans les soins de sa sœur, elle n'aurait pu paraître décemment à son atelier.

Il lui pesait de trouver bien ce que moi et Mietje faisons pour elle; cependant elle acceptait nos soins avec âpreté, mais sans retour d'aucune aide ou amabilité.

Il leur venait tant de paysannes pour les robes blanches, à petits plis, de première communion des fillettes que l'on décida chez la petite femme que Hanna n'irait plus à l'atelier mais travaillerait à la maison, aidée par Mietje. Et ma foi, elles se mirent à l'ouvrage avec courage et firent de bonnes semaines, et le père commençait à apprécier ces futilités. Mais bientôt Hanna, clouée du matin au soir sur sa chaise, les joues enflammées d'agitation, prit le métier en grippe; elle lâchait souvent la besogne pendant des heures, au grand dé-

plaisir de Mietje, et les jambes engourdies, allait voisiner en grignotant de sa poche.

Son grand agacement était de n'être pas encore considérée comme femme; son corps ne se développait pas assez vite à son désir. « Ah! des seins : et le reste : ». A la campagne, les filles sont tardives et les garçons ne viennent que quand il y a de quoi tâter et chez elle, mon Dieu, à dix-sept ans, il n'y avait guère de quoi tâter... Elle en était honteuse, mortifiée... Il y avait bien le vieux Kees, qui attirait chez lui les fillettes... Si elle y allait, c'était par curiosité, pour savoir à quoi servaient tous ces endroits du corps qui vous donnaient ces éblouissements aigus. Le vieux Kees était cependant prudent, il avait déjà écopé de quatre années de prison. L'église lui avait pardonné, le vicaire était son ami. Il est vrai que le miel du vieux Kees était très bon... Mietje de cinq ans plus âgée que Hanna, avait tout ce qu'il fallait, mais n'en faisait rien, l'imbécile: tandis qu'elle... et d'un rictus de côté, elle jugeait le corsage de sa sœur... Il y avait aussi cette grosseur à la gorge qui se développait, et que madame appelait « goitre »; et maintenant que la mode était aux cous échancrés, elle ne savait comment faire; on ne pouvait cependant pas se mettre un col comme les vieilles... Puis, d'être tombée sur un genou, il lui était resté une sensibilité qui lui don-

nait une légère claudication quand elle était fatiguée de danser, ce qu'elle allait faire à l'insu de son père, car Door ne plaisantait pas avec ces choses-là. Pour le reste elle n'était pas mal pour l'endroit où la beauté est détériorée par le manque de soins : de grands yeux noirs bordés de rouge, une masse de durs cheveux bruns, une peau claire anémiée, et tout de même la beauté du diable, ce moment exquis de la vie de la femme la moins jolie, où elle semble un aimant.

Ah! En voilà un qui ne la prend plus pour un enfant! Trois ans de plus qu'elle, gros, lourd, un homme enfin : un mineur travaillant à fond de fosse... Sans hésitation, elle s'y agrippa et ne le lâcha plus. Entre temps beaucoup de choses lui étaient poussées, dont elle était fière. Elle n'avait plus à être gênée d'être dépourvue : son ventre s'était orné de frisettes, un nichon de chaque côté de la poitrine, et d'une sensibilité à se froter à tout pour le plaisir de voir sortir les boutons pendant qu'elle battait des cils. Et, dans l'étable, derrière les vaches, elle se dégrafait et s'accroupissait pour montrer ses trésors à son amoureux, encore effarouché de tant de réalités dont il n'osait approcher.

Ils se frôlaient de près, mais elle ne risquait pas d'aller plus loin. Il y avait le père, dont la colère

terrorisait toute la maisonnée : il vous sautait immédiatement à la gorge, et la petite femme et tous les enfants, en hurlant, avaient toute la peine du monde à desserrer ses doigts. Après, il s'en allait, comme détendu, avec sa brouette dans les bois, et s'enfermait pendant des jours dans le mutisme. N'avait-il pas dit au prétendant de Mietje, qu'il le chasserait à coups de fourche de la ferme s'il osait encore venir dans la semaine ? Et n'avait-il pas serré la gorge de Mietje, jusqu'à la suffocation quand elle avait parlé de se marier ? Hanna, prise de panique, l'avait frappé d'une chaise pour lui faire lâcher prise. Door avait des principes : il ne se serait pas opposé au mariage de Hanna, il n'en tirait pas ce qu'il tirait de Mietje, qui était la cheville ouvrière autour de laquelle tournait le ménage. Son énergie, son inlassable force de travail, son amour de la famille, de la maison et de leur avoir, les avaient fait prospérer et mis au rang des meilleurs de leur classe. Cependant il n'aurait pas fallu que Hanna ou Fineke s'écartassent d'un cheveu du chemin que, depuis des générations, on suivait parmi les paysans de la Campine : pas d'enfants avant le mariage : pour le reste, c'étaient des enfantillages.

Door avait forcé son neveu, dont il était le tuteur, à épouser une fille qu'il avait engrossée :

— Si elle a été bonne à cela, elle l'est aussi à

épouser, et tu ne feras plus partie de la famille si tu ne l'épouses pas.

Le garçon s'était exécuté. Pour ses filles donc, Door y tiendrait ordre et l'ordre ça se faisait avec des doigts qui se fermaient sur un cou délicat, jusqu'à suffocation. Hanna se refusait donc, saisie de panique, à l'acte qui pouvait produire un enfant.

La mère était devenue gravement malade. Mietje allait en journée chez des voisins pour la fenaison. Hanna avait donc à faire le ménage, c'est-à-dire avoir la bourse; et elle y allait... On mangeait toute la journée les meilleures friandises de chez le boulanger et l'épicier. On buvait du chocolat et de la limonade; la petite femme elle-même, qui ignorait cependant l'économie, se plaignait, sur son lit d'agonie, que l'argent filait, filait...

Tout de même, avoir ainsi la bourse à sa disposition, quelle aubaine : si avec ça elle avait pu dormir toute la matinée et recevoir son amoureux :

— Quand je serais mariée, je dormirai tard et je mangerai ce que je désirerai, mais je ne ferai pas de cuisine. Non, peler des pommes de terre!... J'aurai des bas de soie, des souliers à jour et à très hauts talons; je couperai mes cheveux.

— Et que dira ton homme? demanda Mietje.

— Oh! il sera à son travail, j'aurai huit heures pour faire ce qui me plaît : s'il trouve sa pitance, ce sera bien assez.

— Oui, mais trouvera-t-il sa pitance? nous ne trouvons rien de préparé depuis que mère et Mietje vont en journée, fit Remi, embêté de devoir aller travailler avec seulement une tartine dans l'estomac au lieu d'un repas chaud.

L'amoureux avait déjà dit au futur de Mietje :

— De Hanna, je fais ce que je veux, même elle m'abrutit : mes jambes flageolent et le travail me devient difficile à moi qui ne savais pas ce que c'était que la fatigue. Que serait-ce si elle n'avait pas la terreur de son père? Mais elle ne vaut pas ta Mietje pour le travail, et elle a ce goût... aussi il n'est pas question de mariage entre nous, je quitterai plutôt le pays.

Mietje se maria entre temps. Quand la petite femme mourut, elle rentra chez son père pour se mettre à la tête du ménage.

Hanna fut hors d'elle : — Comment, rendre la bourse : ne plus s'offrir des friandises, qu'on mangeait quand les enfants étaient à l'école, le père aux champs, Remi à l'atelier. Ça!... Elle était en fureur du matin au soir et allait chez les voisins se soulager en plaintes et en imprécations... Puis de nouveau travailler pour la clientèle. Faire des petits plis pour soi, ça va, mais pour les autres!... Il fallait aussi se remettre à raccommoder les bas, les nippes, pendant que Mietje ferait les travaux de la ferme. — Ah ces vaches! Pourquoi des

vaches? Qu'on perce donc une porte dans la façade du côté de la rue et qu'on ouvre un cabaret, il y aurait des hommes et quelle rigolade. Et cette nourriture que Mietje nous donne; une petite tranche de lard le matin, à midi une soupe et des pommes de terre, à quatre heures du soi-disant café et une tartine avec du fromage blanc gratté dessus; le soir, une soupe au lait et des pommes de terre dans la poêle... C'était à y laisser sa peau.

— Mais, je vous nourris selon nos moyens, répondit Mietje.

Mais Hanna criait :

— Ah les bons goûtés quand mère était malade.

— Oh ! fit Mietje en devenant toute blanche. Si ce bon temps pouvait revenir!...

Mietje était grosse et n'osait manger un œuf, de crainte que Hanna et Gilles ne disent qu'elle se faisait du bien à leur détriment. Cependant, elle payait tout ce qu'elle prenait. Comme Mietje ne pouvait plus travailler autant dans son état, Hanna commença à monter le père.

— Va-t-on devoir la servir et lui donner du lait, des œufs. Tu comprends, Pa, qu'elle reprend l'argent qu'elle fait semblant de payer. Une fois marié, ça ne pense qu'à soi... Et cet accouchement à la maison devant tous ces grands enfants...

Door gardait rancune à Mietje de s'être mariée et il n'aimait pas la nature pédante de son beau-fils.

Il oubliait complètement que Mietje était revenue pour tenir sa maison debout. Il fit comprendre au jeune ménage qu'il valait mieux que Mietje allât accoucher en ville à l'hôpital.

Si Mietje n'avait pas été là avec sa rigidité de mœurs, Hanna aurait pu laisser venir son amoureux et on aurait eu du bon temps quand tous étaient partis et même... Elle en haletait, des ondes la parcouraient et faisait trembler ses joues. Ça ne pouvait durer ! Il faut qu'elle déguerpisse ! On n'est plus maître chez soi !... Et le travail commencé s'acheva. Mietje fut mise à la porte, plus, littéralement chassée... Ils se logèrent au village. Mais Mietje ne put s'empêcher de rôder autour de la ferme, du nid qu'on était occupé à saccager, sans oser entrer. Elle revenait chaque fois dans ses petites chambres, bouleversée, blême de chagrin ou de mortification des vilenies que Hanna continuait à lui faire et surtout de devoir assister, impuissante, à la perte de leur maison, de leurs traditions, que Hanna galvaudait dans son égoïsme brutal.

Un jour Fincke accourut chez Mietje, tout en pleurs.

— Hanna a disparu.

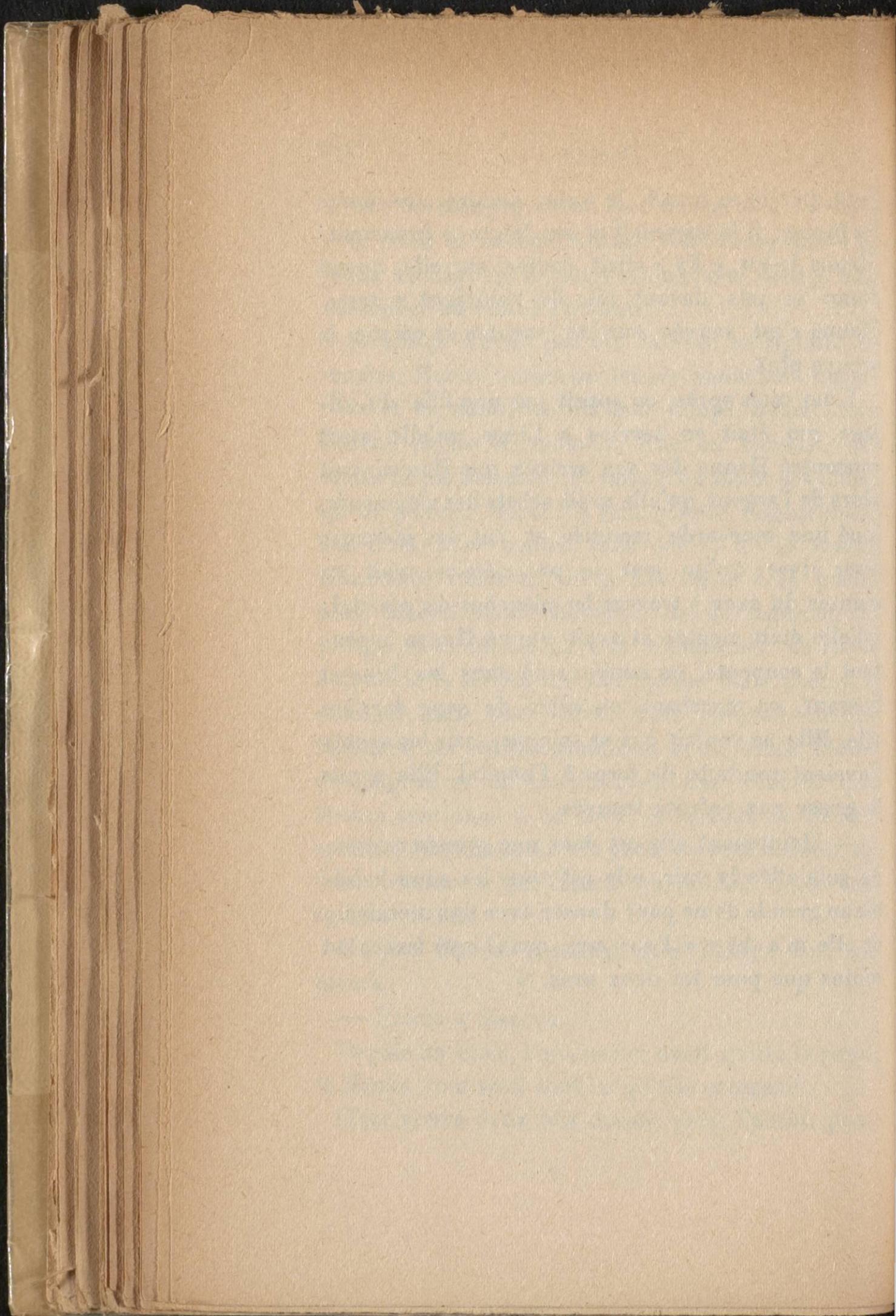
Depuis un mois, l'amoureux avait quitté le pays et Hanna vomissait tout ce qu'elle mangeait.

C'est arrivé deux fois devant père. Tantôt, pen-

dant qu'elle se tenait, le cœur soulevé, au-dessus du fumier, il la regardait et ses doigts se fermaient; Hanna le vit. « Pa » allait sauter sur elle, quand Remi se jeta devant lui; ils roulèrent à terre. Hanna s'est sauvée sur ses savates et on ne la trouve plus.

Cinq mois après, on apprit par une fille du village, qui était en service à Liège, qu'elle avait rencontré Hanna dès son arrivée, que Hanna avait alors de l'argent, qu'elle avait acheté des vêtements, loué une mansarde meublée et fait des ménages pour vivre; qu'un jour sa propriétaire avait vu suinter du sang à travers les planches du plafond; qu'elle était montée et avait trouvé Hanna arpentant la soupente, un nouveau-né dans les bras et laissant, en marchant, un sillon de sang derrière elle. Elle ne voulait pas se soigner, mais les agents l'avaient conduite de force à l'hôpital. Elle a mis le gosse aux enfants trouvés.

— Maintenant elle est dans une grande maison. Je suis allée la voir, elle est tous les soirs habillée en grande dame pour danser avec des messieurs et elle m'a dit : « Pour moi, peuh ! cent francs est moins que pour toi deux sous. »



S T I E N T J E

C'était un sauvageon savoureux : blond fauve, la peau nacrée, le nez retroussé aux fines narines frémissantes, la bouche grande et fraîche aux dents superbes; des yeux bleus très ouverts, infiniment doux, mais qui avaient pris l'habitude de se baisser, sous la terreur de son enfance battue; de longues jambes fuselées, et des rondeurs qui commençaient à se marquer sous le corsage et dans la jupe; avec cela, un rire gamin ondulé. Sa frayeur des hommes qui l'avaient maltraitée et la jalousie soupçonneuse de sa mère l'avaient conservée physiquement intacte.

Sa vie s'était écoulée dans la roulotte et par les chemins : ils tressaient des paniers pour vivre et les vendaient le long des routes. Un des nombreux hommes de sa mère, trouvant la roulotte chaude et la mère pas trop mal, jeta la petite dehors. Elle avait seize ans et ne savait rien faire, que des paniers et la besogne de la roulotte. Elle voulut essayer d'une vie rangée et s'engagea comme aide-cui-

sinière, mais cette existence lui fut impossible, elle étouffait d'être enfermée, de tout faire à heure fixe : même manger et dormir régulièrement lui était à charge. Non, la discipline, il ne lui en fallait pas...

Presque illettrée, son intelligence était cependant très éveillée : la lutte intense pour leur pauvre vie, les hommes, avec leurs mentalités différentes, dont sa mère encombrait toujours la roulotte, l'avaient mûrie et rendue observatrice.

Elle ne fut pas seulement frappée des laideurs de la vie : les matinées radieuses passées dans les clairières la firent chanter, et les soirées tièdes l'avaient rendue mélancolique et angoissée d'elle ne savait pas bien quoi.

Dans sa nouvelle condition, son caractère changea : elle eut de brusques colères, suivies de bouderies sans fin, où on la sentait ruminer toutes les calamités de son existence.

Pendant une de ces bouderies, elle descendit son baluchon et partit.

Elle se mit à errer par la ville maritime, sans savoir où aller ni que devenir; mais quoi... elle était libre, elle respirait, bien décidée à accepter n'importe quelle besogne, mais pas d'assujettissement.

En flânant Stientje arriva à l'Escaut. Le chargement des navires et les grues qui vous enlevaient ça comme un rien, l'intéressèrent vivement. Les

grues remontaient lentement de la cale, en décrivant un demi-cercle, des paquets de dix sacs, maintenus dans des hamacs de toile, et doucement les déposaient sur des wagons plats, où des débardeurs, aux mouvements souples et sûrs, les chargeaient sur le dos pour les porter plus loin. Quelquefois un sac crevait, et le café coulait depuis le navire jusqu'au wagon, où on le balayait en petits tas.

« ... Et quels sont ces êtres en jupe bleue, une longue tresse sur le dos, la peau huileuse et les yeux en fente? Sont-ce des hommes ou des femmes?... des hommes, ce n'est pas possible; en tout cas, si l'un d'eux devait vouloir m'embrasser, j'appellerais au secours... »

Elle continua sa flânerie en regardant, par-dessus les balustrades, la vie active sur les quais. Soudain elle s'arrêta, saisie.

Là, sur un grand navire, fourmillaient des êtres bigarrés. Ils étaient comme elle, pendant sa vie errante; presque toutes les femmes avaient l'allure de sa mère, bien que plus brunes; les hommes ressemblaient à ceux près de qui s'était passée son enfance. Ils se trouvaient entassés sur le pont, assis sur des paquets de hardes, ou à même le plancher; une innombrable marmaille grouillait autour d'eux. Des femmes émaciées, un mouchoir blanc sur la tête, à jupes brunes ou violettes, les épau-

les entourées de couvertures, allaitaient des enfants; d'autres, debout, dans un balancement cadencé, apaisaient des nourrissons piaillants, d'autres encore assises, penchées sur les petits couchés dans leurs giron, leur faisaient des risettes en les chatouillant et les embrassaient à pleine bouche; elles avaient cet air résigné de la bête de somme qui ne sent presque plus les coups. Des fillettes, pieds nus, dépeignées, lavaient des loques dans des baquets d'eau sale; les gamins avaient une dégaine de petits hommes, dans leurs pantalons trop longs et avec leurs chapeaux trop grands. Tous étaient jaunes et anémiés; les hommes seuls, râblés et assez bien découplés.

« Ceux-là sans doute, comme ils font tous, ont gardé le plus clair de leur gain pour eux, la femme et les enfants devant se contenter du surplus... »

Ces hommes étaient cependant doux avec leurs petits. Un ménage croupissait en tas sur le pont; l'homme épouillait une fillette; un autre assis derrière lui, de l'index, le guidait parmi les cheveux dorés, et les énormes mains bronzées du père fouillaient la petite tête pâle et confiante, renversée contre sa poitrine. Les femmes se grattaient outrageusement : elles lui rappelaient sa mère, toujours sale et dépenaillée. « J'avais beau me peigner : cela ne servait à rien, elle me les passait... »

C'était l'heure du goûter : une foule enhaillon-

née dans des étoffes bariolées de couleurs éteintes, encombrait l'entrée d'un office; on distribuait des petites marmites de fer blanc, remplies d'un liquide chaud. Ils buvaient à même le pot, les femmes y trempaient du pain, et, après l'avoir attiédi dans leur bouche, en donnaient, à la cuiller, à leurs mioches.

Stientje avait entendu parler d'émigrants :

« C'était ça! Ah! misère... »

Ses yeux errants tombèrent sur un bambin joufflu blond, frais, au large rire, qui mangeait dans une petite marmite, avec une cuiller; sa gorge se serra... pourquoi?

« Ah! mon Dieu, on dirait Jantje! mon petit Jantje!... »

Les yeux obscurcis par les larmes, elle revécut cet épisode navrant, ou elle avait perdu le seul être qu'elle eût vraiment aimé.

II

Un homme à sa mère s'était installé dans la roulotte avec un garçonnet de quatre ans, Jantje. Pendant qu'elle lavait leurs hardes, le petit s'assit devant elle sur une souche, et ils causèrent. Son père s'étant approché, il lui dit :

— Tu sais, père, j'aime aussi Stientje, elle est très bien...

Et il avait hoché sa petite tête, d'un air entendu.

Les jours où son père lui faisait peur, il se réfugiait près d'elle; et quand, après les premières amours, l'homme et la femme en vinrent à se cogner et à faire résonner les bois et les bruyères de leurs clameurs d'ivrognes, Stientje et Jantje, collés l'un contre l'autre, passaient la nuit dans un panier, sous la roulotte : ils n'avaient, pendant ces nuits de terreur, qu'à être ensemble et à sentir la langue du chien leur torcher la figure par-dessus le panier, pour avoir moins peur.

Ah! comme elle avait aimé, ce petit bonhomme au large front bombé, au nez sensuellement épaté, aux yeux bleus rejetant la lumière, et dont le rire cascadié vous donnait chaud au cœur... Ses petites jambes torsées surtout l'avaient émue, parce que, quand il voulait sauter de joie, il ne parvenait pas à les soulever de terre... Et son pauvre ventre ballonné le faisait déjà souffrir, lorsqu'il avait mangé du pain pas assez cuit...

Le bonheur de Stientje fut de le bichonner, de l'attifer les dimanches, et d'aller à la messe avec lui si la roulotte se trouvait près d'un village.

Et combien de fois, les jours de famine, le prenant par la main, n'avait-elle pas mendié dans les fermes pour son petit frère... Et quand il grelotait la fièvre, que tout son maigre corps en était

secoué, elle le faisait s'accroupir derrière le poêle jusqu'à ce que l'accès chaud commençât; alors elle le couchait dans le lit de sa mère. Après la crise, le petit n'étant plus qu'une chiffre molle, elle lui donnait du lait chaud sucré et le berçait sur ses genoux; elle inventait des histoires comme elle en avait lu, une fois, sur une image trouvée le long d'une route.

*
* *

La princesse avait de longues boucles noires, et une plume de paon piquée droit sur la tête; sa robe était ample, comme celle des vierges des petites chapelles au coin des bois; elle habitait une roulotte dorée, ne mangeait que des omelettes au lard et ne buvait que de la bière d'orge avec beaucoup de sucre.

Est-ce qu'elle avait un chien?

Ah oui! un chien à longs poils blancs, ainsi qu'un bouc : il était grand comme un veau, avec une queue faisant cerceau et frétilant toujours d'aise, parce que la princesse lui donnait des croûtes de pain et la couenne du lard.

Et quand la princesse allait au marché acheter des choux et des pommes de terre, c'était lui qui portait le panier, et il grognait et montrait les dents, si les marchandes ne voulaient pas faire la réduction que la princesse exigeait...

*
* *

Un jour, après que Stienje eut fini de raconter, le petit se tut un instant, puis il dit :

— Je voudrais avoir un chat.

— Un chat? Nous en avons eu un, mais il est parti.

« Avant, il y a longtemps, il existait de très grands chats avec des bottes à leurs pattes : quand leurs maîtres se trouvaient dans l'embarras, ils mentaient, trompaient et assassinaient pour leur venir en aide et en faire des riches.

— Les chats avec des bottes? Comment marchaient-ils?

— Sur les pattes de derrière, et ils se servaient de celles de devant, comme nous de nos bras.

Jantje réfléchit un instant :

— Je voudrais avoir un chat avec des bottes...

— Pourquoi faire?

— Je monterais sur son dos et je le ferais galoper dans les marais, après les canards... ou nous grimperions dans les sapins et sauterions d'arbre en arbre, comme les écureuils.

— Oui, ce serait amusant, mais je préfère qu'il n'en existe plus, j'aurais peur. Un grand chat ainsi c'est comme un homme : ton père le tourmenterait puis ils iraient se soûler ensemble. Au retour, il

serait mauvais : il nous donnerait des coups de botte et nous déchirerait avec ses griffes. J'aime mieux être à nous deux, rien qu'à nous deux...

Et elle avait embrassé longuement l'enfant, en l'entourant de ses bras.

Il s'endormit.

*
* *

Comme sa mère et l'homme ne rentraient pas, elle était restée là, tenant le petit endormi sur ses genoux, envahie par un tiède sentiment de bonheur.

Alors elle s'était remémoré les jours passés, et elle avait revécu, comme dans une fantasmagorie, un des plus heureux moments de sa vie.

Un soir de Noël, dans un village de la Campine, une jeune fille avait monté chez elle un arbre de Noël pour les enfants, Stientje et Jantje étaient devant la fenêtre embuée, essayant de voir à l'intérieur. Ils aperçurent une grande ombre où des pointes de lumière dansaient, et sur une longue table des objets indistincts, puis des enfants qui entraient processionnellement et allaient s'asseoir autour de la salle. Deux silhouettes de femme, l'une à chevelure blanche, l'autre noire, se mouvaient le long de la table, prenant des objets et les distribuant.

La silhouette noire s'approcha de la croisée, frotta la buée, et voyant Stientje, qui tenait Jantje debout contre la fenêtre, elle monta la guillotine et dit :

— Mais entrez donc, entrez donc...

Ils ne se le firent pas répéter.

Dès la porte, on se serait cru chez un pâtissier, tant cela sentait bon les gaufres et les oranges... Jantje fut si ébloui qu'il se cramponna à Stientje, mais il y avait de quoi!...

Un grand sapin était là, illuminé de mille petites bougies, rouges, bleues, vertes, jaunes... et la neige sur l'arbre ne fondait pas... des aunes de perles d'or enfilées enguirlandaient les branches; des pommes d'argent se balançaient au bout de petits rubans de toutes couleurs, et un enroulement de gaze bleu clair serpentait du haut en bas de l'arbre; des « speculaus » accrochés aux branches les faisaient se pencher.

Mais les autres bonnes choses se trouvaient sur la table: des boîtes remplies de bonbons, des gaufres, des paniers avec des oranges, et là, à l'autre bout, des joujoux.

La jeune fille aux cheveux noirs leur donna leur part de friandises; puis, très affairée, elle alla chercher les enfants et les fit choisir parmi les joujoux: les garçons prirent presque tous des billes, et les fillettes, des osselets.

Quand elle invita Stientje et Jantje à faire leur choix, Stientje s'arrêta devant un petit collier de verroterie bleue, et regardant la jeune fille, pour voir si ce n'était pas trop de vouloir cela, elle eut la joie de lui entendre dire :

— Oui, prenez-le, je vais vous le mettre au cou.

Puis, de ses fines mains, la demoiselle lui attachait le collier... et comme elle sentait bon, et comme elle parlait bien leur patois...

Jantje prit une trompette et tout de suite fit un vacarme de tempête.

Les enfants se levèrent, et la jeune fille les fit chanter un chant du petit Jésus et de sa crèche. Elle chanta elle-même autant qu'elle put, en balançant sa tête brune sur son long cou mince et en battant la mesure d'un doigt fuselé... Stientje ne savait pas chanter de chansons convenables, comme on en apprend à l'école...

La demoiselle demanda ensuite si tous étaient contents et, sur un oui assourdissant, l'on partit.

Dans la rue noire du village les langues se délièrent, et la joie et les rires allèrent leur train. Mais des grands houspillèrent Stientje et Jantje, en demandant comment eux, les vagabonds, avaient osé venir à leur fête pour se faire donner des joujoux...

Apeurés, ils se hâtèrent vers la roulotte et s'y

enfermèrent : les parents étaient en vadrouille au village.

— Nous allons fêter la Noël à nous deux, dit Stientje, avec les bonnes choses qu'on nous a données.

Elle mit de l'eau bouillir, exprima le jus des oranges dans une tasse, versa du genièvre qu'il y avait toujours à la maison, ajouta du sucre et l'eau chaude, et ayant étalé en rond sur une assiette les « speculaus », avec les dragées au milieu, ils s'assirent à table et se régalèrent.

— Je voudrais aussi te donner quelque chose, fit Jantje... Veux-tu souffler dans ma trompette?

— Non, ne faisons pas de bruit : il y a des sou-lards par les chemins...

Il grimpa sur les genoux de Stientje et câlina ses joues contre les siennes.

Ils burent, à la même tasse, le grog chaud... Bientôt la roulotte se mit à balancer, les yeux de Jantje s'agrandirent. Stientje le serra contre elle, riant de ce plancher qui les faisait monter, puis descendre en des plongeons, comme sur les cochons dorés du grand carrousel de Montaigu.

Tous deux s'endormirent, la tête sur la table, entendant les voix des enfants qui chantaient des chants du petit Jésus, et, dans le lointain, les voix rauques des parents qui revenaient ivres, en vociférant des chants obscènes.

*
* *

Comme elle avait alors quatorze ans et savait que les amours de sa mère ne faisaient jamais long feu, elle fut prise de peur que l'homme ne partît avec Jantje. Et malgré sa répugnance pour lui, elle devint prévenante et l'appela « père ». Elle lui dit d'épouser sa mère; que, quant à elle, elle l'aimait beaucoup et voudrait que lui et Jantje ne les quittassent jamais.

Il avait semblé attendri, s'était avancé vers elle, et avait voulu la porter sur le lit. A ses cris, sa mère accourut, et une bataille hideuse s'ensuivit, qui avait fait s'enfuir les deux enfants, pour toute la nuit, dans les bruyères. Dès ce jour, elle sentit qu'elle perdrait Jantje, et les rêves les plus fous l'obsédaient pour le conserver.

Une après-midi de dimanche, ils entendirent au loin, dans les bois, les hurlements des deux ivrognes qui revenaient du village; les petits se cachèrent sous la roulotte.

L'homme criait.

— Où est-il, mon jeune, que je l'emporte...

Il alla droit au panier, en tira Jantje par les jambes, et le plantant rudement sur le sol :

— Hôôô! viens! finie la vie de seigneur! si tu

bouges, je t'étrangle comme un lapin... Ce soir, nous coucherons à Merxplas (1).

Quand il partit avec l'enfant, plus mort que vif, Stientje s'accrocha à lui.

— Lâche, nom de Dieu ! tu ne veux pas?...

Un coup de pied la fit voler à deux mètres. L'homme empoigna le petit et l'entraîna... La mère riait ignominieusement.

*
* *

Pendant six mois, Stientje fut blanche comme une morte; ses cheveux tombèrent, ses jambes à la fin se dérobaient sous elle, de faiblesse.

Puis, un matin, elle s'était réveillée, inondée de sang, et à partir de ce moment ses couleurs revinrent, ses cheveux repoussèrent, plus opulents que jamais. Une délicate toison de frisettes rousses lui venait au déclin du ventre : elle en rougissait comme d'une honte. Sa poitrine de gamine se bombait de deux menus seins qui, au moindre frôlement s'érigeaient en une volupté engourdissante, qui lui descendait le long de l'échine. Fièvre, frissonnante, elle redressait le cou, cambrait la taille, dans un élanement d'arbrisseau sauvage. Parfois il lui venait encore cette boule dans la gorge, quand elle

1. Dépôt de mendicité.

songeait au petit; mais, malgré elle, elle chantait et sautait, comme au seuil d'une vie enchantée.

III

Stientje venait de revivre tout cela, en voyant ce petit garçon d'émigrant, et elle avait beaucoup de peine à ne pas sangloter là, devant tout le monde.

Comme elle aurait voulu s'embarquer sur ce bateau, et partir avec ceux dont elle se savait proche... Elle se sentit si navrée, si éperdue, seule dans la rue, sans gîte et sans argent, cela l'angoissait tellement, maintenant qu'elle réfléchissait, que, tout engourdie, elle s'effondra sur un banc.

Un homme, à côté d'elle, lui poussa le coude, et, clignant des yeux, lui fit signe de le suivre. Il la conduisit, en la précédant, dans une mansarde qu'il louait pour ces sortes d'escapades. Elle se montra docile jusqu'au bout.

La beauté de ce jeune corps souple et à peine éclos, échappait complètement à ce lourd Flamand; mais il fut étonné de la trouver vierge, et enchanté de l'aubaine.

Il demanda de la revoir, ce qu'elle faisait, où elle habitait.

Quand elle eut répondu qu'elle n'avait pas de

demeure, il lui offrit de rester dans la mansarde; et dit qu'elle aurait de ses nouvelles; il lui laissa dix francs.

Une fois seule, elle respira, regarda autour d'elle, en disant : « Je suis chez moi... »

Une grande reconnaissance lui vint pour cet homme. Au surplus, elle pensait très peu à ce qui venait de lui arriver : dans les foires, les filles des autres forains y avaient passé bien plus jeunes qu'elles... Puis elle se mit à nettoyer, à ranger la mansarde et à se bichonner.

L'homme revint le jour suivant, accompagné d'un ami. Il expliqua qu'ils étaient deux copains, et que, si elle voulait, ils l'entretiendraient et viendraient, tour à tour, lui rendre visite.

Elle resta un momentabasourdie, en pensant que c'était pire encore que chez sa mère. Comment était-il possible? Ces hommes semblaient respectables, bien soignés... Elle s'imaginait qu'il n'y avait que les voyous pour être aussi impudents.

Leurs yeux de flamands madrés prenaient une expression papelarde, afin de la mieux rouler. Elle comprit vite qu'ils abusaient de son ignorance pour l'avoir au rabais ; néanmoins acculée, elle accepta. Ils convinrent qu'elle recevrait de chacun cinquante francs par mois, mais qu'elle ne les tromperait pas.

Alors commença pour elle une vie idéale : les grasses matinées au lit, le rangement de la mansar-

de... Après, elle se pomponnait, puis les longues flâneries aux bassins, à la terrasse, et les excursions de l'autre côté de l'eau, à Sainte-Anne, où elle dînait d'un plat de moules ; et pas de contrainte, rien de réglé, un vagabondage de tous les instants, avec de l'argent en poche...

Elle avait promis de ne pas les tromper : elle tint parole, mais elle n'avait plus aucune reconnaissance, sentant bien qu'elle payait comptant. Toutefois il était dans sa nature d'être avenante et soumise à toutes les exigences des mâles.

IV

Quand Stientje connut un peu les aîtres de la maison, elle sut qu'une femme d'une trentaine d'années occupait, avec une fillette, la mansarde à côté de la sienne. La femme partait tous les soirs, en enfermant l'enfant dans la chambre.

Une nuit, Stientje fut réveillée par la petite, qui criait d'une voix affolée :

— Spectre, va-t'en, je ne le ferai plus.

Elle se leva, alla à la porte de la voisine, et dit à la fillette d'être sage et de dormir ; mais l'enfant cria plus fort. Stientje prit la clef de sa chambre, l'essaya dans la serrure, et la porte s'ouvrit.

La pièce était éclairée par la lune ; la petite, de-

bout sur le lit, se tenait collée contre la cloison. Elle la prit à bras-le-corps et l'embrassa.

— De quoi as-tu peur, fifi ?

— Là, là, les spectres... répondit l'enfant, en montrant le mur.

Les cheminées de la maison d'en face jetaient leur ombre, en d'affreuses silhouettes, sur le mur de la chambre, et le rideau remué par le vent les faisait danser.

— Allons, petite fille, ce sont les cheminées.

Elle la porta sur ses bras jusqu'à la fenêtre, pour les lui montrer ; elle ferma le rideau et les silhouettes disparurent. Mais la fillette ne se calmait point. Alors Stientje alla chercher sa lampe ; elle coucha l'enfant, et l'ayant recouverte, s'assit sur le lit et lui parla :

— Pourquoi es-tu si peureuse ?

— Quand « mâ » a été soûle, et qu'elle a dû beaucoup travailler, elle me bat, si je bouge, et alors j'ai peur la nuit.

— Pourquoi part-elle le soir, ta « mâ » ?

— « Mâ » est demoiselle de nuit au « Château de Verre. »

Stientje ne comprit pas, mais n'osa insister.

Elle dit à la petite d'être sage, qu'elle lui donnerait une poupée, et de frapper sur la cloison si elle avait encore peur.

— Je dors à côté, vois-tu, et je te parlerai à travers la cloison.

Cela parut beaucoup amuser l'enfant.

— Quel âge as-tu ?

— Sept ans.

— Et comment t'appelles-tu ?

— Joke.

— Eh bien, Joke, je vais dans mon lit et nous causerons.

Quand elle fut couchée, elle frappa contre le mur.

— Joke, tu m'entends ?

— Oui, mademoiselle.

— Je m'appelle Stientje : dis « Stientje », et demain nous jouerons ensemble.

— Tu m'as promis une poupée.

— Ah ! petite luronne, tu as retenu cela.

— Oui, mais je ferai tes commissions : je sais très bien faire les commissions.

— Et nous serons des amis, Joke.

— Oui, Stientje.

— Je t'embrasse, Joke.

— Moi aussi, Stientje.

Et elle entendit la petite donner un gros baiser contre la cloison.

Toutes deux éclatèrent de rire et peu après s'endormaient.

*
* *

Le lendemain, Joke vint demander à Stientje si elle ne voudrait pas venir auprès de sa mère qui était indisposée. Elle y alla. La femme était couchée; elle avait la figure jaune, marbrée de plaques rouges, les yeux bleus aux lourdes paupières plombées, et les cheveux blonds poudrés, ce qui sembla baroque à Stientje.

— Vous êtes venue voir ma fille... fit-elle, d'une voix voilée. Les clefs vont ici sur toutes les portes : heureusement qu'on est d'honnêtes gens... Ma fille est très peureuse : au lieu de dormir, elle dérange les voisins pour des riens.

— Elle est encore si petite pour rester seule la nuit.

— Que voulez-vous? je n'ai pas votre chance d'avoir deux amis sérieux : là où je suis, il ne faut pas bouder à la besogne... Vous regardez mes cheveux?... A la maison, je suis costumée en Marie-Antoinette, cela demande de la poudre à ce qu'il paraît... c'est un costume embêtant : raide, avec des paniers, des nœuds et des fanfreluches partout; il me va très bien... Heureusement que je suis nue en dessous, sinon il n'y aurait pas moyen de s'en dépêtrer, et avec l'impatience des hommes...

Stientje ne comprit rien à ce galimatias.

— Cette enfant me tue... Il n'y a pas un congrès, pas un banquet d'ouverture d'exposition, pas une conférence en ville sans que toute la bande de ces messieurs échoue chez nous : alors il faut danser, boire, et la suite... Le matin, quand je rentre ici à moitié tuée, je dois m'occuper de la gosse au lieu de pouvoir dormir.

Stientje avait saisi; elle réfléchit un instant :

— Savez-vous quoi? je n'ai rien à faire le matin, mes hommes viennent l'après-midi; la petite pourrait prendre le café avec moi, avant d'aller à l'école, et vous dormirez.

— Ah! mon dieu, merci! j'accepte, car je sens que j'y laisserai ma peau, comme j'y ai déjà laissé ma santé; mais que faire une fois qu'on y est?...

*
* *

C'était surtout le soir, quand Stientje et Joke étaient couchées, chacune dans son lit, la cloison entre elles, qu'elles se parlaient et se sentaient intimes.

— Tu dors, Stientje?

— Non, Joke.

— Les cheminées dansent sur le mur, mais je n'ai plus peur.

— Voilà une grande fille... demain je te donnerai du pain d'épices avec ton déjeuner.

- Je cirerai tes bottines en rentrant de l'école.
— Je t'embrasse, Joke.
— Tu es bien plus jolie que « mâ »...
— Dors, Joke.
— Je ne peux pas dormir... Mon oncle Jean dit aussi que tu es jolie.
— Que fait-il, ton oncle Jean ?
— Il navigue... L'homme de tante Nette navigue aussi, et celui de tante Rose est voleur.
— Dors, Joke.
— Est-ce que tu ne pourrais pas devenir ma maman ?
— Dors, Joke.
— Je dors, Stientje.

*
* *

Elle connut également M^{me} Coco, qui était dans ses meubles et occupait une chambre au premier : une toute jeune femme blond filasse, la chair blanche et rose comme de la pâte à petits gâteaux pas cuite. En faisant son ménage, elle portait toujours son bébé sur les bras : un adorable enfant couleur ocre, aux cheveux châtain crêpés, avec de longues petites mains aux doigts minces. Il gazouillait en flamand, d'une voix de chaton qui miaule.

L'homme, Coco, était un grand nègre qui se roulait sur le plancher avec son gosse : celui-ci ram-

pait sur lui, en des gestes souples et hardis de jeune animal. Coco gloussait de bonheur quand il était près de son enfant.

Les jours qu'il était à terre, le ménage sortait beaucoup avec le bébé, et l'ahurissement des passants les flattait prodigieusement : ils l'acceptaient comme de l'admiration pour la beauté de leur enfant, et, tout fiers, lui faisaient faire des risettes et envoyer des baisers de ses petites mains brunes.

Pendant que son homme naviguait, la jeune femme invitait Stientje à venir prendre le café ; mais dès qu'il était à la maison, elle fermait vite la porte quand elle entendait Stientje descendre, de crainte qu'il ne s'établît une familiarité avec son Coco.

Stientje les aimait bien, parce qu'ils s'adoraient ; cependant la méfiance de la voisine la froissait : les hommes des autres, il ne lui en fallait pas, et encore moins un nègre...

« Ses amis sont mariés, c'est vrai, mais ceux-là ne comptent pas... ce ne sont pas des gens comme elle... il faut bien vivre... »

V

Une lassitude cependant la prit de ces deux hommes pas jeunes, qui venaient chacun deux fois par semaine et, depuis les premiers arrangements,

évitait de se rencontrer, par bienséance bourgeoise, mais qui se révélait satyres dans l'intimité et à jour fixe.

Elle avait des langueurs : alors la ville l'en-nuyait...

Durant ses longues solitudes, elle rêvait d'écreuils, qu'elle pourchassait avec le chien de la roulotte et qui nageaient là-haut, en ondulant de sapin en sapin ou bien de taupes qu'il déterrait avec elle : elle entendait les petits cris de détresse des taupes, qu'ils torturaient à mort parce que ce sont de sales bêtes.

Elle était obsédée par l'odeur délicieuse d'une friture de cuisses de grenouilles. Elle les attrapait dans une mare, et, d'une entaille, faisait sauter l'arrière-train, rejetant l'autre moitié du corps, pantelante, dans la bourbe.

Le goût des mûres cueillies le long des haies lui revenait, rafraîchissant, dans la bouche.

Et, au mois de septembre, les toiles d'araignée emperlées de rosée... elle souriait en pensant que, petite fille, elle s'était extasiée devant ces choses, qu'elle avait appelé sa mère pour lui demander si l'on ne pourrait pas fixer ces perles sur les fils, parce que cela ferait une si jolie résille pour ses cheveux... Sa mère l'avait traitée d'imbécile, en donnant des coups de pied dans les toiles... Depuis Stientje en avait fait autant, et elle écrasait les

araignées sous ses sabots. Le curé ne disait-il pas que Dieu a mis dans le monde toutes ces bêtes qui nous obsèdent, pour empêcher l'homme de se croiser les bras? Alors c'est Dieu lui-même qui commande de les détruire, et, en maraudant, elle ne s'en faisait pas faute : elle arrachait les pattes aux sauterelles qui lui grimpaient le long des jambes...

Et les hannetons donc, qui au printemps allaient jusqu'à envahir la roulotte... Un soir de mai que celle-ci se trouvait près d'un grand chêne, des myriades de hannetons étaient entrés par la lucarne; la lune éclairait la paillasse, et Jantje avait ri parce que les hannetons le chatouillaient, en ronflant autour de sa tête et de ses fesses nues...

Un matin qu'ils étaient inondés de soleil sur leur couche, un essaim d'abeilles avait obscurci la fenêtre; une partie s'était répandue dans la roulotte; Jantje et Stientje s'étaient cachés sous les couvertures, pour ne pas être piqués; le bourdonnement atténué leur avait fait l'impression de prières de pèlerins, s'éloignant dans les bruyères... Des bouffées de parfums lui revenaient tout frais dans les narines comme alors; elle sentait la tiédeur du lit, et les petites cuisses lisses de Jantje l'effleurer en un contact satiné...

Et les soirs de juin, l'odeur des chèvres-feuilles vous soulait...

Et les hivers...! quand la roulotte était embourbée dans la neige et qu'il fallait chercher du renfort pour la dégager, tous se mettaient de la partie : un homme, et le chien qui aboyait, comme mis en joie, s'y attelaient, elle et sa mère poussaient aux roues, et allez donc, un bon effort, et ça y est... là-dessus une large rasade, et l'on se sentait ravigoré par l'air piquant et le travail.

Comment avait-elle pu quitter cette vie?... c'est en voyant une cuisinière au tablier blanc que le désir l'avait prise d'être aussi propre et aussi bien attifée... Sa mère?... elle y pensait avec peu de tendresse... « j'ai toujours été rouée de coups, surtout depuis que je suis grande et qu'elle craignait que je lui prisse ses hommes. »

Les hommes... peuh! ce n'était pas son affaire, elle ne comprenait rien à leurs extases amoureuses, et leurs figures de maniaques pendant les rapprochements, l'effrayaient toujours un peu.

« Et quand je lui ai demandé pourquoi je n'avais pas de père, quelle sortie elle m'a faite...

« — Un père! des gens comme nous n'ont jamais les deux à la fois, c'est bon pour les riches.

« — Mais, dans la ferme, au bas de la route, il y a à midi, autour de la table, le père et la mère avec les enfants : c'est beaucoup plus gentil... Ils ne sont pas riches, ceux-là.

« — Mais si, ils ont la ferme, des vaches, des cochons et des terres. Nous n'avons que la roulotte qui s'écroulera un de ces jours, tant elle est vieille : elle me vient de ma grand'mère. Celle-là non plus n'a pas donné de père à ma mère; moi également, je n'en ai pas eu. Nous, grosse bête, on nous culbute dans les fossés ou les clairières; puis bonsoir, ni vu ni connu...

« En effet, Jantje, lui, n'avait pas de mère. »

VI

Un matin la voisine, en costume de ville, vint demander à Stientje si sa petite ne pourrait pas dîner chez elle.

— Je dois me rendre à la visite; après je voudrais aller chez ma sœur.

Stientje acquiesça. Joke fut hors d'elle, de joie, en rentrant de l'école.

Stientje prit très au sérieux son rôle de gardienne : elle lava la petite, refit le nœud de ses cheveux avant de l'envoyer en classe, et lui recommanda d'être bien sage dans la rue.

Quand l'enfant revint à quatre heures, la mère n'était pas encore là.

— Elle sera en ribote, dit Joke.

Stientje garda cette nuit l'enfant près d'elle. Au

lit, la petite lui mit les bras autour du cou et l'embrassa.

— Comme il fait bon dans ton lit... puis tu ne sens pas la boisson... pourquoi ne veux-tu pas devenir ma maman? si tu me demandes à l'autre, elle me donnera. Dis Stientje, deviens ma maman.

— Mais, Joke, c'est impossible : on ne peut pas changer de maman.

— Alors je dois toujours rester avec l'autre qui me fait peur, et, toi que j'aime, tu ne peux pas m'avoir?

Et frémissant de tout son petit corps, elle pleura contre Stientje.

La mère ne revint pas le lendemain non plus; Joke exultait de bonheur. Stientje espérait presque que la mère serait partie en lui laissant l'enfant. Mais le surlendemain tante Rose vint la chercher.

— Ils ont dirigé ma sœur sur l'hôpital : elle l'a...

— Elle a quoi? demanda Stientje.

— La vérole donc!.. tu ne sais pas ce que c'est?... la sale maladie... elle m'a écrit de venir prendre la petite.

Joke pleurait à chaudes larmes; Stientje lui promit d'aller la voir; elles se quittèrent en sanglotant.

Dans son émoi, Stientje oublia de demander

l'adresse de la tante. Elle s'informa dans la maison, mais les voisins ne la connaissaient pas, et disaient que, vu la situation de l'homme de tante Rose, ils déménageaient souvent.

Des semaines après, la tante Rose vint chercher les vêtements de sa sœur. Quand Stientje demanda après Joke, elle répondit qu'elle n'avait pu s'habituer à la corvée et à la gêne d'avoir un gosse chez elle et qu'elle l'avait conduite aux « Enfants Abandonnés ».

VII

De grand matin, Stientje prit le bateau de Sainte-Anne. De sa fenêtre, elle avait vu la brume, et une envie folle lui était venue d'aller de l'autre côté de l'Escaut, là où il y a une mare, entourée de buissons et de bouleaux, et d'y laisser traîner sa jupe dans la rosée.

En débarquant, elle y courut d'une haleine et, enivrée par la brise et l'odeur de varech, elle pataugea dans la vase; elle s'accrochait aux buissons pour se lancer d'un barrage à l'autre; elle faisait des sauts par-dessus les rigoles, relevant haut ses jupes; elle chanta des mélodies de son enfance : « Au bord d'un clair ruisseau, une modeste fille était assise... »

Sa chair opaline et sa chevelure blonde faisaient comme partie de l'atmosphère ; tout son être fuselé s'appariait au bouleaux qui surgissaient, droits et élégants, dans la lumière ouatée.

Soudain elle s'arrêta, interdite : un homme était assis sur un talus et la regardait de ses yeux luisants de métis. Il se leva et vint vers elle ; Stientje voulait s'éloigner, mais il la prit assez brutalement par le bras.

— Comment, tu t'en vas ?... Voilà une heure que je t'observe : tu me plais, viens, je régale.

Interloquée, elle ne bougeait pas. Il lui riait, de ses mauvais yeux, dans la figure, et l'entraînant par la main, il monta le talus avec elle.

— On va s'amuser, hein ?... baragouinait-il ; j'ai de l'argent.

Ils s'en furent déjeuner dans une guinguette, au bord de l'eau. Ce fut une joie pour Stientje, maintenant que le soleil avait percé, de voir les barques et les navires passer devant eux sur une eau bleue, argentée dans les plis des vagues ; le ciel était encore légèrement embrumé, mais un ruissellement d'or passait au travers et promettait une journée radieuse.

Les sirènes des grands navires mugissaient joyeusement, les théories de barques égayaient le fleuve de leurs taches saurées, vertes, bleues, oranges, et le petit vapeur qui les remorquait cinglait l'atmosphère

duvêée de son sifflet strident ; les barquettes se fauflaient, à moitié couchées sur le flanc, et leurs minuscules voiles blanches faisaient songer à des papillons égarés là par le vent. Les mouettes volaient par bandes au-dessus de l'eau, puis s'y posaient et se laissaient aller avec le remous.

« Ah ! qu'il fait bon vivre et respirer cette large brise... » Durant sa vie nomade, elle aimait, les jours de grand vent, se coucher dans les bois pour écouter le crissement des sapins secoués par la tempête : alors elle se sentait comme emportée dans l'oscillation générale, et ce vertige lui était exquis ; mais qu'était-ce en comparaison des vagues qui rendaient tout mouvant... Elle se rêvait assise à cheval sur une vague, chevauchant l'eau en un galop effréné, et à voir tout se balancer, elle imprimait à sa chaise un va-et-vient qui, doucement, l'amollissait. « Ah ! qu'il fait bon vivre... »

Elle avait oublié son métis ; il se rappela à elle en lui chatouillant le cou avec un fêtu.

Ils traversèrent l'Escaut sur un canot à moteur, qui filait comme une flèche. Elle essaya encore de partir, prétendant qu'elle n'était pas seule chez elle.

— Alors, viens avec moi ; tu ne m'a pas, j'espère, pris pour une « figue ».

Un mauvais rictus découvrait ses dents d'animal.

— Mon Dieu, songeait-elle désolée, j'aurai donc

toujours peur d'eux, et ils me feront toujours faire ce que je ne veux pas...

Il vit très bien ce qui se passait en elle.

— Allons, ne gâchons pas de temps : je ne te lâcherai tout de même pas ; que je te plaise ou non, je te veux.

Après, une angoisse la prit, devant ses ardeurs brutales auxquelles elle ne comprenait rien. Pour elle, le rapprochement devait être un échange de caresses, et encore cela amusait bien plus les hommes... Celui-ci aimait l'entendre gémir de douleur ; puis il lui prenait le cou, entre ses doigts trop longs, comme tenté de l'étrangler. Au moment de partir, il lui dit :

— Tu me plais, ton cou est frais comme une banane... quel dommage que mon bateau parte ce soir, mais je reviens dans quinze jours, et tu me reverras, comptes-y.

Elle aurait voulu lui jeter l'argent qu'il lui avait laissé, lui crier le dégoût qu'elle avait de sa peau brune, de ses cheveux noirs plaqués, de sa voix de fausset et de sa démarche branlante : son aversion pour cet être d'une autre race et dont elle se sentait si loin, était insurmontable, mais sa frayeur de l'homme, comme d'une force où la sienne devait infailliblement se briser, la paralysait.

Quand un de ses vieux vint lui faire visite, elle respira et fut charmante. Au moins celui-ci avait

une peau comme le commun des mortels, sa sueur sentait comme la sienne; elle voyait au travers de sa mentalité de bon Flamand : s'il trompait sa femme, ce n'était pas qu'il ne l'aimât point, mais pour lui faire une niche et « parce qu'on ne peut manger du bouilli tous les jours ».

Le métis revenait de quinzaine en quinzaine passer avec elle les trois jours qu'il demeurait à terre. Quand il avait de l'argent, il se montrait généreux, mais s'il était à court, il ne se gênait guère pour la laisser payer et même lui prendre ses sous dans son porte-monnaie.

Il s'était fait conter son histoire, surtout pour savoir, à l'occasion, de quels moyens elle disposait.

Cependant il se laissa prendre à cette peau fine et à cette douceur de caractère, et il finit par la regarder comme sienne.

VIII

Un jour que Stientje avait insinué qu'il ferait mieux de ne plus la voir, il la roua de coups, lui enleva l'argent de son loyer, et la menaça de prévenir ses vieux. Il partit le lendemain.

— Ah zut! la vie n'est pas drôle : voilà un être que j'ai en horreur et je dois le subir...

Elle pensa sérieusement à liquider et à se remettre en service, mais qui la voudrait maintenant?...

Démoralisée, elle s'en fut rôder aux bassins.

Sur les quais, les lourds chariots défilaient lentement, chargés de ferrailles, des balles de laine, de peaux. Les chevaux beiges, énormes et dociles, la longue crinière jaune filasse douée et légère comme une chevelure blonde, chevauchaient d'un pas mesuré, charriant ces formidables charges avec une aisance tranquille. Au sommet des balles, des filles étaient assises, le haut chignon à chichis empoussiéré de flocons de laine — les vieilles avaient gardé leurs calottes rouges — elles interpellèrent les passants par des quolibets salés.

Sur les chariots vides les hommes, debout, raides, se tenaient en équilibre, conduisant leurs grands chevaux avec une mince corde; débonnaires, ils permettaient à la marmaille d'envahir le véhicule. Ils fumaient la pipe et, tout en lançant de longs jets de salive, ils reluquaient les femmes : il y en avait qui firent à Stientje la mimique d'aller faire dodo avec, d'autres affirmaient qu'ils aimeraient mieux la voir tomber dans leur lit que le tonnerre... Et les chariots se suivaient en une file interminable.

Puis deux chevaux harnachés s'en venaient côte à côte, d'un pas lourd. L'un, une ample bête noire, luisant comme du satin, aux naseaux frémissants, était

monté par le charretier, petit homme fluet, suant l'alcool, aux longs cheveux sortant d'une casquette plate, vêtu d'une courte capote de toile cirée jaune. Il était assis sur le dos du cheval comme dans un fauteuil, et conduisait par la bride l'autre bête : une grande et douce créature brun clair à crinière fauve, qui avait beaucoup peiné, l'allure lasse, les sabots couverts d'une longue frange de poils; par derrière, ses énormes fesses se frottaient l'une contre l'autre dans le balancement doux de l'amble. D'autres chevaux s'avançaient encore, en une docilité placide, et comme confiants dans la bonté de leurs conducteurs.

Stientje entra sous les hangars, où des femmes balayaient des peaux dont l'odeur de charnier empuantissait tout le quartier, et se demanda comment ces femmes ne suffoquaient point à ce travail.

Un bateau démarra et tout à coup le soleil darda sous la toiture, sur un ruissellement de maïs qu'on qu'on passait à la claie; elle s'arrêta éblouie, chaque pelletée retombait comme en une pluie de pépites d'or. Mais elle s'en alla vite : les hommes l'appelaient « ma roussote » et « crotje de beurre » d'autres la tâtaient. Elle s'en fut sur la terrasse.

On y amarrait un grand navire. Sur le pont un jeune matelot, blond, élancé, très propre et frais, lui envoya un bonjour de la main; elle lui sourit;

il lui fit une mimique qui demandait s'il pouvait venir la rejoindre; elle répondit oui de la tête : deux minutes après, il était à côté d'elle, souriant et rose.

Le patois flamand de Stientje lui facilitait la compréhension du hollandais que parlait le matelot. Ils marchèrent d'abord l'un à côté de l'autre, un peu intimidés, puis il dit :

— Je m'appelle Willem.

— Et moi, Stientje.

Alors il glissa, d'un geste câlin, son bras sous le sien, et ils allèrent prendre une consommation. Les sons d'un accordéon les fit frémir de vie heureuse. Stientje se sentit grandie d'orgueil, d'être avec ce beau garçon que toutes les femmes guignaient. Ils bavardèrent : « il était nouvellement engagé sur cette ligne, lui aussi revenait de quinzaine en quinzaine; elle était repasseuse, avait une bonne clientèle et travaillait chez elle. »

Il la conduisit le soir jusqu'à sa porte, puis, à l'heure réglementaire, retourna au navire.

Le lendemain, ils se promenèrent en ville : elle était pendue à son bras comme à son bien, elle parlait, parlait, et l'appelait cent fois « Willem ». Ils passèrent la soirée dans un « beuglant » et s'amusèrent comme des gosses. En la reconduisant, il dit qu'il avait la permission de nuit.

Dans les bouges des ruelles, les orgues mécani-

ques boucanaient des danses ou des mélopées tristes, qui firent briller les yeux de Willem et se pencher la tête de Stientje, en une angoisse délicateuse.

Pour la première fois, elle connut les joies de l'amour : ce fut une révélation.

IX

Maintenant elle vivait toujours dans son attente ; le reste de sa vie était une lamentable corvée. Elle chercha sérieusement du linge à repasser, et en trouva, mais ne sachant pas assez le métier, les clients ne revenaient point.

Un jour que Willem était là, un des vieux frappa ; elle le renvoya et, interdite, ne trouvant rien d'autre, elle expliqua que c'était un créancier.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu avais besoin d'argent ? Je n'en ai pas beaucoup, parce que j'entretiens ma mère, mais tu seras ma femme, je puis donc bien faire quelque chose pour toi... si ton ouvrage chôme, tu dois toujours me le dire.

Quand il fut parti, elle pleura toute cette journée.

— Ta femme, Willem ! moi, ta femme !... mais je suis une roulure...

Elle congédia les deux Flamands, chercha de

l'ouvrage à l'Escaut, où elle en trouva à balayer ces peaux qui lui avaient donné la nausée ; et quand, le samedi, elle reçut sa première paye, elle eut un soulagement : au moins elle ne lui mentirait plus en disant qu'elle gagnait honnêtement sa vie.

Sa terreur fut le métis. Il la désirait toujours davantage, il triturait, comme enivré, sa peau blanche, il mordait ses cheveux blonds et disait en la fixant bien dans les yeux :

— Le jour où ces yeux bleus ne voudront plus me regarder, je tuerai deux personnes : toi et moi.

Ce qui devait arriver, arriva : un jour qu'elle ne l'attendait pas, le métis vint ; il voulait ouvrir la porte et, comme il la sentait fermée en dedans, il l'enfonça.

D'un bond de chat, il fut sur Willem et le terrassa ; mais Stientje, affolée, prit une corde à linge, la jeta au cou du métis et tira de toutes ses forces pour lui faire lâcher prise. Willem se dégagea et partit, après avoir craché à terre en la regardant.

Quand elle ôta la corde, le métis était mort.

*
* *

En prison, elle s'aperçut qu'elle était enceinte. Dès lors, elle ne pensa plus à son procès : tout lui était égal, pourvu que l'enfant fût blond, car alors il serait de Willem.

« Je l'appellerai Jantje Willem. »

Et il lui pardonnerait : elle pourrait passer sa vie à l'aimer pour racheter sa faute.

« Je serai une honnête femme, Willem, je te le jure... Ta maison sera bien tenue; maintenant je sais raccommo^der : tes chaussettes seront toujours ravaudées et bien lavées. Quand tu reviendras de voyage, elles seront près du feu avec tes pantoufles; ton plat préféré, du foie de veau au lard, mijotera sur le feu; moi j'aurai mon corsage rose et un velours noir dans mes cheveux, comme tu me préfères... il n'y aura jamais de poussière sur les meubles, puisque tu la détestes, et le petit, Willem, sera toujours propre... il tendra ses petites mains vers toi, quand tu rentreras; tu le prendras sur tes bras et, lorsqu'il sera plus grand, tu le feras sauter à cheval sur ta jambe; pendant que tu seras en mer, il couchera dans mon lit, et je dormirais la bouche dans ses boucles blondes, comme je fais avec toi... Et ta mère, tu peux la faire venir : amène-la vite, Willem, je l'aimerai, puisque cela te rendra heureux; tu entends, je lui ferai du bon café, comme les vieilles gens l'aiment, et elle ne sera pas jalouse, les jours qu'avec mon ruban dans mon chignon et mes bas à jour tu m'emmèneras manger des moules à Sainte-Anne; tu seras fière de ta roussotte, quand tous les hommes me reluqueront et que, moi, je les regarderai avec

dédain... Willem! Willem! viens me chercher! »

Une crise de désespoir la fit se rouler à terre dans des hurlements hystériques. Une religieuse entra : elle se releva d'un bond et se réfugia, comme une bête traquée, dans un coin de la cellule.

— Vas-tu te taire, tu geignes et cries nuit et jour; si cela continue, tu seras mise au cachot.

La religieuse s'en alla en grommelant :

— Toutes les mêmes... les hommes, la chair!... on dirait qu'elles n'ont pas d'âme...

Stientje resta un moment dans le coin de la cellule, puis se mit à l'arpenter fièvreusement, en haletant tout bas :

— Sa chair, oh oui, sa chair?... lui m'étreignant, me caressant, me dévorant de baisers sous le spasme, et moi engourdie, molle et pleurante, ne discernant plus si c'est de bonheur ou de peine... sa chair, vieille coiffe, tu ne sais pas ce que c'est que ses baisers parcourant mon corps, et nos bouches se fouillant pendant que la tête bourdonne... tu ne sais pas ce que c'est de s'endormir encastrés l'un dans l'autre, et se sentir réveillée par l'être adoré qui vous pénètre... La chair, vieille momie à jupons, la chair! la chair!... Willem! Willem!

Elle ululait plaintivement.

La cellule s'ouvrit et la religieuse entra, suivie de deux gardiens : ils empoignèrent Stientje qui, sans résistance, se laissa emporter et mettre au cachot.

Elle resta des heures à terre, dans le cachot glacé, à pleurer et gémir comme une petite fille qui implore pitié :

« Willem! Willem! Jantje! Joke! » jusqu'à ce qu'elle s'endormît.

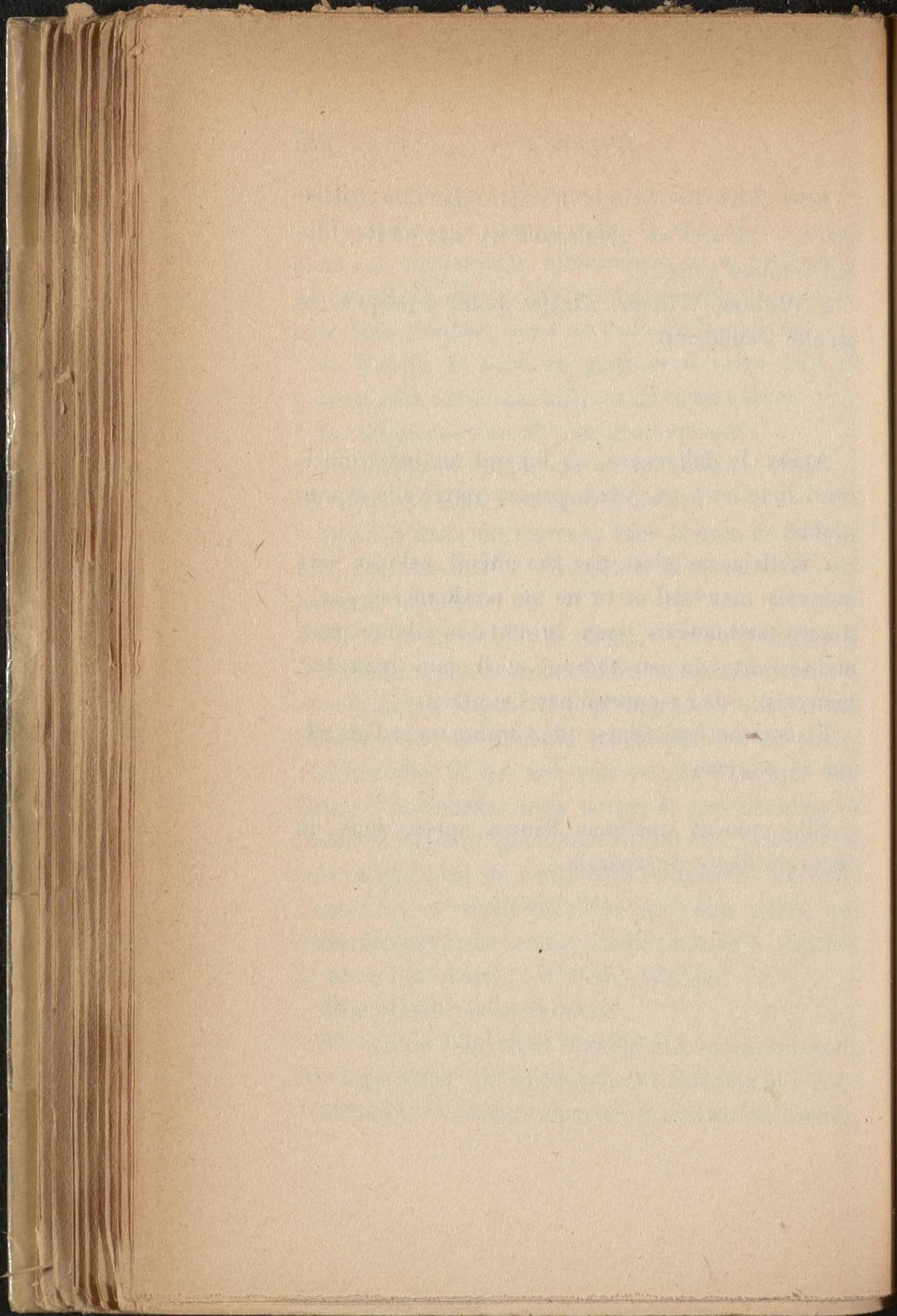
*
* *

Après la délivrance, on lui mit un petit moricaud dans les bras. Elle le pressa contre elle et sanglota :

« Willem, ce n'est pas ton enfant, celui-ci sera mauvais, mauvais! et tu ne me pardonneras pas... il aura les mauvais yeux luisants, la vilaine peau malodorante de cet homme, et il sera mauvais, mauvais!... Je ne pourrai pas l'aimer. »

Et comme frénétique, elle l'embrassa et l'étouffa sur sa poitrine.

Elle mourut quelques heures après, dans un accès de fièvre puerpérale.



LE GRELOTTEUX

I

Dirk, à trois ans, ne savait pas marcher. Le ventre ballonné, les jambes trop maigres repliées sous lui, il se traînait par terre, emmailloté de plusieurs langes, le derrière écorché, macéré dans ses déjections : on avait bien autre chose à faire que de le changer constamment.

Il avait la tête trop grosse pour le corps, une figure de Saint-Jean-Baptiste aux grands yeux bleus mais dont les pupilles étaient si dilatées et le blanc si azuré qu'ils en semblaient noirs; cependant le regard restait bleu, et toute la physionomie avait une expression si douce et souffrante, et si délicatement intelligente, qu'on le regardait toujours à plusieurs reprises.

Il était très sage et demandait en bégayant qu'on lui remît du sucre dans sa suçotte.

Les rares fois qu'on le lavait étaient des moments de supplice pour lui : le savon noir sur sa peau à

vif, le faisait hurler. Mais après, il était transfiguré : sa figure devenait rose, ses yeux brillaient; assis à terre, il croisait ses petits bras sur sa poitrine et, en balançant le corps et la tête, il chantait :

— Petite mère, pepetite mère, mets du sucre, du susucre à ma suçotte, sususuçotte...

Puis il nous regardait d'une façon espiègle et ajoutait :

— Je n'ai papas bégayé... Je suis grrrand...

Ou il s'approchait de la nichée de petits chats et leur promettait que, quand lui et eux sauraient marcher, ils descendraient l'escalier à pied.

Il ne connaissait cette descente que pour l'avoir faite à plusieurs reprises, en roulant du haut en bas, et s'être blessé cruellement. Descendre cet escalier était son désir ardent : c'est par là qu'on apportait le pain; c'est par là que nous descendions pour aller jouer; c'est par là que montait le vent, qui le faisait rire aux éclats, lorsqu'il le caressait ou le fouettait.

— Je veux prendre, bégayait-il, en faisant le geste de serrer le vent sur sa petite poitrine creuse.

Savait-il que ma mère était allée au mont-de-piété porter quelques hardes, il l'attendait, assis sur le palier obscur; aussitôt qu'il la voyait, il se penchait au-dessus de l'escalier, en criant :

— Mère, as-tu du sucre pour ma suçotte?

C'est encore là qu'il me guettait, si je lui avais promis de rapporter des fleurs des champs. Un bouquet de pissenlits le faisait jubiler et oublier sa suçotte, et lorsque je lui en tressais une couronne il fallait le hisser sur la cheminée pour qu'il pût se voir dans la glace.

*
* *

Quand il sut marcher, il cheminait, les deux poings, toujours bleus de froid, sur l'estomac, le corps courbé en avant, l'échine et les jambes raides, la culotte toujours pleine répandant une odeur de plaies et d'excréments qui le faisait repousser par tous. Autrement il était propre, — Jamais de taches ni les mains sales, — jouant seul, avec une poupée sans tête, tranquillement dans un coin à terre.

Si on lui marchait sur les mains ou qu'on le repoussait rudement à cause de son odeur, il poussait des braiments identiques à ceux de l'âne. Alors seulement, on sentait la révolte et le reproche : il les braillait avec fureur.

Nous l'avions surnommé « le grelotteux ».

A l'école, il apprit avec une rapidité incroyable, mais ma mère, surmenée et devenue indifférente,

nous y envoyait très irrégulièrement : il apprit donc, comme nous tous, très peu de choses.

On obtenait tout de lui avec de la douceur, mais, dès qu'on voulait le contraindre, il poussait ses braiments furibonds et obstinés, et se laissait plutôt assommer que d'obéir.

Son sang-froid était héroïque.

Un jour que ma mère voisinait, je m'étais coupé le doigt : je criais éperdument.

— Coupe-moi aussi, me dit Dirk, je veux avoir mal comme toi, mais je ne crierai pas.

Je me tus.

— Coupe donc, tu verras.

Je pris son petit doigt entre les miens et, avec le canif, je lui fis une entaille : il ne retira même pas son doigt. Je le regardais, ahurie.

— Tu vois, ça ne fait pas mal, tu n'as plus mal, dis?

Il mit sa main sous son tablier et s'en alla pour cacher sa douleur. Il avait alors cinq ans.

L'un de nous était-il malade, son imagination se faisait inépuisable pour le distraire. Pendant mes accès de fièvre, il prenait une grande cuillerée de quinine devant moi, pour me persuader que ce n'était pas mauvais, et pas un muscle de son visage ne bronchait. Ainsi pour l'huile de foie de morue : il dissimulait son dégoût, mais s'en allait vite aussitôt que je l'avais prise.

II

La marchande de tripaille pour les chiens et les chats, passait une fois la semaine au Haarlemmerdyk, en criant d'une voix éraillée : *Versche Waar* « Denrée fraîche ».

Elle levait la tête en regardant les fenêtres des clients, puis allait crier aux caves et à l'entrée des impasses. Alors tous les chiens du quartier accouraient; tous ceux qui étaient attachés ou dans les maisons, aboyaient, jappaient, hurlaient. Les chats sautaient des gouttières, sortaient des coupures, bondissaient des caves, et, les yeux à moitié fermés, le dos haut, le poil hérissé, la queue droite, marchant sur la pointe des pieds comme en un pas de parade, ils venaient se frotter contre le tablier ensanglanté de la marchande. Quelques-uns sautaient sur ses épaules, s'accrochaient à elle, en ronronnant passionnément; d'autres, la tête levée, faisaient des « waouwaouwaw », en ouvrant une bouche aux petites dents pointues et aux babinettes humides et fraîches.

La marchande de tripaille était une grosse femme du « Jordaan¹ », au nez défoncé comme par un

1. Quartier populaire d'Amsterdam.

coup de poing, une taie sur l'œil gauche, mais l'autre œil était grand, noir et caressant, comme d'un jeune cheval. Elle me demandait quelquefois de garder sa charrette; en lui parlant, je tournais la tête un peu à gauche pour ne voir que son bel œil.

Elle portait, comme toutes les femmes de ce quartier, un caraco blanc sur un amoncellement de jupons, qui la faisaient marcher en se balançant et haussant une hanche après l'autre. Le bonnet tuyauté était posé sur des bandeaux noirs, gras, qu'une raie d'un pouce de large séparait; elle les frottait constamment d'un morceau de tripe, pour les faire reluire et tenir raides.

Elle découpait, sur le bord de la charrette, les tripes, les mous de veau, le foie pour les chats riches, et les portait aux clients, pendant que chiens et chats la faisaient trébucher.

Les bêtes dont les propriétaires n'achetaient rien, recevaient quand même quelques débris.

— Tiens, vieux, ce n'est pas ta faute si tes maîtres sont des chiens.

Dirk avait dix ans, en paraissait sept, et errait les trois quarts de l'année sur la rue.

— Fiston, veux-tu remettre ça pour moi, là au troisième, car les bêtes videront ma charrette si je m'éloigne.

Dirk répondit :

— Si vous donnez quelque chose à Baatje, je porterai toujours la denrée fraîche chez les clients.

— Tope, fiston.

Et elle jeta une bonne bouchée à Baatje, le chat de Dirk.

Depuis, chaque fois qu'elle venait au Haarlemmerdyk, Dirk allait livrer la denrée, les chats et les chiens gambadant autour de lui.

Et d'une rue à l'autre, la femme emmenait le petit, jusqu'à ce qu'un soir il ne rentra pas.

Ma mère ne fut pas autrement inquiète.

— Il sera, dit-elle, chez la femme à denrée fraîche : elle m'a prévenue que, s'ils étaient trop éloignés du quartier, elle l'aurait fait coucher chez elle.

Et l'on ne s'en occupa plus.

En effet, huit jours après, quand la marchande revint, Dirk l'accompagnait.

Il déambulait, courbé et raide, la culotte pleine, se débattant contre les chiens et les chats, courant d'un client à l'autre, en portant, dans ses mains souillées de sang et gonflées d'engelures, la denrée fraîche. La graisse de tripe dont la marchande avait imbibé sa tête pour en détacher les croûtes, dégoulinait de ses boucles blondes. Une autre odeur, celle de tripaille en corruption, s'était ajoutée aux siennes. En parlant à la femme, il détour-

nait comme moi la tête, pour ne voir que son bel œil.

Sans plus, il nous dit, bégayant très fort :

— Je mange de la viande toute la journée. Pas une pomme de terre, pas une bouchée de pain, je ne l'avale, sans un morceau de foie, de mou ou de la panse.

La marchande se plaignait qu'il était insatiable.

— Il mange sans s'arrêter ma denrée fraîche, et la nuit il fait caca dans le lit, c'est intenable : il pue sept heures au-dessus du vent.. Je l'avais d'abord fait coucher avec moi, car il me fait pitié, ce même, mais j'ai dû le mettre paillasse par terre.

Au bout d'un mois, elle le renvoya : il avait contracté une inflammation d'intestins, qui rendait son incontinence permanente.

Il en guérit du reste assez vite : nous ne vivions justement que de riz, que des dames charitables nous donnaient largement.

III

Dirk avait le goût de l'isolement.

Un soir, il s'était couché dans notre vieux fiacre, que mon père, faute de garage, devait laisser sous les arbres de la place. La première fois ma mère s'inquiéta, puis s'y habitua, et Dirk, presque tout l'été, coucha dans le fiacre.

*
* *

Le jour que mon père quitta Amsterdam pour la Belgique, il était ivre. Dans son attendrissement d'ivrogne, il ne pouvait se séparer de Dirk qui le conduisait au bateau : il l'emmena.

Le petit était en loques, des sabots troués aux pieds, un gilet d'homme comme veste. Quand le lendemain, mon père se réveilla dégrisé, à Rotterdam, et qu'il vit le gosse à côté de lui, il voulut le battre, parce qu'il l'avait suivi.

*
* *

Dirk, à quatorze ans, était toujours petit et malingre.

Nous habitions depuis quelque temps un faubourg de Bruxelles, où mon père nous avait fait venir. Ma mère présenta Dirk dans plusieurs ateliers, pour qu'il apprît un métier, mais partout elle était éconduite, à cause de la petite taille et de l'air souffreteux du gamin.

Il n'allait plus à l'école et courait toute la journée dans l'Allée Verte, où, avec d'autres garnements, il apprenait à nager dans le canal.

Il rentra un jour le nez en sang et tuméfié.

— Je me suis battu, mais ce n'est pas moi seul

qui saigne. Les gamins avec qui je jouais voulaient se payer des cerises, et donnaient chacun un sou pour pouvoir en acheter une livre, parce qu'ainsi on en a plus. Moi, je n'avais pas de sou, alors un m'appela : « lécheur d'assiettes de l'hôpital ». Je suis tombé sur lui... après j'ai traversé sept fois le canal à la nage pour montrer qui je suis...

*
* *

Comme mon père s'était désintéressé de nous, je devais faire vivre le ménage avec ses sept enfants, et, au lieu de pouvoir apprendre un état, j'allais poser chez les peintres.

Quand je revenais d'avoir posé, mon premier mot était pour demander à ma mère si elle avait trouvé un atelier pour Dirk. Sur ses réponses évanescentes, j'entrais dans des fureurs folles. Je la rendais responsable de ce qu'il se perdait, et je battais Dirk.

— Chacharogne, fais-moi grandir, chacharogne!!!... hi-han, hi-han! braillait-il.

Souvent j'allais moi-même chez des coiffeurs et des tailleurs demander s'il ne leur fallait pas un apprenti; mais, quand ils me faisaient revenir avec Dirk, ils n'osaient l'engager.

Un ouvrier peintre en bâtiment, établi à son compte, finit par l'embaucher pour porter ses pots

et aider sa femme dans le ménage; à midi, il l'envoyait chercher son dîner.

Le soir il jouait de l'accordéon, et Dirk en apprit le maniement.

Il travaillait ainsi depuis quelques mois, quand il nous raconta que son patron et lui, ayant achevé de peindre une maison ouvrière, étaient allés reprendre des pots de couleur au grenier. Le patron lui avait rembourré ses vêtements de linge mouillé qui séchait sur des cordes; rentré à la maison, il avait retiré le linge pour le donner à sa femme; puis il s'était montré très gentil pour Dirk et l'avait laissé s'exercer sur l'accordéon.

Ma mère s'effraya :

— Imbécile, si l'on s'était aperçu de la disparition de ce linge avant que vous eussiez quitté la maison, et qu'on vous eût fouillés, c'est toi qui aurais été le voleur...

A un temps de là, le patron fut arrêté ; en peignant une façade, il s'était introduit dans la maison et avait volé les bijoux. Il voulut encore les cacher dans les poches de Dirk, mais celui-ci refusa.

La femme vint, affolée, chez nous, l'accordéon noué dans une serviette.

— Dirk, supplia-t-elle, ne charge pas mon mari, ne raconte pas cette affaire du linge, et je te donne l'accordéon.

— Je n'aurais rien dit, mais j'accepte le cadeau,

car jamais, jamais, je ne pourrais m'en acheter un...

Le voilà sans atelier; par contre, il ne cessait de s'exercer sur cet instrument.

Maintenant il sortait, avec l'accordéon, les samedis et lundis soir, et le dimanche toute la journée, il allait jouer dans les estaminets et les guinguettes et rapportait de l'argent.

*
* *

Dirk était chaste. Les gamins de quatorze et quinze ans qui, en sortant des salles de danse, violaient en bande les filles qui s'étaient hasardées en leur compagnie, ne faisaient pas son affaire : il les fuyait.

Le soir, à l'Allée Verte, une vieille prostituée débauchait les petits garçons pour un sou. Dirk se sauvait, regardait de loin, et criait à Kees qui y allait :

— Ne te faut-il pas deux briques sous les pieds ?

Il n'avait du reste pas d'amis. Ceux de notre classe ne l'aimaient point : il était trop délicat, et un habit acheté au décrochez-moi-ça en faisait tout de suite un petit monsieur. Tout le je-ne-sais-quoi du gamin les prévenait qu'il n'était pas des leurs.

*
* *

Ma mère cependant lui avait trouvé un autre patron peintre. Il allait à son travail avec une stricte régularité et il y prenait goût ; mais voilà qu'un jour, vers midi, il rentra :

— Comment, tu reviens ? tu as cependant pris tes tartines avec toi.

— C'est fini, j'ai eu mon congé.

— Ah!... pourquoi ?

— Nous travaillions sur l'échafaudage. Le patron avait besoin d'un pot de couleur qui se trouvait de mon côté, et, au lieu de demander : « Dirk, donne-moi ce pot », il me dit « Pâle chieur, passe-moi ce pot, et plus vite que ça... »

« Alors j'ai répondu : « Répétez, et je vous flanque en bas de l'échafaudage ». Il n'a rien répété : il a pris le pot, et, pendant toute la matinée, m'a appelé « petit camarade ». Mais à midi, comme nous étions descendus, il a voulu me donner des coups de pied. J'ai sauté hors de sa portée et lui ai dit : « C'est vous qui êtes un pâle chieur de vouloir faire le personnage avec un moins fort que vous... » Qu'il traite ainsi les Flamands, mais, moi, je ne me laisse pas faire...

IV

Maintenant il allait souvent à la campagne derrière le château de Laeken : il y avait là d'admirables arbres, des champs et des prairies. Il en rapportait des fleurs et des hannetons.

— Regarde ces marguerites : y a-t-il quelque chose de plus beau ? Le cœur est comme un cabochon d'or battu ; et ces chèvrefeuilles ? sens ce parfum... Hein, c'est autre chose que la puanteur des canaux d'Amsterdam... Dire que je n'avais jamais vu d'autres arbres que ceux du Voorburgwal, et jamais de champs ni de prairies... et tu pleures les canaux...

Ah ! oui, je les pleurais...

Je n'avais qu'à fermer les yeux pour revoir le canal des Seigneurs, ses palais sombres aux perrons à escaliers doubles avec leurs grilles et leurs chaînes de fer forgé... Les hautes fenêtres à carreaux mauves, où de temps en temps apparaissaient la cornette blanche d'une vieille servante, ou les anglaises d'une dame âgée, ou la haute coiffure d'une dame du Second Empire, étaient voilées de rideaux sobres, qui n'avaient rien du jupon de cocotte, comme les rideaux d'ici... Je revoyais onduler l'eau noire, surplombée de vieux arbres...

Toute cette calme intimité, cette dignité placide m'avaient conquise déjà, petite fille, et j'avais grand'peine à m'habituer à ce manque de sérieux et ce sans-gêne qu'on prend dans ce pays-ci pour de la liberté. J'avais la nostalgie des ponts de pierre en dos d'âne où, par-dessous l'arche, on apercevait, se reflétant dans l'eau sans une ride, les maisons avec leurs bancs et leurs portes sculptées, les chiens jouant sur les quais, et les arbres et les gros nuages... J'avais des attirances morbides vers ce recueillement que je trouvais sur mes canaux silencieux, où le bruit est amorti par un pavement de briques, où je me ressaisissais quand je fuyais le tapage et les émanations pestilentielles de notre taudis.

Ici... où fuir? Est-ce qu'on a une vie intime ici? Les femmes vont au cabaret... Est-ce qu'on pense derrière ces façades incolores?

Tout me déplaît dans ce pays... Ces gens, toujours en liesse, ne peuvent s'amuser que précédés d'une grosse caisse faisant des « boum! boum! » stupides, et, sans ce vacarme, leur cerveau reste engourdi. Il y a des kermesses, tout l'été, dans tous les faubourgs, et en avant la rigolade...

En sortant de la messe, on se soulage autour de l'église, puis on entre à l'estaminet. L'estaminet, c'est leur sanctuaire... ils y conduisent, au sortir de la Sainte Table, les fillettes en robe de première

communion et les jeunes garçons, le brassard blanc à frange dorée au bras : et toute la famille, y compris les communiants, rentrent titubants.

J'avais une petite amie servante, elle me disait que ses patrons, des commerçants en gros, habitant une belle maison fermée, prenaient leurs repas dans la cuisine. Le fait est que les dames rougeaudes d'ici doivent se trouver plus à l'aise dans les sous-sols que dans les salons...

Les rares fois que j'avais été passer une après-midi chez l'une ou l'autre voisine, j'en étais revenue avec une sensation d'amoindrissement : on m'avait fait boire du faro alourdissant, on n'avait parlé que d'hommes, de kermesses, de superstitions...

En Hollande, quand j'allais en visite, nous buvions du thé dans des petites tasses, en suçant du sucre candi. On me montrait, sur une étagère, un coquillage qu'un fils matelot avait rapporté des Indes, ou, dans un pot suspendu au plafond par des fils de fer, une belle plante dont les branches descendaient en serpentant. Chez les plus pauvres, se trouvait, sur la table, la boîte à coudre en acajou, surmontée d'une pelote verte.

— Une pièce de famille, elle me vient de ma grand'mère, disait la voisine.

Bientôt elle ouvrait un tiroir pour montrer les petits bonnets et la robe de baptême qui avaient

servi à tous les enfants, et le châle de la grand-mère ou le bonnet de noce de la mère étaient exhibés avec attendrissement... Ici rien... on dirait qu'ils n'ont jamais eu de grand-mère...

Et leur langage... leur flamand n'a rien d'humain : ils ne possèdent pas la dixième partie du vocabulaire, même usuel. Il ne m'étonne point qu'ils n'aient qu'à brailler : pas moyen de causer dans ce jargon, et avec le peu qu'ils en savent...

V

Le soir, Dirk fermait les fenêtres et ouvrait sa boîte à hannetons; sa figure s'illuminait à les voir voler dans la chambre.

— Écoute, on dirait l'accordéon...

Et il les accompagnait de « zuzuzuu » sifflés entre les dents; puis il prenait l'accordéon et essayait de lui faire rendre le son.

— Les gamins s'amuse à leur arracher les pattes et les antennes, et, avec leurs casquettes, ils en abattent des centaines; qu'ont-ils à cela, les brutes? tandis que ceci, hein, zuzuzuu...

Alors il ouvrait la fenêtre.

— Ils étoufferaient la nuit dans la boîte, et demain j'en prendrai d'autres...

Pendant tout le mois de mai, il y avait concert de hannetons chez nous.

*
* *

Un jour, il m'apporta une branche d'églantines roses; il me la mit sur la tête.

— Voilà, princesse, je te couronne de roses, fit-il, en une gaîté discrète qui spiritualisa étrangement sa figure.

— Huhu, dit ma mère, dès qu'il s'agit de fleurs, vous êtes bien ensemble... Quand Keetje était petite et que je la chargeais de garder les enfants, elle filait avec d'autres gamines à la Haute Digue, et revenait enguirlandée comme une vierge de procession. Le bébé s'était presque « crié une hernie », et Keesje et Naatje avaient failli se faire écraser... Quelle créature infantine c'était! Elle n'a qu'à voir des fleurs pour que ça la reprenne.

— Ah mais, c'était à vous, mère, de garder vos enfants: j'étais une gosse moi-même... Vous nous laissiez seules, pour aller chez les voisines parler de votre jeune temps, de vos robes d'alors, de vos amoureux et de vos ors. Vous auriez mieux fait de ne pas avoir tant d'enfants que de les laisser à l'abandon, pour vous promener avec l'aînée devant les magasins de modes...

« Je me rappelle comment toute la caravane d'omnibus et de voitures, dévalant le Haarlemmerdyk aux heures des trains, devait s'arrêter parce

que Keesje et Naatje étaient tombés en traversant la chaussée, et comment Dirk, qui s'était fait un trou à la tête en se cognant contre une barre de fer barbelée, faillit mourir de perte de sang...

« Je me souviens aussi des chansons de filles abandonnées avec leurs enfants, que vous chantiez et nous racontiez, sur un ton à fendre l'âme. A huit ans, je pleurais de commisération pour ces pauvres filles, et leurs mioches qu'elles devaient déposer aux Enfants Trouvés!... Votre manière de conter était heureusement si innocente que nous ne pouvions comprendre le tout. Car, innocente, vous n'avez cessé de l'être, jusqu'à m'envoyer, avec des chaussures à raccommoier, chez ce cordonnier connu pour abuser des petites filles : dans votre candeur, vous refusiez d'admettre ces choses...

« Vous m'avez toujours traitée de créature enfantine, parce qu'à dix ans je préférais jouer avec les poupées et les fleurs à commérer avec vous, comme Mina. C'est vous qui êtes une créature enfantine, et, si nous sommes tous perdus, c'est que vous n'êtes jamais sortie de votre jeunesse...

« Du reste, Dirk, tu ne vas pas continuer à te balader à la campagne, tu vas te remettre chez un patron. C'est la saison des peintres : il te sera facile de trouver un atelier, et tu pourras, avec de l'application, devenir décorateur, puisque tu commences à peindre les bois. Tu vas avoir seize ans...

— Et de quoi allons-nous manger? des soixante-quinze centimes par jour que m'offrent les patrons?...

« Tes artistes partiront bientôt pour la campagne, et tu ne gagneras plus rien. Avec mon accordéon, je gagne plus en deux jours qu'en une semaine de coups de brosse, et j'en ai assez de la faim...

« Maintenant que je mange, que je vais nager et respirer un autre air que celui de notre habitacle à punaises, je grandis... je ne suis plus le grelotteux.

En effet il s'était élancé comme une gerbe, souple et fin; sa tête blonde, sur son long cou, était magnifique; ses dents, parfaites, et l'entour de sa bouche s'ombrail d'un duvet d'or. Ses jambes étaient longues et nerveuses : ses grandes mains flexibles ; il avait l'élégance des statues d'éphèbes grecs, dont je voyais les moulages chez les sculpteurs.

Cependant son regard était changé, et, quand il jouait de l'accordéon, son expression devenait rancunière ; c'est moi surtout qu'il regardait alors avec ressentiment.

— Tu m'as battu, disait-il, en continuant de jouer, quand je chiais dans ma culotte, et c'était une maladie... tu m'as pincé parce que je ne trouvais pas d'atelier, comme si c'était ma faute que j'étais petit et chétif... vous m'avez tous martyrisé... Cela

ne se passera plus ainsi : je ne veux plus la misère ; quant à me laisser frapper, touche-moi donc, pour voir...

VI

Dirk rentra à une heure du matin, avec un jeune Allemand qui lui avait demandé le chemin du bureau de police. Le bureau était à quelques rues de là ; mon frère s'enquit de ce qu'il allait y faire.

— Demander asile, répondit l'Allemand. Je ne trouve pas de travail ; je suis depuis plusieurs jours sur la rue.

Dirk l'emmena chez nous.

L'Allemand resta cinq semaines, et partit un jour sans dire merci ni prévenir.

Un autre soir, Dirk arriva, accompagné d'une petite paysanne flamande ayant un nourrisson au sein. C'était une toute jeune servante, sortit le matin même de la Maternité, et qui naïvement était retournée, avec son poupon, chez ses anciens patrons qui l'avaient éconduite. Alors, à la rue, sans argent, elle avait erré, et le soir, avec ses derniers six centimes, était entrée dans un cabaret boire un demi-verre de bière. Dirk y jouait de l'accordéon ; au moment de la fermeture, quand le patron avait

déjà fait sortir tout le monde, la fille se mit à pleurer et raconta sa détresse. Ainsi Dirk nous l'amena.

Elle était fort avenante et honnête. Elle trouva tout de suite de l'ouvrage comme lavandière; elle resta avec son bébé chez nous et nous indemnisa scrupuleusement.

*
* *

Quand Dirk voulait étudier un nouvel air de danse, il se réfugiait au grenier et répétait à l'infini la même phrase ou la même note, jusqu'à ce qu'elles eussent l'éclat ou la douceur voulue. Il savait mettre dans son jeu un entrain et une fougue, qui emberlificotaient les plus indifférents: il y mettait tout, comme dans ses braiments. Dès qu'il jouait pour lui-même, il laissait là les fioritures.

— Je reviendrais sans un sou, si je jouais ainsi pour les gens, disait-il, mais lorsque j'ajoute des zigzags, des sauts de chèvre, des boucles et des notes traînées, je fais une grosse recette, et si j'accompagne en sifflant, alors on me donne des cigares et des verres de bière...

*
* *

Un matin, révoltée de ce qu'il ne cherchait plus d'atelier, je montai au grenier où, depuis des heures, je l'entendais tirer l'accordéon.

Parmi des pots de couleur se trouvait une toile peinte : une prairie d'un vert acide, un ciel où les nuages bleus et blancs, sans atténuation, se heurtaient, et deux vaches : des bêtes en bois, maigres, hautes sur pieds comme des chevaux, avec des cornes comme des outils de crime. Elles avaient les pis aplatis, pareils à des vessies vides; elles couraient dans le vert en des enjambées folles, les mâchoires ouvertes en des clameurs de détresse, et battant autour d'elles de leurs longues queues, tels des fouets.

Comme je le regardais :

— Elles hurlent la faim, fit-il.

Je pris la toile et aperçus, derrière, une autre peinture.

Sur un fond de soufre, une tête de mort était peinte : un crâne énorme, deux trous comme des puits pour les orbites, un autre pour le nez, et des mâchoires atrophiées, tirées de côté comme par une convulsion, garnies de toutes petites dents molles.

— Quelle horreur, fis-je, c'est mal fichu : les mâchoires et les dents sont trop petites.

— Tu crois?... Ces mâchoires et ces dents n'ont pas eu assez à mâcher : elles n'ont pas grandi.

— D'où viennent ces croûtes ?

— Elles sont de moi.

— Ecoute, Dirk, tu perds la tête : ce n'est pas à cette peinture-là qu'il faut t'essayer. Cherche un

atelier, tu ne dois pas gagner beaucoup, pourvu que tu apprennes : un artiste m'a engagée pour six mois, à condition qu'entre deux tableaux je raccommode un gobelin. Tu n'es plus l'avorton que tout le monde repoussait, tu es un grand gaillard de dix-sept ans.

— Oui, trop grand maintenant, et je ne peux plus me passer de l'air des champs et de l'odeur des guinguettes.

Il prit son accordéon et se dirigea vers la porte.

— Tu deviens un vagabond, tu te plais avec la racaille, tu finiras en prison!

— Ah! princesse humiliée, tu apprends toutes ces belles choses dans les livres. Peuh !...

Il dévala l'escalier.

— Tu sais, mère, Dirk est pour les requins : il ne fera plus jamais rien de bon.

— Laisse donc. Nous n'avons pas eu le choix avec lui ; il rapporte de l'argent, il ne vole pas : que veux-tu de plus ?

— Ah! zut!

VII

Dirk n'était pas rentré. Après deux jours, ma mère partit à sa recherche, mais on ne sut où il était passé.

— Voilà la reconnaissance des enfants! dès qu'ils sont à même de se débrouiller, ils lâchent les parents.

— Le fait est qu'il vous a une grande dette de reconnaissance. L'enfance qu'il a eue, celui-là!... Ah la la!

— Comment lui donner à manger, quand je n'en avais pas moi-même ?

— Non, mais sa culotte pleine... ses croûtes de poux... Vous auriez pu les nettoyer et l'envoyer à l'école : elle ne vous coûtait rien.

— Crois-tu qu'un enfant peut apprendre grand-chose à l'école le ventre vide, avec des vêtements mouillés sur lui quand il pleut, et à moitié gelé l'hiver?... Tu parles toujours selon ton intelligence.

— Ah! non, je le sais, et pour cause, qu'il est impossible de suivre les leçons dans l'état où nous étions toujours; mais on ne court pas la rue... C'est surtout la rue qui l'a perdu, et par votre négligence...

— Ton père et moi, nous avons du courage en nous mariant; tôt et tard il travaillait pour soigner les chevaux, et par tous temps il devait nettoyer les voitures dehors, que ses mains se crevassaient et gonflaient comme des coussinets; il gelait presque sur son siège, aux enterrements. Moi, j'ai crevé mes yeux à faire des dentelles aussi longtemps que j'ai pu : j'en faisais avec un petit qui tétait, mais

j'ai été submergée par ces neuf enfants... J'ai passé seize ans à être enceinte et à allaiter... Ton père ne pouvait, avec la plus grande énergie, gagner de ses dix doigts de quoi nous nourrir : j'ai dû mendier, j'ai été une bête de somme dès mon enfance, mais, depuis mon mariage, cela dépasse mes forces, et voilà...

— Pourquoi avez-vous eu tant d'enfants ?

— Et lequel de mes enfants n'aurais-je pas dû avoir... ? Je les ai tous également aimés.

Elle sanglota longuement.

J'avais trop de rancune pour la consoler : et puis, encore une fois, pourquoi ont-ils eu tant d'enfants?... Dirk et moi n'aurions pas mieux demandé de ne pas être.

*
* *

Je me mis à songer.

« Le roi et ses hommes ont bien su organiser le militarisme. Pourquoi ne pourrait-on pas organiser l'éducation des enfants, les laver, les nourrir, les instruire dès l'âge de cinq ans, comme on le fait pour les soldats à vingt ? Ils seraient autrement solides et beaux, et les filles également. J'aurais appris beaucoup de choses si j'avais pu, et, au lieu d'être bonne à rien, j'eusse été apte à beaucoup.

« Alors ce serait une joie d'avoir des enfants ; dans l'état actuel, c'est une calamité dans notre

classe. J'en voudrais douze, si je savais qu'en faire, mais maintenant je jure que je n'en aurai pas...

« Nous étions tous beaux, intelligents. Notre enfance fut un martyre... pour Dirk surtout. Son ventre n'a jamais pu s'habituer à ne digérer, durant un mois, que des crêpes à moitié cuites dans de l'huile de lampe, ou pendant des semaines que des pommes de terre nouvelles, ou tout un mois du riz, selon le crédit ou la charité qu'on nous faisait. Le pauvre était toujours ballonné comme un potiron; il a eu la diarrhée pendant quinze ans...

« Pourquoi ces femmes incapables de laver un enfant n'arrêtent-elles pas leur lamentable fécondité? .. on dit que les naissances nombreuses sont un bienfait, je voudrais bien savoir pourquoi et pour qui? »

Un livre de Darwin m'était tombé sous les yeux : j'avais été très frappée de ce passage où il dit que, si les hommes continuent à se multiplier comme maintenant, dans autant d'années les habitants des Etats-Unis, à eux seuls, seraient assez nombreux pour occuper toute la terre, à raison de quatre hommes par mètre carré.

« Eh bien, la belle besogne que ce serait là!... »

Il y avait un peintre chez qui j'aimais spécialement aller poser, parce qu'il ne croyait pas que ma peau lui fût due.

C'était un homme d'une quarantaine d'années : on le disait très instruit et très riche. Il habitait un bel hôtel et deux murs de son atelier étaient garnis de rayons remplis de livres.

— Tu sais, petite, si tu aimes la lecture, tu n'as qu'à choisir...

Au printemps, il n'y avait que des tulipes et des jacinthes dans son jardin; après, rien que des pavots, puis, seules, des grosses marguerites. A l'arrière-saison, on apportait des grands bacs d'asters que l'on mettait en terre à ras du sol, et alors tout le jardin était mauve, blanc et pourpre. En hiver, on les remplaçait par des chrysanthèmes : c'était une joie de les voir, dans le jardin dépouillé.

Il avait une garde-robe remplie de robes Empire, achetées à une vente princière. Je devais toujours m'en vêtir pour poser; quand le travail n'allait pas, il me faisait ôter les robes de l'armoire et il me fallait les endosser une à une. Il en palpaient les mousselines de soie couleur chair brodées de fleurettes d'or, ou les foulards bleu pastel à arabesques de fil d'argent; il y en avait dont la traîne s'attachait aux épaules, comme des ailes de papillon.

Une robe de satin ocre, brodée d'abeilles d'or bruni, frangée d'or dans le bas et autour de la large échancrure, fendue jusqu'à la hanche et doublée de satin jaune mais, l'attirait surtout : il en chiffonnait l'étoffe dans ses mains, la triturait comme une fleur

qu'on écrase pour mieux en savourer le parfum, et il murmurait :

— A qui a-t-elle pu appartenir ? Quelle était la femme qui a osé choisir cette couleur pour s'en parer ? Elle devait être brune, la peau ambrée impeccable, un collier de grosses perles autour de son cou mat et ferme; son parfum altier devait l'escorter comme une atmosphère stupéfiante. Elle devait faire flageoler sur leurs genoux les imprudents qui la suivaient... Ote vite cette robe, petite, elle te tue : il fallait un autre galbe que celui de ta fragile carcasse d'oiselet...

Il m'engageait pour des mois et me faisait rebroder ses étoffes; lui-même m'avait appris le point.

Pendant la pose, il aimait que je parle, pour ne pas avoir l'expression figée. Alors je parlais... je lui exposais mes théories sur les enfants et la misère.

— Pourquoi tout ce monde sur la terre ? s'il n'y en avait pas autant, on aurait de la place pour semer des fèves, et ceux qui en sont privés pourraient en manger... J'adore les fèves, et vous ?

— Comment cela se mange-t-il ?

— Au lard.

— Ainsi tu crois que c'est parce qu'il n'y a pas assez de place pour en semer que tout le monde ne peut manger des fèves ?...

— Et si la terre était trop grande, on n'aurait qu'à créer des parcs : ceux qui habitent les caves

empuanties et les impasses obscures d'Amsterdam, iraient s'y dégourdir.

— C'est ça, petite, quand on changera l'ordre social, on te consultera... tu t'emballes trop, te voilà toute rouge... tu sais, tu parles de choses que tu ne comprends point.

— Je ne comprends pas la misère?... Je la connais trop... et Dirk, et Kees, et des millions et des millions d'êtres avec nous... si encore c'étaient des crétins nés...

— Je dis que tu es simpliste : ce qui est, l'homme l'a créé, et pour le faire changer...

— De l'eau coulera sous les ponts, ricanais-je

— Qu'es-tu en somme, Keetje,... anarchiste, socialiste, nihiliste?...

— Je n'ai pas choisi de nom, mais Dirk est fichu à cause de la diarrhée, elle lui est venue par les conditions de vie infectes qu'il a dû subir... et cela doit changer... Dirk était bon et énergique...

— Allons, fais une autre figure... si tu crois que la princesse, dont tu portes la robe, songeait à tout cela...

— Elle y aurait songé si elle avait eu des petits frères.

— Ses petits frères portaient des vêtements comme elle : alors pourquoi y aurait-elle pensé ?

J'étouffais de colère parce que la princesse, qui devait avoir le même corps que moi, puisque sa

robe m'allait « comme peinte », n'y aurait pas pensé.

— Quand parles-tu d'amour, petite?

— Quand on m'en parlera.

— On ne te parle pas d'amour?

— Qu'appellez-vous l'amour?... me renverser là, sur ce divan?...

— Avec des ondulations comme les tiennes et une bouche faite pour les baisers, quel dommage d'être toujours en révolte!

— Si je n'étais pas révoltée, je serais un monstre...

VIII

On frappa à la porte.

Une femme de quarante-cinq ans environ entra et dit sans préambule :

— Dirk est chez moi : il a le typhus.

C'était une horrible créature, grande et sèche, presque sans cheveux, avec de grands yeux noirs à paillettes jaunes, mauvais et passionnés : elle m'inspira surtout de la méfiance.

— Il est chez moi depuis qu'il vous a quittés.

— Que fait-il chez vous ? lui avez-vous donné de l'ouvrage ?

— Il fait chez moi ce qu'il veut : je gagne assez

pour deux. Il a le typhus, il veut que vous veniez.

Ma mère accompagna la femme et revient absourdie.

— Elle tient un estaminet; l'accordéon de Dirk se trouve sur une étagère. Dans la chambre de derrière, donnant sur un joli petit jardin à fleurs, Dirk est couché dans un grand lit blanc à belle courtepoinette crochetée. Il m'avait demandé de venir, je ne sais pourquoi : il m'a à peine regardée, ses yeux erraient comme absents; la femme l'a pris dans ses bras, l'a appelé « mon chéri », m'a assurée qu'elle le soignait comme la prunelle de ses yeux; lui se laissait faire... Est-ce que vraiment cette femme, qui a mon âge, se serait emparée de ce jeune garçon?

— Vous ne savez pas qu'il y a des vieilles qui aiment des gamins?... on dirait que vous sortez d'un couvent.

La femme était une recéleuse, mais son amour pour Dirk était tel qu'elle le tenait loin de tous ses tripotages, de crainte de le compromettre. Elle avait déjà été plusieurs fois en prison, et avait dénoncé son mari pour s'en débarrasser.

Elle habillait Dirk à la dernière mode, lui remplissait ses poches d'argent. Une fois la semaine, elle mettait une remplaçante dans son cabaret, et ils sortaient ensemble : ils dînaient dans un bon res-

taurant, buvaient du vin cher, puis prenaient le café chez un pâtissier où elle le bourrait des meilleurs gâteaux ; le soir, ils allaient dans un « beuglant » et rentraient très tard, éméchés. Alors elle était insatiable de son jeune corps, et le triturait, à devoir rester au lit le lendemain pour reprendre ses forces.

Il venait quelquefois chez nous, quand je n'y étais pas.

— Elle fait des chichis et des phrases, ma sœur, disait-il, en se posant devant la glace, pour arranger sa cravate rose à grosse épingle de doublé.

« Cette femme m'aime : quand on aime, il n'y a plus ni mien ni tien, même pas les peaux... moi qui n'ai jamais connu de femme, il vaut mieux que j'en aie une pas trop jeune : elle m'empêchera de faire des bêtises... Comment pouvez-vous boire ce café ? Venez donc en boire chez nous, avec des gâteaux : vous en goûterez, du café... »

J'avais toutes les peines du monde à empêcher ma mère d'y aller.

Il entra un jour en coup de vent, déposant son accordéon sur le lit.

— On l'a tuée !!

— Quoi ??

— La vieille... Son homme s'est évadé pour se

venger... J'étais au jardin à soigner les roses ; elle, dans la chambre, devant la fenêtre ouverte ; il lui a planté son couteau en pleine gorge. J'ai sauté par-dessus le mur ; quand je suis revenu avec la police, il attendait : « Emmenez-moi, maintenant je retrouverai le sommeil. Je ne t'en veux pas, petit, m'a-t-il dit, je n'en voulais qu'à elle : voilà, c'est fait. » Sa fille est venue : elle m'a mis dehors, et refuse même de me donner mes vêtements.

IX

Il ressortait les soirs, l'accordéon sous le bras. Il était mal à l'aise avec nous ; il dépensait son argent à de la nourriture, et filait le long des maisons, parce qu'il n'avait plus de beaux vêtements. A tout ce que je lui disais pour l'engager au travail, il répondait :

— Est-elle rasoir, ma sœur?... tu voudrais bien me battre ou me pincer, hein ? Mais tu ne m'entendras plus braire... et quant à votre nourriture de chien, il n'y a pas moyen : elle ne passe plus...

A un temps de là, il nous quitta de nouveau. Il nous écrivit bientôt pour demander ses papiers : il voulait se marier. Il nous donna son adresse. Il était allé peindre une maison dans un village

des environs. La maison appartenait à une vieille paysanne veuve, qui y tenait un cabaret-épicerie-comestibles.

Il l'avait complètement affolée. Le curé avait fait appeler la femme, lui avait reproché sa vie débauchée avec un tout jeune homme. Elle lui répondit qu'elle allait se marier avec ce jeune homme, et que personne ne pouvait l'en empêcher. Il lui parla de son âge avancé, de son passé honnête, de ce freluquet sans scrupules... Rien n'y fit : elle voulait Dirk.

— En me mariant avec lui, je suis sûr de l'avoir, disait-elle, dans sa naïveté honnête, j'en ferai un patron peintre, il n'y en pas dans le village, et, dans mon commerce également, il me faut un aide : le meilleur aide est un mari, il aura intérêt à faire marcher les affaires.

Ma mère et Naatje allèrent à la noce. Dirk fut si aimable avec sa vieille épouse qu'elles revinrent dire qu'il l'aimait.

Il ne pensa pas une minute à travailler. Au lieu de l'aider dans son commerce, il exigea qu'elle prît une servante; il mangea et but les meilleures denrées de sa boutique; la servante devint sa maîtresse, et, à eux deux, ils torturaient la vieille.

Bientôt il vendit les terres, puis le commerce, ensuite la maison; il partit avec la servante, en emportant le magot.

La vieille vint en ville pour être plus près de nous et pouvoir parler de lui. Elle fit des ménages de cocottes pour vivre, et était fière de dire aux voisins qu'elle aussi était M^{me} Oldema.

Elle arriva un matin chez nous, triomphante, elle tenait sa vengeance : Dirk demandait le divorce.

— Le divorce ! jamais... il n'a aucun grief contre moi ; il m'a ruinée, mais il peut revenir, je travaillerai pour lui ; quant au divorce... non, non !

*
* *

La jeune servante que Dirk aimait passionnément, lui donna un fils.

Il était si débordant de joie qu'il vint nous le montrer. Il avait pris toutes sortes de précautions pour ne pas rencontrer sa femme, de peur qu'elle ne fît du mal à l'enfant.

Il le mit sur les genoux de ma mère.

— Regarde le gaillard.

Puis il s'agenouilla, et défit les langes pour montrer son derrière.

— Tu vois, il est plus beau que son visage, si je puis dire... Mon fils n'aura pas la culotte pleine, ni le cul écorché, j'en répons.

Et il embrassa goulûment ce petit « pépète » dodu et rose.

— Alors tu vas travailler ?

— Pour sûr... et les samedis, dimanches et lundis, l'accordéon. Ainsi nous vivrons très bien, car je ne veux pas que ma vraie femme aille travailler : elle doit allaiter mon fils... Si la vieille pouvait crever...

— Tu ne pourrais tout de même pas reconnaître ton enfant.

— Comment ?

— Tu étais marié quand tu l'as eu... Même en épousant la mère, tu n'as pas le droit de reconnaître l'enfant.

— Nom de Dieu ! tu es sûre ?...

Il pâlisait et eut un spasme, comme s'il étouffait.

Il enveloppa avec des gestes précautionneux son petit enfant et l'emporta.

Je le regardai, par la fenêtre, s'éloigner : ah ! c'était le grelotteux, courbé en avant, l'échine raide...

— Pourquoi lui avoir dit ces choses, demanda ma mère ; pour le torturer ?

— Évidemment !

— Mais, puisque le mal est fait...

— C'est cela, laissez les eaux du ciel inonder la terre de Dieu... J'ai voulu l'empêcher d'en avoir dix, dans les mêmes conditions. Je connais le grelotteux : son énergie a pu flancher devant la misère, et quand il s'agissait de lui seul ; mais maintenant il s'en tiendra là.

*
* *

Quand l'enfant eut trois ans, il tomba d'une fenêtre du second étage et se tua.

Dirk, qui s'était bien conduit pendant ces années lâcha de nouveau tout. Il alla jouer de l'accordéon, juste pour avoir une croûte de pain; le reste du temps il errait par les champs et dans la forêt de Soignes.

Nous ne le vîmes plus. Un jour, nous apprîmes, que lui et sa compagne avaient été arrêtés comme faux monnayeurs, et condamnés chacun à cinq années de prison.

Il sortit de prison, presque aveugle, et fut expulsé; sa compagne était du pays, elle refusa de le suivre.

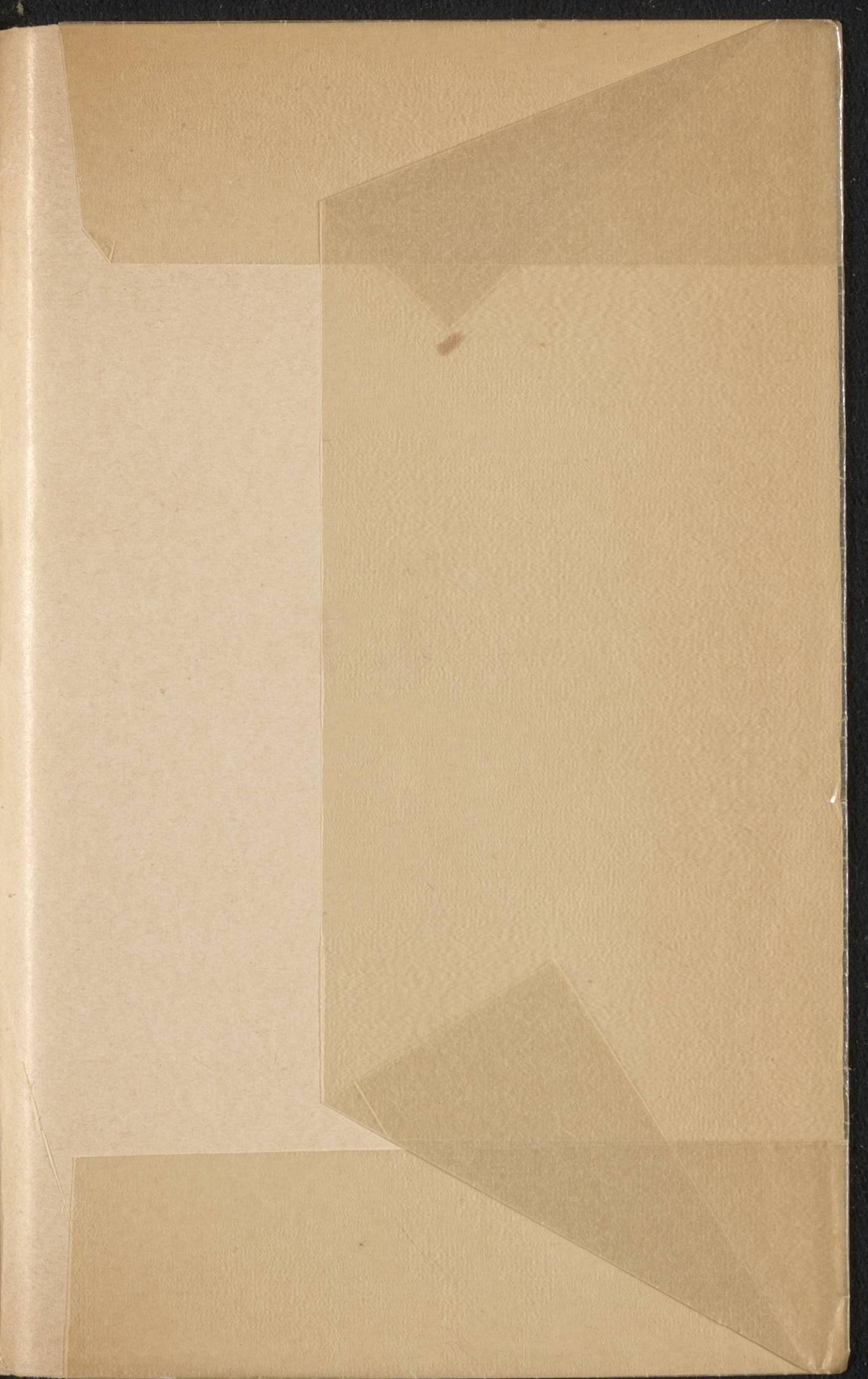
Dirk erre à l'étranger, maintenant tout à fait aveugle. Il ne dit plus que les mots nécessaires. Il est conduit par une mégère; elle l'assied dans un coin de guinguette ou de cabaret, avec l'accordéon, et ramasse les sous sans lui en donner un : bien heureux déjà, quand elle ne le bat point et lui donne à manger.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
UNE FOURMI OUVRIÈRE.	7
HANNA	93
STIENTJE	109
LE GRELOTTEUX.	151

MAYENNE, IMPRIMERIE FLOCH. — 3-4-1935





J. F.

NEE
LUFF

UNE
FOURMI
OUVRIÈRE

PRIX :
francs

9404

PARIS
JEAN
FLORY
ÉDITEUR

MLA